



Spicy

LOU DUVAL 🍊 EMMA LOISEAU

# Emma Wilde Intégrale

Nishaeditions.com

Lou Duval &  
Emma Loiseau  
Emma Wilde –  
Spicy  
Intégrale



Nisha Editions

Copyright couverture : PaveÅ  
Sierakowski

ISBN 978-2-37413-030-9

« Mieux vaut être ligotée au fond d'un cachot que s'ennuyer sur son canapé »...

Emma Wilde

# 1. Venise

*L'action de ce livre se déroule trois ans avant le tome 1 de la série Emma Wilde.*

Venise, la ville des Doges. La ville des gondoles. La ville des amoureux... ok. L'amour. Ce n'est pas tellement pour moi. Pas ma tasse de thé, navrée. Pas envie, pas trouvé le bon, d'autres plans, pleins d'excuses.

*« Merci cousin pour le cadeau, voir des couples se bécoter, c'est exactement ce qu'il me fallait !*

*Bises abruti, Emma Wilde »*

Il a voulu me gâter pour mes vingt-

deux ans. C'était vraiment, vraiment gentil de sa part. Et le choix de la destination bien entendue était dû au hasard... Absolument aucun lien avec le fait que Noah s'inquiète toujours de mes voyages dans des pays où la sécurité est un peu... douteuse. Plutôt que de me voir réaliser mon rêve de descendre le Mékong, il a préféré m'offrir un très confortable séjour dans un hôtel de luxe à Venise.

J'ai souri un peu ironiquement en découvrant la destination sur les billets d'avion glissés dans l'enveloppe.

- Tu seras bien là-bas Emma, j'ai donné quelques instructions : l'hôtel appartient à un ami.

Traduction : « tout le monde sera au petit soin et me rapportera tous tes faits et gestes ».

- Génial, ai-je répondu en forçant un sourire hypocrite au possible. Moi qui adooooore perdre mon temps au spa...

Il s'était rembruni et je lui avais tapoté gentiment l'épaule. Il est vrai que j'avais hésité un temps à coller les billets directement à la poubelle, fourrer de bonnes chaussures de marche et quelques minishorts dans un sac pour m'envoler direction l'Asie et puis j'ai songé qu'à la seconde où il apprendrait que je ne m'étais pas rendue dans l'hôtel de son ami comme prévu, il enverrait probablement une armée privée recrutée pour l'occasion me récupérer au

Cambodge.

Ma mère avait bien proposé que je repousse à plus tard mon départ pour rencontrer Charles-Henri, ou Jacques-Edouard, ou je ne sais plus quel fils de dirigeant d'empire aux mains moites qu'elle essaye désespérément de me convaincre d'épouser.

Alors me voilà à Venise, la ville des Doges. La ville des gondoles. La ville des amoureux... Bref, on a compris.

Je soupire lorsque le bateau taxi s'approche du ponton de l'hôtel Danieli. J'en étais certaine. Luxe, luxe, luxe, luxe. Je sais, ça fait un peu petite fille riche blasée, mais ce n'est pas le cas. J'aime en profiter... une fois tous les

cent ans ? Le reste du temps, voilà ce qui me botte : crapahuter dans des montagnes escarpées, rencontrer des peuples dont les modes de vie sont éloignés du mien, voyager à dos de cheval et dormir à la belle étoile.

*Un hôtel sympa dans le centre-ville aurait été amplement suffisant.*

L'homme conduisant le vaporetto m'aide à descendre.

- Mademoiselle ? souffle un groom qui me dévisage de la tête au pied.

Je hausse les épaules, préférant ignorer son regard un peu étonné.

- Vous êtes ici à l'hôtel Danieli. Avez-vous une réservation ?

C'est demandé très poliment, mais je sais que la question cachée est : « Ne vous êtes-vous pas trompée d'endroit ? Nos clients ne ressemblent pas à... ça ». Ça, étant une tenue répondant à mes exigences pour voyager : confortable. Et encore, il ne se rend pas compte, j'ai fait un effort en enfilant avec mon jean un petit top agrémenté de dentelles.

Je lève les yeux vers le haut de la façade, admire la magnifique architecture :

- Emma Wilde. J'ai effectivement une réservation, me contenté-je de répondre.

- Miss Wilde, bien sûr, tout de suite.

*Voilà, on l'a informé, je m'en doutais.*

Il s'incline et prend ma valise, me fait signe de passer devant lui. Je m'avance sur le tapis rouge menant à l'intérieur de l'hôtel. Le hall dans les tons or, entièrement en marbre avec ses colonnes aux chapiteaux décorés de feuilles d'acanthe est à couper le souffle. Un vrai bijou.

Le groom doit s'agiter dans mon dos pour transmettre des messages silencieux à ses collègues, car à notre approche, tous courent en tous sens. Le réceptionniste disparaît soudain. Un grand brun de l'âge de mon cousin se précipite derrière le comptoir d'accueil.

- Emma, je suis Filippo.

- L'ami de Noah ?

- Exactement. Je suis tellement honoré de vous rencontrer...

- Et que je sois effectivement venue...

- Pardon ?

- Rien. Moi également. Merci pour tout.

Il me sourit, se tourne, attrape une clé tout en haut du tableau et me la tend :

- Suite Signature.

- Bien sûr.

- S'il vous faut quoi que ce soit, surtout n'hésitez pas.

- Promis !

Je lui adresse un gentil signe et m'éloigne au plus vite. Pas envie qu'il me tienne la jambe. Venise est une ville

splendide et je compte bien, puisque je suis ici, en profiter à fond... mais seule. Le groom me suit toujours et c'est un peu embarrassant. Je suis capable de traîner ma valise à roulettes toute seule. Mais lorsque je tente de la récupérer, le jeune homme me fusille d'un regard outré.

*Je ne voudrai pas le vexer.*

Il pousse pour moi la porte de la suite et un instant je ne me sens pas à ma place. Pour être ainsi traitée comme une princesse, il faut porter une robe somptueuse, pas un vieux jean troué.

J'en suis encore plus persuadée lorsque je découvre les hauts plafonds, les parquets d'origine magnifiquement restaurés, les miroirs en verre de

Murano et la vue sur l'île San Giorgio.

Je glisse un billet dans la main du groom et il s'éclipse. Je sors mon portable et envoie un SMS à Noah.

[Comme ton ami a déjà dû te le dire, je suis bien arrivée à destination et promis je serai une gentille fille sage.]

Je me jette sur le lit King Size. Une sieste ? Un bain moussant ? Non. Une bonne douche bien chaude, mon appareil photo et je file en ville. Je compte bien passer la soirée dehors, grignoter un petit quelque chose en regardant le soleil se coucher sur la ville.

Je m'enroule dans une serviette en coton et avec une plus petite, enlève rapidement le surplus d'humidité de mes

si longs cheveux noirs et bouclés. Je me glisse dans un pantalon près du corps en toile vert kaki et enfle une paire de bottes à talons, un débardeur. C'est parti.

Je claque la porte de la suite derrière moi et dévale les escaliers en courant. Mes talons claquent sur le marbre du hall. Je fonce droit devant moi quand un homme que je croise s'arrête à ma hauteur, se retourne sur mon passage. Je regarde ostensiblement ailleurs pour éviter de croiser son regard.

*Pas le temps pour la drague, désolée !*

Mais d'une main, il arrête ma course. Une main forte ; des doigts posés sur ma

peau. Une présence dont la chaleur me fait tressaillir. Une vraie décharge électrique. Étonnée, je baisse les yeux sur la peau mate.

- Mademoiselle, souffle-t-il d'une voix rauque qui allume un frisson le long de ma nuque.

Les yeux écarquillés par la surprise d'être « épidermiquement » aussi troublée, je me retourne. Le type est objectivement canon. Immense, une épaisse chevelure noire ondulée, des yeux verts foncé, très légèrement bridés. Une mâchoire carrée et glabre, le menton marqué par une légère fossette.

- Vous dînez avec moi ce soir, lâche-t-il avec un sourire très blanc.

L'affirmation énoncée sur un ton d'un autoritarisme tranquille me trouble... et me hérise. S'il y a bien quelque chose que je ne supporte pas, c'est qu'on me donne des ordres ou qu'on tente de m'imposer sa volonté. J'ouvre la bouche pour lui répondre qu'il en est absolument hors de question, que je ne suis pas à sa disposition quand je me ravise.

*Il est beau, je suis libre. Pourquoi ne pas profiter d'un dîner en une compagnie si sexy ?*

Il me fixe avec ses yeux de fauve. Je soutiens son regard un moment, jusqu'à ce que mes joues s'empourprent. Lui n'a pas cillé. Il remporte cette manche ; je m'incline.

- Avec plaisir.

- Le restaurant de l'hôtel est délicieux, paraît-il. Nous y retrouvons-nous à vingt heures ?

- Parfait.

Sa main est toujours sur mon bras. Il semble hésiter à me laisser partir. Ses doigts bougent doucement sur mon avant-bras, accentuant leur pression. Une chaleur grisante fuse dans mon ventre et des images coquines jaillissent dans mon cerveau. Je m'y vois sautant à son cou, entourant sa taille de mes jambes et fondant sur ses lèvres.

*Tu débloques ma fille !*

Je dégage doucement mon bras et il laisse retomber le sien. Ses prunelles

vibrent de regrets. Remuée, je lui adresse un sourire maladroit.

- Il faut que j'y aille.

- Bien sûr.

M'a-t-il parlé ou a-t-il feulé ?

Je lui tourne le dos pour reprendre ma route, sentant, sans en douter une seule seconde, ses yeux plantés en bas de mes reins alors que je m'éloigne. Amusant comme rencontre.

*Amusant ? Sois honnête Emma.  
Renversant !*

Je me demande de quelle origine il est. Il roulait les R comme un homme d'Europe de l'est. Mais quel pays exactement ? Je lui demanderai ce soir.

C'est à cet instant que je m'aperçois que j'ignore son nom et que je ne lui ai pas laissé le temps de me demander le mien. Je souris en coin : preuve que ce n'est pas ce qui m'intéresse chez lui.

*Vilaine...*

Venise est splendide, mais je ne traîne pas. La modification de mon emploi du temps ne me permet pas d'explorer les moindres recoins de la ville aujourd'hui. Je préfère une activité à laquelle il m'arrive pourtant peu souvent de succomber : le shopping.

Mais curieusement, cet homme a provoqué un tel bouleversement physique que j'ai terriblement envie de le séduire. S'il loge dans le même hôtel

que moi, il saura probablement apprécier une robe de couturier. Je me rends chez Pierre Cardin et demande à ce que la note soit versée sur celle du Danieli.

*Merci Noah !*

Lorsque je descends pour ce fameux rendez-vous impromptu, j'ai pris le temps de me préparer soigneusement dans la suite. Œil charbonneux, lèvres glossy et gros chignon dans lequel j'ai piqué une rose fraîche. La robe met en valeur ma grande taille, mes hanches et ma poitrine.

On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre et je ne boudrai pas cet homme-ci.

Il est déjà installé quand j'entre dans la salle. En me voyant, il a comme un sursaut de stupéfaction qui me fait sourire intérieurement. Il se lève immédiatement, inclinant un peu le buste pour ne pas trop me dominer. Un serveur tire la chaise pour que je puisse m'installer en face de lui. Nos yeux se sont trouvés dès mon arrivée et restent aimantés. Le voir me fait exactement le même effet que plus tôt dans la journée : mon être tout entier est chamboulé.

*Est-ce ce qu'on appelle un coup de foudre ?*

Il est... Je n'ai jamais... Mince. Je ne trouve plus mes mots. Même en pensée.

Sa chemise bleu pâle dessine ses

épaules. Et si je lui demandais de défaire ce bouton en haut ? Juste un de plus. Juste celui qui m'empêche de découvrir les muscles de ses pectoraux que je devine.

- Ravi que vous soyez effectivement venue, mademoiselle...

Il parle... et j'ai besoin d'une seconde pour coller un sens à sa phrase, car au départ, je me contente de regarder ses lèvres bouger, si tentantes.

- Emma Wilde.

- Vous êtes absolument splendide Emma Wilde.

Je souris en constatant qu'il ne me donne pas son nom. Je m'en doutais. Il émane un vrai mystère de cet homme si

séduisant au regard semblable à celui d'un tigre.

- Et vous êtes ?

- Attila Jones.

- Attila ?

- En Hongrie c'est un prénom que l'on peut trouver. Les personnages historiques peuvent être des bourreaux à certains endroits et des héros nationaux à d'autres.

- Et Jones ? Ça ne fait pas très hongrois.

Il sourit en coin et un éclair glacé passe dans ses prunelles vertes.

- Jones, c'est pratique. Tout le monde s'appelle Jones.

Je ris doucement.

*Dangereux. J'adore.*

- Je me suis permis de commander pour vous.

Je serre les mâchoires. Je déteste que l'on fasse ça. Ma réaction ne lui échappe pas et l'amuse :

- Je vois que je n'aurai pas dû. Je ne tiens pas à me faire griffer. Vous aimez vous débrouiller seule, n'est-ce pas ?

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il a appelé le serveur et annulé sa commande. On me tend une carte et je choisis.

- Vous êtes très belle ce soir. Amusant de rencontrer la même femme à quelques

heures d'intervalles et de la découvrir si différente.

- Les robes de soirée ne sont pas très pratiques pour crapahuter en ville.

- Et les pantalons bottes sont contre-indiqués au restaurant ?

- Disons que c'est dommage quand on veut séduire quelqu'un.

J'ai dit cette dernière phrase en le regardant droit dans les yeux. Un sourire magnifique s'affiche sur son visage et il saisit un verre d'eau pour boire quelques gorgées. Il contemple un moment un point dans le vide et glisse un doigt sous le col de sa chemise.

*À mon tour de le troubler...*

Mais lorsqu'il repose les yeux sur moi, ils sont emplis d'un désir qu'il est impossible d'ignorer. Une faim qui provoque en moi des décharges électriques à des endroits inavouables. Ses yeux félins s'étrécissent encore. Sa main se pose près de la mienne à l'effleurer, son buste se penche en avant comme s'il était prêt à bondir et j'ai le sentiment de m'être muée en souris tressaillant sous le regard de convoitise d'un chat.

- Je m'étais contenté d'inviter une belle femme à dîner, me voici avec un sacré caractère pour vis-à-vis.

Je lui réponds en souriant simplement.

- Et que faites-vous dans la vie,

monsieur Jones ?

- Du commerce.

- Dans quelle branche ?

- Des choses et d'autres, ce qui se vend et s'achète.

- C'est le principe du commerce, n'est-ce pas ?

Il s'amuse à m'écouter tenter de le percer à jour et échouer. Le serveur fait diversion en nous apportant les plats.

Aurait-il répondu ? J'en doute.

*Quel homme énigmatique...*

Son nom de famille est probablement faux et il reste plus qu'évasif quant à son métier.

Le dîner est un vrai moment de plaisir.

Nous parlons de Venise qu'il semble très bien connaître, de Budapest où je ne me suis jamais rendue. Il est cultivé, pas nécessairement drôle, mais il a une répartie fine qui m'intrigue... même si elle lui sert surtout à détourner les questions qui m'auraient permis de mieux le cerner.

Je joue un peu avec cette situation, le titille sans jamais parvenir à lui faire baisser la garde et apprendre quoi que ce soit sur lui. À la fin du dîner, je suis dans un drôle d'état. Il me plaît et dans le même temps, il reste un parfait inconnu.

Nous nous levons et il me tend son bras.

- Je vous raccompagne.

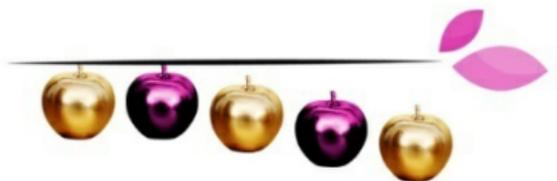
Nous montons à l'étage de ma suite en poursuivant notre conversation. Son corps frôle fréquemment le mien et chaque fois j'ai tendance à m'appuyer de l'épaule contre lui pour profiter un maximum de ce contact. Une fois devant la porte, je le considère, ses yeux verts foncé mystérieux, ses épaules larges, ses cheveux si noirs.

*J'ai envie de lui.*

J'ouvre ma porte et m'interdit d'hésiter, lui tend la main.

*Hors de question de rester plongée dans un tel état de nervosité.*

- Vous venez ?



## 2. Cambrioleuse de haute voltige

L'inconvénient quand on invite un homme à passer la nuit dans sa chambre, c'est qu'il faut trouver un moyen pour s'en débarrasser le lendemain. D'autant plus qu'il s'imagine souvent que parce qu'on l'a accepté dans son lit, on a envie de roucouler avec lui au petit déjeuner.

*Moi, ce matin, j'ai autre chose à faire.*

J'admire une dernière fois les épaules larges, la peau mate et lisse, les bosses

des muscles au repos. Un amant exceptionnel dont j'aurai volontiers profité à nouveau. J'enfile des vêtements confortables et gribouille un petit mot que je laisse sur mon oreiller abandonné à côté de la grande tête aux cheveux noirs.

« C'était sympa. »

Et je me suis creusée la tête pourtant. Ça ira bien comme ça. Je serai surprise qu'il soit du genre sentimental.

Le soleil se lève sur Venise et la ville est encore un peu endormie. C'est un moment que j'adore lorsque je visite un endroit : le découvrir sans ses habitants, avec l'aurore. Sans surprise, dans cette ville-ci, c'est incroyablement

magnifique. Je me remplis les yeux des magnificences de la place Saint-Marc, quasiment vide, et de l'aube rose se levant sur l'Adriatique.

Petit à petit, débute le ballet des habitants et des touristes. Je m'arrête dans une petite échoppe et demande un café et un croissant à emporter. Je flâne, libre, ente le palais des Doges et le Pont des soupirs, sur les pontons plus étroits du quartier du Castello. J'admire la collection d'art du Palazzo Grassi. C'est un bonheur.

J'arrive à une série de splendides petits ponts non loin du Collegio Universitario Gesuiti dans le quartier du Cannagerio, un peu délaissé par les étrangers concentrés sur les grands

monuments de Venise. Un rayon de lumière vient frapper les pierres et les détails de sculptures que j'ai du mal à distinguer. Je sors mon appareil photo et l'allume. Le petit signal rectangulaire de la batterie clignote. J'ai oublié de le charger. Tant pis, je vais repasser à l'hôtel où j'en ai une de rechange. Mais il m'en reste assez pour réaliser quelques clichés de cette si jolie façade de l'autre côté des canaux plus larges à cet endroit.

Je mets l'œil dans le viseur et zoom sur les corniches impeccablement restaurées. Je descends lentement pour ne manquer aucun détail... jusqu'à la rue...

Au moment où j'appuie sur le

déclancheur, un gros 4x4 noir me barre la visibilité.

*Zut. La photo est manquée. Je vérifie sur l'écran : je n'ai qu'un bout de parechoc sombre.*

Je lève à nouveau l'objectif et...

*Attila ?*

Je zoome et c'est bien lui. Il est accompagné d'un groupe d'hommes très baraqués qui agissent un peu comme des gardes du corps. Tous ont l'air tendus, certains nerveux, mais pas Attila dont les yeux verts balayent la rue avec une froide détermination. Il se tient droit. Une force incroyable se dégage de lui. Il distribue quelques ordres brefs. La porte de l'immeuble dont j'observais

l'architecture s'ouvre subitement et deux autres hommes en sortent, traînant un troisième dont la tête est recouverte d'un sac en toile sombre.

*Oh mon dieu.*

Je m'accroupis précipitamment pour me dissimuler derrière les grillages ouvragés courant le long des canaux. Avec plus de discrétion, je pointe mon appareil photo vers la scène. L'homme est très corpulent et semble avoir des difficultés à tenir sur ses jambes. Les gros bras le font monter dans la voiture, claquent les portes pendant qu'Attila contourne le 4x4 et grimpe côté passager.

*J'assiste à un enlèvement.*

Mon cœur bat à tout rompre. Je mitraille la scène avec mon appareil... Mais lorsqu'elle prend fin, l'évidence me frappe : je n'ai pas entendu le moindre bruit annonçant le travail du déclencheur. Je regarde, interloquée, mon appareil, tente à nouveau, paniquée, avant de comprendre qu'il s'est éteint.

La voiture démarre et s'éloigne. J'essaye de retenir l'immatriculation. Je ferme les yeux, la répète en boucle le temps de trouver en fouillant nerveusement mon sac de quoi la noter. Puis je cours au commissariat le plus proche.

Il y règne une atmosphère d'hôpital psychiatrique. Des dizaines de touristes patientent dans chaque recoin, soit

calmement, soit en s'énervant et interpellant les pauvres carabiniers dépassés qui errent, écrasés sous des tonnes de dossiers et paperasserie.

Je finis par en attraper un par la manche. Il me jette un vague coup d'œil hagard.

- Il faut que vous m'aidiez, j'ai assisté à un enlèvement, lui dis-je en anglais.

Zéro réaction. Il me fixe, épuisé. Je lui tends le papier sur lequel j'ai noté le numéro de la plaque.

- Il faut retrouver cette voiture : un 4x4 noir.

Soudain, une femme portant un chapeau ridicule le tire à son tour par la manche et beugle :

- À chacun son tour hein ! Ça fait des heures qu'on attend pour porter plainte. On m'a volé mon sac à main. Et vous répondez à la jeune-fille qui vient juste d'arriver ! C'est un scandale !

Je l'ignore et insiste :

- Je vous dis que ce type s'est fait enlever sous mes yeux. Un gros bonhomme. Vous devez m'aider.

- Avez-vous une preuve finit-il par lâcher.

- Ah non ! On était là avant ! hurle à nouveau la femme.

Je la fusille du regard :

- Vous vous feriez mieux de la boucler, grondé-je.

- Quoi ? Quoi ? Quoi ? s'insurge-t-elle, soufflée.

Je me retourne vers le gendarme :

- Non, mon appareil est tombé en rade.

- Si vous n'avez pas de preuve, pour moi, vous n'avez rien vu du tout.

- Mais enfin...

- Ce devait être des potes bourrés. Profitez de la ville et laissez-nous travailler.

Et il s'éloigne sans plus attendre. Je me retourne pour tomber nez-à-nez avec la femme au chapeau moche.

- Vous ! crie-t-elle en me pointant d'un doigt accusateur. Vous êtes malpolie !

Je saisis son doigt, le tire sur le côté pour la dégager de mon passage et quitte ce commissariat où je ne trouverai donc aucune aide.

Bien, c'est noté. Je vais me débrouiller toute seule.

*Mais comment ?*

Je sais au moins où trouver Attila Jones... Dont les activités commerciales sont décidément bien particulières.

Je dois faire vite, Dieu seul sait ce que les gros gorilles vont faire subir à ce pauvre homme qu'ils ont traîné dans le 4x4.

Retour à l'hôtel. Je me compose un visage des plus tranquilles dans l'hypothèse où il aurait fini de... je ne

préfère même pas imaginer... Si je le croise, pas question d'être bouleversée. Je récupère mes clés et snobe l'ascenseur. Grimper les marches quatre à quatre me permet d'évacuer un peu de stress. J'ouvre la porte et ferme les yeux en m'adossant au panneau de bois. Je prends quelques profondes inspirations pour me calmer : ici je suis en sécurité.

Du moins c'est ce que je pense jusqu'à ce que je rouvre les paupières. Un hurlement strident m'échappe.

*Ma suite est littéralement remplie de bouquets de roses rouges.*

J'ose à peine faire un pas. Aucun doute, si j'étais allergique au pollen, je serai morte dans la seconde. Je finis par

me désolidariser de la porte d'entrée pour prendre une carte posée en évidence sur un plateau en argent.

« Emma. Je n'ai jamais rencontré une femme comme vous. Où que vos pas vous mènent à présent, je souhaite vous y retrouver. Dînez-vous avec moi ce soir ?

Atila Jones »

Ok. Un gros vilain méchant kidnappeur à ses heures perdues a craqué pour moi... et il me met dans des états physiques intolérables...

*Génial.*

Heureusement que Noah m'a envoyée ici pour que j'y sois, pour une fois, loin des dangers que j'aime tant côtoyer.

Ce doit être mon karma de constamment me fourrer dans des situations pourries.

Je devrai peut-être envoyer une carte postale à mon cousin. Avec un petit texte au dos du style :

« Cher Noah,

À Venise, tout va pour le mieux. J'ai vu la place Saint Marc. Puis mon nouveau petit ami gangster et moi avons pris une gondole pour passer sous le Pont des soupirs et y échanger des serments éternels. Il me promet que, quel que soit l'endroit du monde où je colle les pieds à présent, il sera dans mon sillage.

Salut ! »

*Flippant.*

Mais l'invitation est une occasion en or de retrouver ce type que j'ai vu se faire kidnapper. Je peux accepter cette invitation à dîner. Je décroche le téléphone et un réceptionniste me répond :

- À votre service mademoiselle Wilde.

- Attila Jones est-il dans sa suite ?

- Pas pour le moment, navré.

- Ce n'est pas grave. (Il est sorti découper quelqu'un en rondelles probablement, il ne va pas tarder à revenir.) Puis-je lui laisser un message ?

- Je vous écoute.

*Attila, j'accepte votre proposition. Je dînerai avec vous ce soir. Pourriez-vous me promettre qu'il n'y aura pas d'échange de coup de feu ?*

- Dîtes lui... euh... Oui... Dîtes lui oui pour ce soir.

- C'est noté mademoiselle Wilde. Le message lui sera transmis dès son retour.

- Très bien merci...

- Autre chose ?

*Prévenez Interpol ?*

- Vous... pourriez-vous me communiquer son numéro de suite ? J'aimerais glisser une carte sous sa porte. Je pense que cela lui fera plaisir.

- Hé bien... normalement je n'ai pas

le droit, mais étant donné que votre famille est proche de celle du directeur et qu'il nous a ordonné de répondre au moindre de vos désirs... Je suppose que oui. Monsieur Jones est dans la suite Royale.

*Évidemment. Le crime, il paraît que ça rapporte.*

- Merci infiniment.

Et nous raccrochons. Je pose mes mains sur mes hanches et tente d'entamer un début de réflexion cohérente. Jones n'est pas là. Suite Royale. Allez fouiller ? Ça se tente. Il me faut le prétexte de la carte. J'en prends une de l'hôtel et griffonne :

« Merci pour les roses, à ce soir.

Emma. »

Puis je me glisse dans les couloirs de l'hôtel et monte encore deux étages. Avant de poser un pied sur le palier, je jette un œil. Pas de gardes du corps en station devant le lieu de villégiature d'Attila.

*Il est confiant...*

Je m'approche de la porte et colle mon oreille.

*Personne, semble-t-il.*

J'essaye à tout hasard la poignée, mais bien évidemment, une clé a été tournée dans la serrure. Je ne peux compter sur la soirée pour y pénétrer, car si je monte dans la chambre de cet homme... surtout vu la nuit dernière. Je

ne pourrai lui en vouloir de tenter un rapprochement...

*J'aimerai tenter de lui résister.*

Une résolution qui sera difficile à tenir... là, dans l'immédiat, je ne suis pas certaine d'y parvenir. Je me secoue à cette pensée. Mieux vaut y aller maintenant. J'attrape deux épingles à cheveux dans mon chignon et pense que :

1- J'adore les vieux hôtels qui ont gardé un système de clé et se sont abstenus de passer aux cartes magnétiques.

2- Mon cousin serait horrifié de ce que je m'appête à faire.

Le principe est simple : une serrure est composée de cinq à six goupilles. Il

me faut les aligner. L'astuce est d'utiliser des épingles à cheveux suffisamment épaisses pour qu'elles ne plient pas. Je forme un crochet avec l'une des deux épingles, l'introduis dans la partie inférieure de la serrure et l'y stabilise en appuyant dessus légèrement. Puis j'ouvre l'autre épingle pour former un angle droit avec les deux branches, en enlève l'extrémité arrondie avec les dents. Je glisse ce nouvel outil dans la partie supérieure de la serrure et la fais bouger, me concentrant pour sentir les goupilles et les faire sauter les unes après les autres tout en tournant le crochet dans le sens d'ouverture du verrou.

Plusieurs petits déclics et la serrure

cède. Je pousse la porte et me glisse à l'intérieur. La suite est magnifique. Très claire. Elle occupe à elle seule tout l'étage et offre une vue à 180° sur le Grand Canal, ses balcons donnant sur les lagons de Venise. Les plafonds à caissons noirs et dorés sont impressionnants.

Absolument rien ne traîne. Ni dans le salon, ni dans les salles de bains en marbre blancs et aux murs de miroirs, ni dans aucune chambre. À croire que cet endroit est inoccupé. J'ouvre les placards les uns après les autres et finis tout de même par tomber sur des costumes. Attila occupe donc cette pièce-ci. Je la fouille intégralement, regarde sous les meubles, ouvre chaque

tiroir, passe la main sous le lourd matelas, plonge les doigts dans chaque poche de chaque veste et chaque pantalon. Je tente d'ignorer le parfum d'homme qui s'en dégage. Cette odeur virile dont je me suis enivrée la nuit dernière et qui rallume en moi des désirs impérieux. Je mords ma lèvre inférieure pour me rappeler à la réalité et poursuis mes recherches.

*Rien. Rien et rien.*

Ce type est un pro. Aucun doute. Il n'abandonne pas une trace derrière lui. Et cette pensée me fait frémir.

Je continue mon exploration. Mais toutes les pièces sont à l'avenant. Seul un petit salon n'est pas impeccable. Des

vestes d'homme y traînent, des matelas par terre avec des couvertures en boule. Je devine que les gros bras dorment à cet endroit. Dans un coin, un tas de valises. Mais dedans, uniquement des vêtements. Sur la table, un paquet de cigarettes vides et un briquet oublié. Un cendrier plein.

*Il y a de gros fumeurs ici.*

Pas un indice. Je m'apprête à retourner dans le salon principal pour sortir de la suite quand une porte claque et des voix d'hommes retentissent.

*Mince.*

Et en même temps, je ne suis pas étonnée. Ce ne serait pas la vie d'Emma Wilde si personne n'avait décidé de

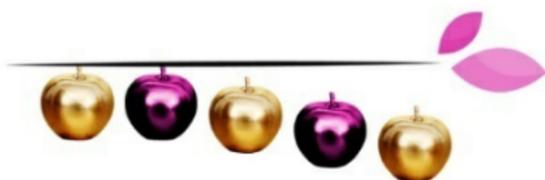
revenir dans la suite pendant que je m'y trouvais. Heureusement, l'espace est immense et il me faudrait un vrai coup de pas de bol pour qu'on m'y trouve. Il y a un millier d'endroits où se dissimuler.

*À condition de faire vite.*

Je me faufile dans une des chambres inoccupées et m'enferme dans le dressing. Des ordres claquent dans une langue aux accents rocailleux que je ne comprends pas. Du hongrois très certainement. Et des voix se rapprochent. J'entends qu'on ouvre les portes des pièces les unes après les autres.

Pas besoin de comprendre les langues de l'Est pour deviner que l'ordre donné

est le suivant : vérifiez que personne ne s'est introduit dans la suite en notre absence...



# 3. Piégée

La porte de la chambre où je me suis cachée s'ouvre et j'entends le pas lourd de deux gros bras. Je me plaque sur le côté du dressing, espérant pouvoir me dissimuler. Ils se dirigent vers ma cachette. Les portes coulissent.

Je tremble tellement que je suis obligée de retenir totalement ma respiration afin d'éviter qu'elle ne les alerte. Je n'ai plus qu'à fermer les yeux et à croiser les doigts à m'en faire mal aux articulations.

Et les portes se referment. Ils n'ont jeté qu'un bref coup d'œil et n'ont pas

passé la tête à l'intérieur. Ils n'auraient pu m'ignorer sinon. J'attends encore patiemment qu'ils s'éloignent et sortent de la chambre avant de laisser partir tout l'air que j'ai retenu et glisser sur le sol.

Il me faut un bon quart d'heure pour retrouver un rythme cardiaque normal. Je me taperai sur les doigts : tous ces risques pour absolument aucun résultat. Quelle gourde ! Me voilà bien punie.

Je sors de mon placard aussi spacieux qu'une chambre d'étudiant parisienne et vais jusqu'à la porte que j'entrebâille. Personne dans le couloir, mais j'entends des allées et venues dans la suite, probablement entre les pièces occupées par Attila et son équipe de géants.

Que faire : rester ici jusqu'à ce que tout le monde s'en aille ? Je ne pense pas risquer grand-chose. Ou bien prendre la pire décision qui soit : tenter un espionnage furtif de mes nouveaux colocataires. Sans surprise... je ne peux résister à la tentation de rôder dans la suite. Je me rapproche du vaste salon en prenant grand soin de rester silencieuse.

Attila s'y trouve. Il est seul, un journal déplié sur ses genoux et une tasse de café à la main. À travers l'entrebâillement de la porte, je peux également situer deux montagnes musclées en train de fumer sur le balcon.

Puis, le téléphone d'Attila, posé sur la table basse devant lui, se met à vibrer frénétiquement. Il abandonne tasse à café

et journal, réajuste sa veste. C'est à ce geste que je devine que le coup de fil est important. Un réflexe l'a poussé à s'assurer qu'il était impeccable alors même que son interlocuteur ne pourra pas le voir.

- Allô ?

*Espérons que le coup de fil ne sera pas en Hongrois.*

- Ce soir comme convenu oui.

*Ouf, de l'anglais.*

- J'ai la clé.

Silence pendant lequel la personne à l'autre bout du fil doit lui répondre.

- Oui. L'homme a pu être intercepté. Je vous le livrerai en même temps. À

vous de décider ce que vous en ferez.

Nouvelle réponse que je n'entends pas.

- Non, je ne tue pas pour les autres, je suis désolé.

*Charmant. Quel gentleman !*

Attila écoute encore.

- Bien. Alors rendez-vous à l'hôtel des Trattoria.

Il raccroche et je me retiens de sauter de joie. Voilà qui est fort intéressant. Je réintègre ma chambre : trop risqué de tenter de m'en aller maintenant, inutile de prendre plus de risques. Je m'installe confortablement sur le lit, y passe une heure à m'ennuyer en admirant le

plafond peint d'un décor antique... La prochaine fois que j'irai fouiller chez quelqu'un, il faudra que je prenne un bouquin. Vers 14 heures, j'entends le room service apporter les commandes des habitants des lieux et je salive en reniflant le fumet qui s'en échappe.

A 15 heures, mon ventre grogne. A 16 heures, il crie carrément famine. A 17 heures, je suis à deux doigts de jaillir hors de ma cachette pour me jeter sur n'importe quoi de comestible en criant : « ok, je me rends, mais laissez-moi avaler un truc avant ». A 18 heures, je commence à m'inquiéter qu'Attila et ses hommes ne quittent plus jamais cette suite et qu'on finisse par me retrouver dans plusieurs décennies morte de faim

sur le lit aux draps de satin.

A 19 h enfin, il y a du mouvement. Je me glisse à nouveau jusqu'à la porte donnant sur le salon.

- J'ai un rendez-vous pour le dîner.

Quelques grognements appréciateurs retentissent. Je déduis du fait que mon rencart s'est exprimé en anglais, que tous ses hommes ne sont pas hongrois. Quelques locaux dans la bande ?

Sympa de faire fonctionner l'économie locale.

*Pourtant tout à l'heure...*

Je pivote pour constater qu'un autre type est présent. Il ne s'agit pas d'un de ses hommes de mains, vue sa corpulence

flurette. Il répond à Attila avec un accent italien très prononcé.

- Pensez-vous que ce soit le moment ?

Attila sourit et l'éclat blanc de ses dents me provoque un coup au cœur. Ses yeux légèrement en amande étincellent. Il tient entre ses grandes mains la carte que j'ai abandonnée sur son pallier. Il la respire et je tréssaille.

- Elle est spéciale, ronronne-t-il de cette voix grave qui semble se répercuter dans mon bas-ventre.

*Oh, comme je suis flattée !*

- Aucune femme ne mérite que vous preniez un risque alors que vous êtes sur une vente si essentielle pour l'Organisation.

- L'Organisation, c'est moi, Giorgio, ne l'oublie jamais ; grogne Attila. Je suis seul à prendre les décisions.

*Mince, si je me débrouille bien, je pourrai être sacrée reine des gros vilains. Quelle chance !*

- Elle est spéciale. Très spéciale. Une femme à part. Délicate mais si forte. Comme une rose, les pétales doux, mais protégées par des épines. Elle sera à moi.

*Penser à se renseigner sur la marche à suivre pour changer d'identité... ou même d'univers, tiens !*

- Je sors. Je veux lui offrir quelque chose à la hauteur de sa beauté.

*Il ne faut surtout pas !*

- Je me rendrai sur le lieu prévu à minuit. Notre contact a confirmé. Nous nous retrouvons là-bas. Je donne la clé USB et le type qu'on a récupéré, tu vérifies que le virement est sur notre compte et on quitte le pays.

Il empoigne son portable et sa haute silhouette musclée sort de mon champ de vision. J'entends la porte d'entrer claquer. Attila est parti... et la suite grouille toujours de gros bras.

*Fantastique. Je suis coincée.*

Sans compter que l'heure de notre dîner approche. Vais-je être contrainte de poser un lapin au big boss d'une organisation flippante qui craque pour moi ? Je me passerai bien de ce dîner

maintenant que j'ai l'information qu'il me faut, mais je trouve intéressant d'y aller tout de même. Attila ne se doutera pas que je sais, à condition que je joue bien le jeu. Et peut-être se détendra-t-il suffisamment pour lâcher quelques autres infos.

Non. Soyons honnête. Je crève d'envie de me retrouver avec lui. Cet homme m'attire malgré ce que j'ai appris sur lui. Le simple fait de songer à lui allume en moi le désir indomptable d'être à ses côtés, de le toucher, le sentir... Stop ! Ce n'est pas le propos. Bonnes ou mauvaises raisons, je dois me rendre à ce rendez-vous.

Encore faut-il que je parvienne à regagner ma suite. Impensable de passer

par la porte. J'ouvre délicatement les vitres de la fenêtre. Chance, un petit balcon à l'étage du dessous. Heureusement, je suis grande. J'enjambe donc la rambarde, et m'accroche au bas de la fenêtre, laissant pendre mon corps dans le vide. La réception sera un peu brutale, mais je ne me tordrais probablement pas la cheville.

*Ouch !*

Je me relève difficilement, sentant encore la douleur remonter dans mes jambes. J'ai un peu sous-estimée la distance entre les deux étages. Je jette un œil dans la chambre sur laquelle donne le balcon. Elle semble vide. Parfait. J'ôte mon débardeur, l'enroule autour de mon poing et donne plusieurs petits coup

dans la vitre qui se fendille. Le plan est d'éviter que le verre ne fasse trop de bruit en explosant. Je parviens à détacher la vitre petits morceaux par petits morceaux, et si certains m'échappent et tombent au sol, ils ne provoquent pas un fracas d'enfer. En tout cas, pas de quoi attirer l'attention.

Puis je saisis le pêne de la fenêtre depuis l'extérieur et ouvre. Je me glisse rapidement à l'intérieur. Je cours jusqu'à la porte, m'échappe dans le couloir.

*Libre ! Je suis libre !*

Et affamée. Je me maudis de ne pas avoir songé à cette solution plutôt. Pas le temps de me flageller maintenant. Je

dévale les escaliers jusqu'à la réception. À l'accueil, le réceptionniste, toujours très calme, m'adresse un grand sourire, ne prêtant attention ni à mon chignon à moitié défait, ni à mon débardeur froissé et troué que j'ai remis à la hâte.

- Que pouvons-nous faire pour vous, mademoiselle Wilde ?

- Il me faut une robe de couturier pour dans une demi-heure dans ma suite.

L'homme toussote, mais m'épargne son commentaire.

- Quelle taille ?

Je me retourne et lui montre l'étiquette de mon débardeur.

- Une couleur, une forme que vous affectionnez particulièrement ?

*Je soupire. Bon sang, qu'est-ce que je m'en tape !*

- Partons du principe que je ne l'aurai pas essayé. Mieux vaut du fluide que du près du corps et du court que du long. Nous limiterons les chances d'ourlet raté, que je flotte ou sois boudinée dans la robe.

- Ce sera fait. Et pour la couleur.

*Il m'agace.*

- Je m'en fiche. Vert ? Ou noir. Comme vous préférez.

Et je tourne le dos et remonte me préparer.

Vingt heure quinze. Un quart d'heure de retard seulement sur l'horaire, ce n'est pas si mal pour une cambrioleuse, je me dirige vers la table à laquelle m'attend Attila. La même que la veille.

Il se lève, s'incline en gardant ses yeux verts brûlants fixés sur moi :

- J'ai passé une si excellente soirée hier que je n'ai pas pu résister à la tentation de réitérer dans les moindres détails.

Je lui adresse un petit sourire crispé.

*Il faut impérativement que je me détende, sans quoi, il finira par se demander pourquoi j'ai accepté son invitation si c'est pour être sur la*

*défensive. Je m'assieds.*

- Vous êtes tout aussi splendide qu'hier.

Je le remercie en lissant la robe noire dévoilant mes jambes que l'hôtel m'a fait porter. Et je sursaute lorsqu'il pose en face de moi un long écrin.

*Ça va Emma, c'est trop petit pour être une arme.*

- Oh ! m'exclamé-je sur un ton tout à fait suspect.

Je me reprends, vérifie si son attitude a changée, mais il n'a rien noté, me couve toujours de ses prunelles vert sombre. J'ouvre et y découvre un magnifique pendentif en rubis prolongé par des décorations pointues en or.

Malgré la situation, la beauté du bijou m'atteint.

- C'est splendide soufflé-je.

- Il m'a fait penser à vous. Fulgurant et piquant.

Je rougis malgré moi.

- Il ne fallait pas.

- Ça me fait plaisir. Puis-je vous le mettre ?

Je hoche la tête. Il se lève, contourne la table, ramasse le collier dans son écrin et me le passe au coup. J'attrape ma chevelure si épaisse qui forme comme une crinière de boucles noires que j'ai laissée libre ce soir et la soulève.

Je frissonne, à la fois de peur et d'excitation quand ses doigts chauds effleurent mon cou. Il pose un instant sa paume sur mon épaule, la recouvrant totalement et ma respiration s'accélère, erratique.

*Je suis tordue. Cet homme ne continue à m'attire que parce qu'il transpire le danger.*

Je passe l'intégralité du dîner à le cuisiner l'air de rien, mais tout comme la veille, je n'obtiens absolument aucune réponse. Chou blanc. Il me raccompagne jusqu'au bas de l'escalier :

- J'aurai adoré que vous me proposiez de vous suivre comme la nuit dernière Emma, mais j'ai malheureusement un

impératif.

*Livrer un pauvre type à des criminels souhaitant l'assassiner, je sais.*

- Et je dois quitter l'Italie dans la foulée, poursuit-il. Mais nous nous reverrons très vite, n'est-ce pas ?

- Oui, oui, bien sûr, soufflé-je.

- Bien.

- Vous n'avez pas mon adresse.

*Et c'est tant mieux.*

- Ne vous inquiétez pas. Je vous retrouverai où que vous soyez.

*Peur...*

Et il prend délicatement ma main entre les siennes, y dépose un baiser. Une chaleur incontrôlable s'empare de moi

lorsque je sens la forme de ses lèvres. Il se redresse et surprend mes paupières mi-closes. Alors il passe un bras dans mon dos et m'attire à lui. Je me répète en boucle qu'il ne faut pas que je le laisse faire, que cet homme est un dangereux criminel, mais l'attrance que j'éprouve pour lui se contre-fiche visiblement des lois et de la morale.

Mes deux mains se posent toutes seules sur son torse et je ferme les yeux quand sa bouche trouve la mienne. Ses lèvres sont aussi douces que dans mon souvenir. Attila me serre contre lui et nos corps se collent l'un à l'autre comme s'ils cherchaient à fusionner. Ses doigts vagabondent le long de mes courbes et leur douce pression

m'arrache un gémissement.

C'est finalement lui qui rompt notre étreinte à laquelle je me suis lâchement abandonnée.

*Au moins, il ne se doutera de rien !*

*C'est ça Emma, trouve-toi des excuses.*

Attila laisse glisser son index le long de ma joue et coule ses yeux perçants tout au fond des miens :

- Vous êtes si belle...

Puis il me tourne le dos et s'éloigne. Ma respiration redevient normale. Il me fait trop d'effets pour que ce soit honnête. Pourtant, il faut bien que je me secoue : hors de question de traîner. Je

file dans ma suite et extirpe une tenue de combat de ma valise : pantalon moulant noir et tee-shirt sombre, baskets. En un rien de temps, je suis prête.

Avant de quitter l'hôtel, j'envoie simplement à Noah un SMS qui, je le sais, va le mettre sur les nerfs :

[Si je ne t'ai pas donné de news d'ici une heure, envoie la cavalerie à l'hôtel particulier des Tratorria.]

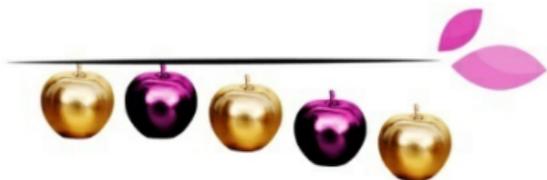
Une milliseconde après, mon téléphone vibre.

[Emma bordel, qu'est-ce que tu fous encore !]

Je me contente de répondre sans développer.

[Pas la peine d'être vulgaire.]

J'ignore délibérément les appels frénétiques qui suivent et coupe ma ligne.



# 4. L'ego des hommes

Absolument personne devant l'entrée. L'hôtel particulier aujourd'hui désaffectés. Il est impressionnant, un peu glauque, dans ce quartier de Dorsoduro au sud de Venise, non loin de la basilique Santa Maria della Salute au plan kabbalistique, conçue pour remercier la Vierge Marie d'avoir sauvé la ville de la peste au XVIIème siècle. Et en même temps, à quoi m'attendais-je ? Une réunion en plein air ? Une bande de types à la mine patibulaire en train

d'échanger les derniers potins sur les armes à la mode avec un panneau au-dessus de leur tête : « ici, méfait en cours » ?

La porte est même entrouverte. Il est vrai que personne ne risque de venir fouiner ici... à part moi... Les marches menant aux étages sont écroulées. Je me coule dans le noir jusqu'à la porte menant aux souterrains d'où filtre un peu de lumière. Je descends les escaliers s'enfonçant sous le niveau de la mer. Les couloirs se succèdent, obscurs, éclairés simplement de loin en loin par de petits néons faiblissants.

Je m'arrête juste à temps pour ne pas être vue. Dans l'espace souterrain sur lequel j'étais sur le point de débouler,

Attila. Je reconnais sans aucune peine sa haute silhouette. Un autre homme est debout en face de lui. Il vient visiblement d'arriver par un autre accès au lieu, car il ôte son manteau et le pose sur le dossier d'une chaise.

Drôle de bureau installé, pour l'occasion, au milieu de nulle part.

- Je vous en prie, prenez place, l'invite Attila d'une voix grave.

Ils s'asseyent tous les deux de part et d'autre de la table.

- Vous êtes venu seul ? demande l'inconnu.

- Mes hommes m'attendent à l'extérieur. Mon comptable nous rejoint pour que nous puissions procéder à

vosre paiement.

- Et l'espion ?

Attila rit. Un rire grave et méprisant qui me hérissé l'échine.

- Ce n'est pas un espion. Seulement un hacker terrifié qui a tenté de nous échapper. Pas besoin de gardes. L'homme est agoraphobe. Une fois que nous avons retrouvé sa trace, il suffisait de le cueillir chez lui entre ses ordinateurs.

- C'est presque décevant d'avoir manqué une telle vente à cause d'un minable informaticien.

- Un informaticien très doué.

- Comment avait-il pisté notre trace ?

- Totalement par hasard. Il s'amuse à planter le site de la défense française au moment où nous nous sommes introduits dans leur système pour y copier les plans qui vous intéressent. Il a tenté de prévenir les services secrets, nous l'en avons empêché à temps. Vous savez que nous sommes des pros.

L'inconnu a un rire sec :

- Votre Organisation est incontournable lorsqu'il s'agit d'espionnage technologique. Où est-il ?

Atila fait un vague signe de la main... dans ma direction. Je me planque dans l'ombre. Le type kidnappé est donc installé non loin de moi.

Parfait ! Il ne me reste plus qu'à

trouver où exactement dans ce labyrinthe dont je n'ai pas les plans. Je fais demi-tour et ouvre doucement toutes les portes que je trouve. Mais l'endroit est abandonné, vide, désert rien. Pourtant, assez loin du lieu où se tient le charmant rendez-vous, une porte me résiste. Avant tout parce qu'elle est coincée. Je la pousse d'un grand coup d'épaule et elle cède dans un craquement qui se répercute dans les couloirs vides.

Un homme est menotté sur une chaise. Il lève vers moi des yeux hagards. Je reste un moment figée, écoutant le silence. Mais aucune cavalcade dans notre direction. Le bruit n'a pas dû parvenir aux comploteurs. Je m'approche en courant de l'homme :

- Qui êtes-vous ? souffle-t-il.

- Vous pouvez parler normalement, vous leur faites tellement peur qu'absolument personne n'est là pour s'assurer que vous ne vous échappiez pas. Je serais à votre place, je serais vexée.

J'arrache mes deux épingles magiques de mon chignon et m'occupe de la serrure des menottes. Décidément, c'est la journée crochetage. Une seule goupille à faire sauter ici, c'est un jeu d'enfant pour qui a un peu d'entraînement.

Je libère le type et lui tends la main :

- Emma Wilde, enchantée et vous ?

- Euh... Jeff...

- On y va Jeff ?

Il se lève lourdement. Il porte un vieux tee-shirt dont la couleur est indéfinie à force de lavage, de grosses lunettes dont les verres sont brisés et ses cheveux sont loin d'être propres.

- Vous pouvez marcher ?

Il me fait signe que oui, mais à la façon qu'il a de se masser les cuisses, je devine que nous n'irons pas très vite. Je me mords les lèvres.

Mince, je n'avais pas pensé à ça.

Je lui fais signe de me suivre et nous nous faufilons dans le couloir. Après quelques pas, je comprends que ce sera compliqué. Il est épuisé et souffle comme une otarie à chaque pas. Je lève

les yeux au ciel. Il va nous falloir un peu de chance pour nous en tirer et surtout ne croiser personne. Je suis sur le point de lui suggérer d'aller plus vite quand il m'arrête en me tirant par le coude.

- On ne peut pas partir sans la clé.

- Je vous demande pardon ?

- La clé que le grand type, le chef, s'apprête à vendre. Il faut à tout prix l'en empêcher.

Je le regarde, un peu interloquée.

- Sincèrement, vous pensez que c'est James Bond qui est venu vous sauver ? Je suis journaliste moi. Pas ceinture noire de Krav maga. Une erreur d'ailleurs. Vu la vie que je mène, je m'inscris dès que je suis de retour à

Paris.

- Vous ne comprenez pas, la clé contient les plans d'ITER.

- Un ami à vous ?

C'est à son tour de lever les yeux au ciel.

- ITER. C'est le Réacteur  
Thermonucléaire                      Expérimental  
International.

- À vos souhaits.

- Un réacteur qui fonctionne sur le principe de la fusion et pas de la fission. C'est censé être plus sûr et plus efficace qu'un réacteur nucléaire traditionnel. Le premier est en construction à Cadarache dans le sud de la France.

- Et vous pensez que le type qui achète les plans voudrait le faire exploser ? On nage en plein film !

- Non, ce serait stupide. Personne ne se risquerait à créer un trou noir.

J'ouvre la bouche.

- Ouf, nous pouvons respirer donc, lâché-je.

Le type s'énerve.

- Écoutez. On ne peut pas laisser ces plans tomber entre les mains de n'importe qui.

- Très bien, j'ai compris. Nous préviendrons les autorités dès que nous serons en sécurité.

- Non ! s'insurge-t-il.

Je lui fais signe de baisser le ton.

- Maintenant, souffle-t-il.

C'est à moi de m'énerver.

- On vous a trop tapé sur la tête vous !  
Comment voulez-vous qu'on s'y prenne !  
On débarque, on les terrifie grâce à nos impressionnants biscoteaux ?

Il ne me répond pas. Il ne me répond pas parce qu'il n'y a bien évidemment aucun moyen d'empêcher cet échange...  
À moins que...

- Le paiement doit avoir lieu pour qu'Attila remette la clé à l'acheteur. Pourriez-vous brouiller les transmissions informatiques pour empêcher la transaction d'avoir lieu ?

- Attila ?

- Le chef des méchants qui vous ont kidnappé.

Il me regarde bizarrement et je choisis de ne pas en tenir compte.

- Alors ?

- Il me faut un appareil qui émette des ondes...

- Un portable ?

- Parfait.

Je rallume mon portable et lui tends. Il se met à clignoter et devient épileptique.

*Noah.*

Lorsqu'il s'est calmé, Jeff pianote sur les touches tactiles à toute vitesse.

- Rapprochons-nous, m'ordonne-t-il en marchant tête baissée, concentré sur des séries de codes.

Nous nous retrouvons là où je me tenais quelques minutes plus tôt. L'écran éclaire dans la pénombre le visage concentré de Jeff. Je jette un œil là où se déroule la sympathique petite réunion. Georgio a rejoint Attila et l'inconnu.

- Je capte, souffle Jeff.

Quelques secondes plus tard, le comptable tapote sur son ordinateur, énervé.

- Quoi ? s'agace Attila.

- Le signal est coupé.

- Rétablis-le !

- Je suis navré, mais je n'y arrive pas...

Attila se fige. Les mâchoires contractées, il grogne :

- Allons-nous-en. Nous avons peut-être été repérés. On se recontacte.

Et sans un mot de plus, l'inconnu se retire rapidement vers le fond de la pièce pour disparaître dans un corridor. Quant à Attila et le comptable, ils se lèvent à leur tour... et viennent droit sur nous.

- Courrez, soufflé-je à Jeff.

Nous nous précipitions vers la sortie. Dans notre dos, les pas précipités d'Attila :

- Prévenez les hommes, nous partons.  
Je vais chercher le hacker.

Et nous sommes déjà loin lorsqu'un rugissement terrifiant nous parvient.

- Je crois qu'il s'est rendu compte de votre défection...

L'air frais à l'extérieur est une bénédiction après la moiteur des souterrains. Les rues sont vides, mais au loin des phares s'engagent sur la route et s'approchent. J'ai bien peur que le carrosse d'Attila ne s'avance.

- Venez, ne restons pas là, soufflé-je à Jeff en le tirant par la manche.

Nous nous fondons dans l'obscurité d'une ruelle attenante et effectivement, le gros 4x4 se range le long du trottoir

juste à temps pour qu'Attila s'y engouffre. Le véhicule redémarre en trombe et s'éloigne.

- Qu'allons-nous faire maintenant ? se lamente le hacker.

Je souris en coin.

- J'ai ma petite idée.

Je tends la main pour qu'il me rende mon portable et cherche sur internet le numéro de l'hôtel.

- Allô ?

- Emma Wilde, je suis dans la suite...

- Miss Wilde, bien sûr, que pouvons-nous faire pour vous ? Une robe ? Une vitre à casser ? Une serrure à crocheter ?

Oups... Je suis démasquée par le personnel de l'hôtel.

- Caméras bien camouflées ?

- Oui. Je ne vous cache pas que si le directeur de l'hôtel en personne ne nous avait donné l'ordre de nous taire, nous aurions prévenu monsieur Jones.

*C'est ça. Quelle excellente idée.*

Je choisis de ne pas relever.

- Puis-je lui parler ?

- À qui ?

- Hé bien à Filippo, certainement pas à monsieur Jones !

Raclément de gorge.

- Je vais le réveiller... je suppose.

Je patiente un long moment tandis que Jeff mange ce qu'il lui reste d'ongles.

- Emma ? Filippo à l'appareil. Vous savez, ce n'était pas à peine de vous excuser auprès de moi pour la vitre. Surtout à près d'une heure du matin.

- Oui, navrée de vous réveiller. Ce n'était pas du tout pour m'excuser. Enfin, si, mais pas dans l'immédiat. Pourriez-vous me donner le numéro de portable de monsieur Jones ?

Un long, très long silence me répond.

- Vous comprendrez que c'est un peu compliqué...

- Je le conçois. Mais sachez que monsieur Jones et moi avons... des pratiques sexuelles... euh... spéciales et

ce que à quoi vous avez assisté via vos caméras de surveillance, eh bien... le crochetage de la serrure, fait partie d'une mise en scène qu'Attila et moi...

- C'est bon ! m'interrompt-il. Je ne veux pas en savoir plus. Je vous donne le numéro.

J'adresse un clin d'œil à Jeff qui hausse les épaules, ne comprenant toujours pas où je veux en venir. Une fois que j'ai noté dans la paume de ma main le portable de Jones, je raccroche et compose immédiatement le nouveau numéro. Pendant que la sonnerie retentit, Jeff souffle :

- Mais vous connaissez bien ce... cet Attila ?

Je hoche la tête.

- Un petit ami potentiel.

Le hacker me regarde comme si j'étais une dangereuse folle dingue.

- Allô ?

La voix grave d'Attila me fait frissonner.

- Vous me quittez déjà ? roucoulé-je

J'entends une sorte de grognement sexy.

- Emma.

- Je regrette tellement que vous quittiez Venise. J'aurai aimé passer encore du temps avec vous. À tel point que j'ai moi-même décidé d'écourter mon séjour.

- Je n'aurai pas cru vous manquer.

- Vous êtes inoubliable !

*Bla-bla-bla.*

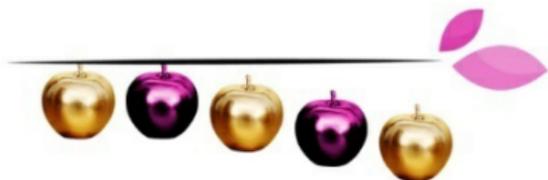
*Et en même temps, ce n'est pas faux.*

- Vous vous rendez à Paris.

- Oui.

- Pourquoi ne pas profiter de mon jet privé ? Laissez-moi vous raccompagner, nous aurons ainsi encore quelques heures à partager !

*Ah ! L'ego des hommes...*



# 5. Résister à Attila Jones

J'ai déposé Jeff à l'hôtel avec ordre de prévenir les autorités par tous les moyens qu'il imaginera. De mon côté, j'ai fourré mes affaires dans ma valise et sauté dans un taxi direction l'aéroport. Le jet est sur le tarmac et Attila patiente devant.

Lorsque le chauffeur me laisse et que je me retrouve seule face à cet homme si beau et si dangereux, lorsqu'il saisit entre deux de ses doigts mon menton pour lever mon visage vers le sien et y

déposer un baiser, je me sens soudain extrêmement fragile et minuscule... moi qui aie si souvent souffert adolescente d'être si grande pour une fille.

Mais il est vrai qu'Attila est immense, sa carrure plus qu'impressionnante et ses yeux luisent de cette lueur spécifique lorsqu'il les pose sur moi : désir et danger. Un cocktail auquel je sais pertinemment que je ne peux pas résister. Et je préfère ne pas trop songer que mon cœur ne bat pas qu'à cause de la trouille qui ne quitte plus mes pas alors que je monte dans l'avion. Le visage d'Attila se fend d'un sourire que je qualifierai presque de carnassier. Il pose une main dans mon dos pour me conduire jusqu'à l'appareil tandis qu'un

Stewart s'empare de ma valise.

Le jet est un appareil de taille tout à fait appréciable. Il a été bien pensé. Une sorte de grand salon accueille plusieurs fauteuils en cuir. Au fond je crois deviner une sorte de petit bar. Je suis rassurée de constater qu'il n'y a aucun lieu plus intime. Car si j'ai beaucoup de mal à ignorer l'attrance que j'éprouve pour le grand brun aux yeux de fauve, j'aimerais éviter à l'avenir de prendre mon pied avec le côté obscur de la force.

- Emma, c'est un plaisir de vous raccompagner chez vous.

- C'est vraiment très gentil à vous.

Il me fait signe de m'installer dans un

des fauteuils et prend place en face de moi.

- Je reviens.

Il disparaît quelques instants avant de m'apporter une coupe de champagne.

- Pour fêter ces quelques heures passées ensemble.

Je plonge le nez dans la flûte, avale plusieurs gorgées d'une traite pour tenter d'évacuer ma nervosité.

- Vous portez mon collier, note-t-il.

Je passe la main sur le bijou.

- Je me suis dit que cela vous ferait plaisir.

Avant de quitter l'hôtel, j'ai enfilé rapidement avec mes bottes une petite

robe noire moulante. Elle lui plaît visiblement vu comment il me dévore des yeux.

Les portes de l'avion se referment et lorsque j'entends le bruit caractéristique de la pressurisation, je me sens pendant quelques secondes comme une petite souris prise au piège. Si je suis découverte maintenant, je ne vois pas bien par quel miracle je pourrai me tirer d'affaire.

Le jet s'engage sur la piste, accélération, puis nous décollons.

Je me laisse aller dans mon fauteuil et regarde par le hublot les lumières de Venise s'éloigner jusqu'à n'être plus que des petits points scintillants un peu flous

sur la mer.

Une main se pose sur la mienne. Je regarde les grands doigts d'Attila, sa peau sombre et mes yeux glissent jusqu'à ses prunelles vert sombre et leur éclat si particulier.

- Emma, puis-je vous faire un aveu ?

J'émetts un son un peu étranglé.

*Je suis un gros vilain ? Je kidnappe les gens et revends des secrets d'État ?*

*Je suis déjà au courant.*

- Je ne suis pas, habituellement, ce qu'on peut appeler un homme sensible, reprend-il d'une voix grave. Je ne rêve pas du grand amour. Je mène une vie plutôt solitaire. Mais lorsque je vous ai

croisé dans ce hall d'hôtel...

*Oh mon dieu...*

- Je me sens presque ridicule de l'avouer tant cela ne me ressemble pas. Mais j'ai ressenti quelque chose. De si fort que cela m'a terrassé. Vous m'avez terrassé Emma.

- Vous me trouvez jolie, voilà tout, tenté-je d'une toute petite voix qui a du mal à sortir.

Il serre mes mains dans les deux siennes et se penche vers moi. Ses prunelles glissent tout au fond des miennes, brûlantes, tendres.

*Tendres ?*

- Non Emma.

Il passe sa main dans mes cheveux, écarte quelques boucles qui, rebelles, reviennent exactement là où elles se trouvaient avant qu'on ne les déränge.

- J'ai croisé beaucoup de jolies femmes. Mais aucune comme vous. Vous êtes drôle, brillante, forte. Emma, je vous veux à mes côtés.

- Vous ne savez rien de moi.

- Je sais ce qu'il faut savoir : le plus important. Vous m'avez touché en plein cœur.

Mon cœur bat. Trop fort. On ne m'a jamais fait une telle déclaration et je dois avouer que la sincérité que je lis dans ses yeux me touche infiniment. Mais je ne peux pas, je ne dois pas

oublier qui il est. Pourtant ce qu'il me fait ressentir depuis que je l'ai rencontré est bien plus fort que les petites aventures que j'ai pu connaître ces dernières années.

Cette pensée me fait rire.

- J'adore quand vos yeux s'illuminent ainsi Emma. Dîtes-moi ce qui vous amuse. J'espère que ce n'est pas moi, vous me briseriez le cœur.

- Oh non, ce n'est pas vous !

Je laisse mes yeux errer par-dessus son épaule, revivant quelques souvenirs loufoques glanés au cours des rencarts catastrophiques avec de jeunes héritiers d'empires familiaux organisés par ma mère.

- Je... Je n'ai pas l'habitude qu'on me parle ainsi.

- C'est très surprenant. J'imagine tous les hommes à vos pieds.

Je souris ironiquement.

- Je pense que les hommes sentent que je ne suis pas prête à tomber amoureuse.

Les sourcils parfaitement dessinés d'Attila se froncent.

- Laissez-moi une chance de vous convaincre de l'être.

Je le dévisage et j'ai soudain oublié ce que je faisais ici, qui il était réellement et pourquoi une relation entre nous est impensable. J'ouvre la bouche pour répondre. Mais quoi ? Aucun son

n'en sort. Mon cerveau s'est juste vidé de toute réflexion. J'ai envie de me laisser aller, je me blottir dans ses grands bras, caler ma tête contre son épaule et ne plus penser à rien. Il se lève, viens s'asseoir à côté de moi.

- C'est impossible, finis-je par articuler difficilement.

Ses yeux fouillent les miens.

- Pour quelle raison ? Je vois bien que ce que je vous avoue a de l'importance pour vous.

*Oui, mais vous êtes du mauvais côté de la barrière.*

- Je ne sais pas qui vous êtes Attila. Vous ne m'avez rien dit sur vous. Je ne sais ni où vous habitez, ni ce que vous

faîtes exactement dans la vie, ni si vous avez des frères et sœurs, où sont vos parents, aimez-vous les animaux... ?

Il rit doucement et approche mes mains de ses lèvres. Promène longuement et lentement sa bouche ronde, soupire contre mes doigts et son souffle allume des frissons le long de mon échine.

- Ai-je le droit de répondre aux questions une par une ?

Je lui souris.

*C'est parti, confidence d'un gangster amoureux.*

- J'ai un peu tendance à habiter ici, dans ce jet, et dans les hôtels. J'ai parfaitement conscience que ce n'est pas

le rythme de vie adapté pour séduire une femme, mais pour vous, je suis prêt à tout bouleverser dans ma vie. Je n'ai ni frères, ni sœurs, ni parents. C'est ainsi. J'aime beaucoup les animaux, mais comme je n'ai pas à proprement parler de chez moi, je n'en ai pas. Dîtes-moi ce que vous attendez de moi. Où voudriez-vous que j'habite : à Paris près de vous ? Dans une ville que vous aimez particulièrement et vous viendriez me rendre visite ? Souhaitez-vous que j'adopte un chat ? Un chien ? Un canari ?

Je ris et il me sourit sans me lâcher des yeux.

- Je suis content, murmure-t-il. Vous aviez l'air triste et je vous ai rendu le sourire, puis je vous ai fait rire. C'est le

plus beau moment de ma journée.

Un silence s'installe pendant lequel nous nous regardons et nos yeux vrillés l'un à l'autre parlent tout seuls.

*Qu'est-ce que je suis en train de faire ?*

Ses yeux verts légèrement bridés se sont faits si doux. Du velours. Ma main ne m'obéit plus et mes doigts se posent sur sa joue, caressent sa peau mate, se perdent sur son menton carré impeccablement rasé.

- Vous êtes doux, murmuré-je.

Il ne sourit plus. Son visage est devenu très sérieux.

*Je suis en train de me laisser*

*emporter. C'est une erreur. Une très grosse erreur.*

Attila saisit ma main et la presse. Ses yeux se font doux et son regard me sonde. Puis, comme je ne cille pas, un sourire un peu ironique naît sur son visage, dévoilant une canine blanche.

- J'ai envie de vous.

Il se penche en avant et son corps se retrouve presque collé au mien. Je baisse la tête, mon front est à la hauteur de son cou. Je sens son odeur. Un parfum fort. Un parfum qu'il faut oser porter. Quelque chose de résineux, de complexe. J'ai hâte. Hâte de retrouver le goût de sa peau.

Les yeux mi-clos j'avance mes lèvres.

Elles frôlent les muscles de son cou. À travers ses vêtements je sens sa chaleur qui irradie, le désir qu'il éprouve, émane de lui et m'enveloppe. Ma bouche prolonge sa caresse, appuie sur la carotide pour sentir son pouls s'accélérer. Il ne me touche pas encore et ce sont mes mains qui parcourent avec légèreté son torse, son dos, sa nuque avant que mes doigts ne se perdent dans ses cheveux épais.

Je les empoigne, tire un peu en relevant la tête pour l'observer. Il a perdu son sourire ironique et son expression est des plus sérieuses. Il me regarde avec attention, me laissant faire alors que je l'explore, le détaille. Je pousse sa tête à se pencher en avant pour

pouvoir embrasser en appuyant à peine mes lèvres, son nez aquilin, son front large, ses pommettes hautes.

La culpabilité m'assaille. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Pourquoi suis-je incapable de lui résister, de me comporter comme je le devrais moralement ? Mais il me rend dingue. Sa seule présence est insoutenable.

L'envie que j'ai de lui est violente, mais je me retiens, pour ne pas me jeter sur lui comme une sauvage...

Ma bouche descend vers ses lèvres et les effleure. Elles sont si douces. Il les entrouvre et j'y glisse ma langue, cherchant la sienne, mes mains agrippant sa mâchoire. Mon geste a été plus

appuyé, alors que ses bras m'enserrent, je tente de me calmer.

Il faut que j'arrive à le repousser. Je ne dois en aucun cas à aller plus loin. Il faut que je me reprenne immédiatement. Il y a urgence. Urgence... Ou alors en profiter encore une dernière fois. Non, non, je ne céderai pas à mes pulsions. Pas encore.

Ses doigts cherchent la fermeture de ma robe, mais je m'écarte. J'inspire profondément, ça y est, je le sens, je vais parvenir à retrouver la pleine possession de moi-même et prendre mes distances. Mais mes yeux trouvent les siens. Il comprend que je tente de me dérober et a à nouveau ce sourire ironique.

- Oh non, miss Wilde, vous ne vous échapperez pas. Dans cet avion, vous êtes à moi.

Il se lève et me tire par la main pour que je me retrouve debout face à lui. Je cède... malgré moi. Je lui souris à mon tour, attrape lentement la glissière sous mon bras droit et la descends le long de mes côtes, de ma taille et de mes hanches. Je fais glisser les bretelles larges le long de mes bras, puis lâche le tissu qui s'écroule sur le sol, dévoilant mon corps.

Immédiatement, les prunelles d'Attila parcourent chacune de mes formes avec avidité.

- Vous êtes parfaite, chuchote-t-il.

- Chut, me contenté-je de lui répondre.

Il ne faut pas qu'il parle. Il faut qu'il me laisse rêver que lui et moi, ce n'est pas impossible. Je prends ses mains que je pose sur moi. Ses paumes douces comme de la soie recouvrent mes épaules, glissent devant sur ma poitrine, serrent mes seins, ma taille, explorent mon ventre, viennent trouver mes fesses pour profiter de leur rondeur.

J'abandonne mes talons et me retrouve dix centimètres plus bas à hauteur des premiers boutons fermés de la chemise d'Attila. Je les fixe en me mordant les lèvres. Depuis que je me suis assise dans ce jet, j'ai eu envie de les défaire. Mon pouls accélère. Imaginer que je vais pouvoir enfin me

débarrasser d'eux est un réel bonheur.

Comme une petite fille ouvrant un cadeau, je les défais fébrilement. Une mince ligne de peau sombre apparaît entre les pans clairs de tissus. Une nouvelle fois je tente de freiner son envie d'arracher son vêtement et de me jeter sans retenue sur son corps. Je garde un mince espoir de lui résister.

*J'aime me leurrer.*

- Emma ? Tout va bien ?

Il a senti que quelque chose ne tournait pas rond. Quelques larmes viennent me piquer les yeux. J'ai mal de devoir le quitter, d'être attirée si fort et de ne rien pouvoir y faire.

Je me contente de hocher la tête,

muette, et me débarrasse de sa chemise.

Devant son torse, je manque un instant d'oxygène, comme la première fois. Des petites veines saillent sur ses épaules musculeuses, ses pectoraux carrés sont marqués par des tétons sombres. En dessous, les muscles intercostaux dessinent des bosses rondes jusqu'à ses abdominaux bombés. Il n'a d'ailleurs pas de « tablettes de chocolat », car c'est le transverse qui a pris le dessus, plus impressionnant, faisant ressortir plus encore les obliques dont les extrémités s'enfoncent sous la ceinture de son pantalon.

- Emma ? m'interroge-t-il encore d'une voix soucieuse et attentionnée, comme je le déguste des yeux, immobile.

Je relève la tête brusquement, les prunelles perdues. Un désir violent monte dans ma gorge, la serrant brusquement. Il me le faut. Il me le faut nu contre moi avant que je n'explose.

Je me jette sur lui. Mes bras sont autour de son cou, mes lèvres pressent les siennes avec avidité. Je ne peux plus me retenir. Je le sens et l'entends rire contre mes dents. Ses mains se glissent sous mes fesses et il me soulève. Mes jambes viennent enserrer sa taille exactement comme je l'imaginai tout à l'heure.

Attila avance de quelques pas, me portant sans difficulté malgré ma grande taille. Il s'appuie contre une paroi du jet. Je plante mes dents dans son épaule pour

évacuer le shoot d'excitation qui m'a secouée.

Attila me repose sur le sol et me tourne face aux hublots. Il me plaque contre lui et je sens contre mon dos le relief de ses muscles. Il saisit mon menton, tourne ma tête et se penche au-dessus de moi. Ses yeux de fauves cherchent les miens et sans les quitter, il se penche à mon oreille.

- Regardez-moi.

Ces mots me rendent folle. J'inspire à fond et m'aperçois que ma respiration est tremblante tant l'excitation est importante. Il ne quitte plus mes yeux, tandis que ses doigts attrapent la fermeture de mon soutien-gorge et

l'ouvre. Mon sous-vêtement tombe sur le sol et ses mains viennent caresser mes seins nus. Le contact chaud et doux me fait frissonner et lorsqu'il pince légèrement les aréoles sensibles, un gémissement m'échappe et mes yeux se ferment à demi.

Par-dessus mon épaule, Attila observe ma réaction et ce qu'il provoque en moi le fait sourire. Il s'attaque plus brutalement à mon tanga sur lequel il tire, me l'arrachant avec un plaisir sauvage. Sa main appuie sur le bas de mon dos pour me courber en avant. Mes mains se posent sur l'habitacle en face de moi.

Dans mon dos, il se débarrasse de son pantalon et de son boxer et son sexe

vient heurter le haut de mes cuisses, long et dur. Une décharge électrique me parcourt le dos. Il se penche lui aussi pour que son torse se colle à mon dos et sa main droite se faufile le long de mon ventre, entre mes cuisses, jusqu'à trouver mon clitoris. Son index presse l'endroit le plus sensible et tout mon corps se tend, ma tête se renverse contre son torse et un cri jailli hors de ma gorge.

- Je vais vous faire jouir Emma.

Je souris, gourmande. Le mouvement de ses doigts s'accélère alors que sa queue vibre contre mes fesses, puis ma fente humide dans laquelle il s'engouffre d'un coup de reins puissant, m'emplantant toute entière. Je ne peux

que fermer les yeux dans la sensation est incroyable. Mais sa main libre saisit mon visage et ses dents mordillent mon oreille :

- Regardez-moi, Emma.

Je dois faire un effort pour rouvrir les paupières. Et lorsque nos prunelles se rencontrent, il commence son mouvement de va-et-vient. Un roulement sexy des hanches, souple, félin, fort, qui pousse un peu à chaque fois mon bassin vers l'avant.

Plus son mouvement se poursuit, plus il va loin en moi et plus le plaisir monte. Son index n'a toujours pas quitté mon clitoris et la pression monte en intensité, mon corps se tendant de plus en plus,

prêt pour la jouissance.

Mais cela ne lui suffit pas, il sort de moi, me soulève à nouveau pour m'allonger sur le sol de l'avion, écartant mes cuisses en grognant, ses yeux brûlants toujours plongés dans les miens. Je me suis abandonnée, le laisse me prendre comme il veut, simplement au comble du plaisir de succomber, de ne plus penser.

Comme s'il était dans ma tête, il murmure :

- J'aime tant vous sentir à moi Emma. J'aime quand vous m'appartenez totalement.

À cet instant, j'ai honte de me l'avouer, mais il a totalement raison. Je

suis à lui. Je ne le devrai pas, mais c'est plus fort que moi. Mon désir m'emporte sans plus m'autorisé de choix.

Comme je ne proteste pas, validant son affirmation. Satisfait, il plonge en moi à nouveau, puissamment, sans retenue, me prenant comme un fou.

Sa main libre vient trouver mes seins. Lui aussi a dû mal à conserver les yeux ouverts. Je le sens de plus en plus dur et large en moi, les muscles de son torse et de ses cuisses sont de plus en plus fébriles. Un grognement lui échappe. Ses mouvements se font plus larges. Le rythme de plus en plus rapide de ses hanches me comble. Mon sexe se resserre violemment autour du sien et il gémit à nouveau, se courbant soudain en

avant, m'écrasant de son poids. Son souffle dans mon oreille se précipite.

J'ai envie de le sentir exploser en moi. Je creuse mes reins pour qu'il puisse venir profondément et il s'y glisse, comprenant immédiatement ce que je lui offre. Je mords ma lèvre et empoigne sa grande tête à deux mains, vrilles mes yeux au plus profond des siens. Nos prunelles se troublent. Il me serre contre lui alors que soudain je le sens partir, palpitant dans ma chair. Un orgasme aigu se répercute en moi par vagues si puissantes qu'elles me coupent la respiration.

\*\*\*

Nous nous rhabillons rapidement,

Attila en me couvant des yeux, moi en évitant son regard...

J'aurais voulu que ce vol dure éternellement, qu'on n'atterrisse pas. Que Jeff n'ait pas contacté les services français. Être certaine que personne ne sera là pour l'arrêter à son arrivée. Ou plutôt, j'aurais voulu ne pas le surprendre en plein kidnapping, ignorer qui il est vraiment. Me voiler la face.

Mais derrière lui, une horloge accrochée m'indique l'heure et me rappelle que le temps file, que nous allons arriver et que cette bulle qu'il a créée autour de nous volera en éclat, qu'il ne sera plus le mystérieux, sexy et tendre Attila Jones mais un homme emprisonné et que je ne serai plus la

femme dont il est amoureux, mais celle qui l'a dénoncé.

En attendant, j'ai envie de profiter au maximum de cet instant avant de lui briser le coeur. Je prends ses grandes mains, les passe dans mon dos :

- Serrez-moi contre vous, soufflé-je.

Et je me retrouver plaqué contre ce grand torse musclé. Mon nez au niveau de son cou. Je pivote la tête juste assez pour que mes lèvres entrent en contact avec la peau de son cou, juste à l'endroit où bat la carotide.

*Tout aurait pu être différent, non ?*

Je le sens frissonner sous mon baiser. J'insiste, remonte vers sa mâchoire. Un léger grognement lui échappe. Il s'écarte

doucement et prend on visage entre ses mains.

- Oh, Emma. Si vous saviez. Je me pensais incapable d'aimer. Et vous êtes entrée dans ma vie.

- Il ne faut pas dire ça. Ne dites pas de choses aussi fortes.

- Si. Ne m'en empêchez pas. C'est trop bon, trop miraculeux de pouvoir prononcer de tels mots.

Et ses lèvres fondent sur les miennes pour un baiser que je sais, je n'oublierai jamais de ma vie. Lorsqu'il me rend mon souffle, j'ai les larmes aux yeux.

- Emma, ne pleurez pas.

Je me force à sourire, mais cela me

demande un effort considérable. Mon cœur se déchire littéralement. J'ai pris la bonne décision, mais elle est si dure. J'aurai pu aimer cet homme oui. Car au-delà de l'attraction physique que j'ai ressentie pour lui, je dois m'avouer que maintenant, cela va bien plus loin. Il me bouleverse sincèrement. Je voudrai tout savoir de lui. Apprendre à le connaître vraiment, qu'il me raconte l'enfant qu'il a été, ce qui l'a conduit sur ce chemin dangereux.

Et s'il était encore temps ? Si je lui avoue tout ? Que je le supplie d'arrêter, de revenir à une vie normale ? De se sauver pour mener une existence autre ? Le ferait-il pour moi ?

Je le détaille, ses épaules larges, sa

carrure immense, ses yeux félins. On ne met pas en cage les grands fauves : ils y dépérissent si vite.

À cet instant, le jet amorce sa descente. Je ferme les yeux. Il est trop tard. Et c'est mieux ainsi.

Je me roule en boule dans ses bras tout le long de l'atterrissage pour profiter de sa chaleur et de son contact. Quand les roues touchent le tarmac et nous font tressauter, je me mords les lèvres presque jusqu'au sang pour retenir un sanglot. Un poids si lourd pèse dans ma poitrine.

L'avion roule quelques minutes alors que la tristesse se fait plus intense. Puis le pilote freine. Attila bouge, nous

devons nous lever. Le steward tourne la poignée et la porte s'ouvre. L'air d'une nuit parisienne fraîche pénètre dans l'habitacle. Attila fait quelques pas, se tourne vers moi et me tend la main. Je la saisis et le suis, coupable. J'ai accompli mon rôle : transmettre notre position grâce à mon téléphone resté allumé et trafiqué par Jeff pour fonctionner comme une balise facilement traçable.

Nous descendons l'escalier roulant et nous voici sur la piste. On nous amène nos valises. Attila se tourne vers moi :

- Qu'avez-vous Emma, vous êtes bien silencieuse.

Mes lèvres se mettent à trembler toutes seules et les larmes jaillissent.

- Pardon ; murmuré-je.

Un éclair d'incompréhension traverse ses prunelles. Mais au loin jaillissent une dizaine de voitures de police toute sirène hurlante. Attila sursaute, les regarde foncer vers nous à vive allure. Il se tourne à nouveau vers moi. Son visage se décompose.

- Emma, souffle-t-il.

Et son air déçu me transperce. L'immense tristesse que j'y lis me détruit plus encore.

Les forces de l'ordre sont là : les voitures s'arrêtent à côté de nous dans un crissement de pneus ; des officiers en sortent et pointent leurs armes dans notre direction.

- Monsieur Jones, veuillez lever les mains et les placer derrière votre tête. Mademoiselle Wilde, merci de vous éloigner.

Attila obéit immédiatement :

- Ne tirez pas. Ne la mettez pas en danger, je me rends.

Et il me tourne le dos, lève lentement les bras et croise ses doigts derrière sa tête.

- Mademoiselle Wilde, éloignez-vous s'il vous plaît.

Mais je suis statufiée.

- Mademoiselle Wilde, m'ordonne-t-on à nouveau. Éloignez-vous que nous puissions procéder à l'interpellation.

- Emma, me souffle Attila. Eloigne-toi s'il te plait.

Il est si calme. Je fais quelques pas en arrière et les policiers se précipitent, l'un d'eux le fouille, dénichant rapidement la clé USB qu'il conservait précieusement sur lui. L'autre attrape ses avant-bras et lui tord les bras en arrière, lui passe les menottes.

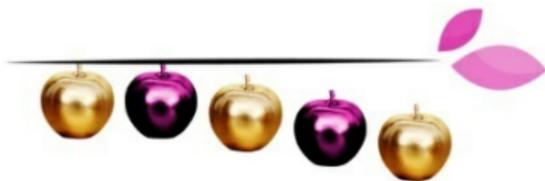
Rapidement, il est entraîné vers un fourgon.

On pousse Attila pour le faire monter. Et avant qu'il ne disparaisse, il se tourne une dernière fois vers moi. Ses yeux se fichent dans les miens et le regard qu'il m'envoie me fait frissonner. J'ai détruit le peu d'âme qu'il restait à cet homme.

Je l'ai blessé si profondément. Jamais il ne me le pardonnera.

Les portes claquent et le fourgon s'éloigne.

- Je vous raccompagne mademoiselle ? Nous avons besoin de vous pour une déposition, mais je peux vous conduire chez vous au passage si vous souhaitez récupérer quelques affaires.



# Épilogue

*Un an après les événements.*

- Jeff ?

- Je suis là Emma !

Un grand fracas me pousse à courir dans la pièce qui tient lieu à la fois de chambre et de lieux de travail à mon ami. Affalé par terre, il se relève péniblement.

- Qu'est-ce que tu fiches enfin ?

- Du bricolage. Je savais que si je branchais le câble du...

- Non pitié ! l'interrompe-je. Pas d'informatique. Quand tu es lancé, tu ne

t'arrêtes plus et je suis obligée de t'écouter pendant des heures sans rien comprendre.

Il se relève lourdement et me rejoins. Nous nous asseyons sur son canapé en repoussant les diverses pièces d'ordinateurs qui y traînent. Je pose un sac de course entre nous.

- Regarde ce que je t'ai apporté.

Je lui dévoile le contenu de son frigo pour les prochains jours. Depuis l'aventure vénitienne, je prends soin de lui. Jeff est dangereusement agoraphobe. Déjà le trajet entre le lieu où il était retenu et l'hôtel a été un tel calvaire que j'ai bien cru cent fois l'enfermer à nouveau moi-même dans les souterrains

d'où je l'avais extirpé. Depuis notre retour, son trouble s'est aggravé et il ne pose plus un orteil à l'extérieur. Si je ne passais pas le voir une fois par semaine, je suppose qu'il préférerait se laisser mourir de faim plutôt que de tenter une sortie pour ravitaillement.

- Merci Emma.

Je lui souris gentiment, mais la date anniversaire de notre retour approche à grands pas et mon cœur se serre à cette pensée. Je n'ai eu aucune nouvelle d'Attila évidemment. Je sais qu'il est enfermé à Fleury-Mérogis dans le quartier haute sécurité. Et je suis forcée de reconnaître que je me remets difficilement de mon premier chagrin d'amour. Je n'en suis pas certaine, mais

je crois bien avoir aimé cet homme...  
d'une certaine manière.

Après mon retour, j'ai passé plusieurs mois sans être capable de fermer l'œil de la nuit, souffrant d'un manque cruel. Je mourrai d'envie de le revoir, sentir ses yeux se poser sur moi, ses mains m'effleurer. Et songer que nous serons séparées à jamais frôlait la torture. Je n'ai vu quasiment personne pendant des jours, m'enfermant chez moi, ce qui me ressemble si peu que mon cousin Noah Wilde a plusieurs fois interrompu son planning de PDG débordé pour me tirer hors de ma tanière à grand coup de :

- Emma, ça suffit. Emma tu es ridicule, tu ne peux pas être tombée amoureuse d'un type pareil, tu te mens à

toi-même.

Pourtant, la souffrance que j'ai pu ressentir était bien réelle et elle commence à peine à me quitter. J'irai de mieux en mieux maintenant. Mes sentiments sont en train de s'estomper doucement. D'ailleurs cela me fait penser à la petite douleur entre mes omoplates. Un mini exorcisme que je me suis imposé pour passer à autre chose. Je me retourne et tire le col de mon débardeur vers le bas :

- Regarde Jeff ce que j'ai fait hier !

- Tu t'es fait tatouer ?

- Oui. Ça te plaît ?

- Je ne vois pas bien à cause de tes cheveux.

- C'est une croix ailée. Pour me rappeler de toujours rester libre.

Je tire mes cheveux vers le haut.

- Ça te va bien. C'est très sexy.

Je souris à mon ami par-dessus mon épaule.

- Merci.

Il ouvre un des paquets de chips que je lui ai apporté et grignote quelques minutes songeant à quelque chose en regardant au plafond :

- Je n'étais pas certain de devoir te le dire Emma, mais je pense qu'il faut que tu sois au courant.

- Je t'écoute.

- Viens.

Il se relève et s'installe devant un de ses ordinateurs, secoue la souris pour réveiller l'écran. Il s'apprête à cliquer sur un lien, son doigt reste en l'air :

- Je te préviens, cela risque de te faire un choc.

- Vas-y.

Je ne sais pas du tout à quoi m'attendre, je me raidie. Jeff Clique.

Et la photo d'Attila apparaît en gros plan. Mon cœur se décroche. Ses yeux verts me clouent sur place.

- Pourquoi me montres-tu ça, lancé-je sur un ton glacial.

Tout mon corps s'est contracté pour résister à l'émotion puissante qui s'est

emparée de moi.

- Laisse un peu la photo, regarde à côté.

- Un avis de recherche ?

- Oui. Il s'est évadé il y a une semaine.

Un shoot d'adrénaline parcourt mes veines et je me mets à trembler.

- Comment a-t-il fait ?

- Visiblement, personne n'en sait rien. Il n'aurait bénéficié d'aucune aide, personne n'a rien vu, il n'a laissé aucune trace derrière lui. Ce type est un chat.

- Tué ?

- Blessés. Les mecs étaient sacrément sonnés d'après ce que j'ai pu lire.

Lorsque je quitte mon ami, le monde n'est plus le même. Le soleil brille toujours autant pourtant, mais mon univers s'est assombri. Attila est libre. Libre. À quoi m'attendre maintenant ?

Je retourner directement chez moi. J'avais prévu de prendre un café avec une amie, mais je n'en ai plus la moindre envie. J'ai préféré annuler plutôt que lui faire passer un mauvais moment. Mon après-midi défile sans que je ne bouge de mon canapé. Des heures assises en tailleur, les yeux dans les vagues, serrant compulsivement la tasse de thé refroidie depuis longtemps entre mes mains.

*Atilla est libre.*

*Libre.*

C'est à peine croyable. Je ne sais pas si cette nouvelle doit me réjouir ou me plonger dans la terreur la plus totale.

Il est vingt heures quand la nuit commence doucement à tomber. La sonnette me fait violemment sursauter. Il faut que la personne réitère pour que je parvienne à me secouer et à me lever. Lorsque j'ouvre, la gardienne est sur le pas de la porte.

- On a déposé ça pour vous.

Et elle me tend une longue boîte. Je la remercie et rentre, curieuse. Je pose le long paquet sur la table de mon salon. Une simple boîte blanche. Un nœud en satin noir la maintient fermée. Mon cœur

bat fort. Je n'ai pas besoin de mot pour savoir de qui cela provient. Et j'ai à la fois hâte et peur de ce que je vais trouver à l'intérieur.

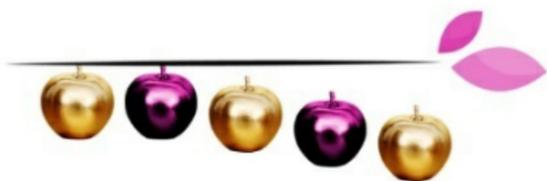
Je soulève lentement le couvercle.

Sur du papier de soie froissé, repose une magnifique rose jaune accompagnée de quelques capucines. C'est un message. Je sais que ces fleurs n'ont pas été choisies au hasard. Je saisis mon téléphone et cherche sur internet :

Rose jaune : symbole de la trahison et capucines pour témoigner d'un amour ardent.

Mes doigts tremblent en prenant la carte glissée en dessous. Un simple mot y a été inscrit à la main.

« Où que tu sois, je te retrouverai. »



# 6. Bogota

- Jeff !

Je fais quelques pas en avant dans la pénombre. Jamais compris pourquoi mon ami tenait à tout prix à vivre dans un logement s'apparentant plus à une cave qu'à un studio. « Tu n'es pas obligé de te transformer en cliché, Jeff » lui ai-je répété cent fois.

Pourtant, mon meilleur ami a tout du cliché qu'on colle sur les épaules des hackers. Plutôt asocial, les cheveux rarement lavés et longs, des tee-shirts informes sur le dos. C'est Jeff. Mais je l'adore. C'est un génie, il m'a tiré de

situations compliquées plus d'une fois en me dégotant des infos incroyables.

Mais il est ma part d'ombre aussi. Sans lui, je ne serais pas souvent partie pour des reportages risqués ; il a le don de piquer ma curiosité en m'appelant au milieu de la nuit pour me balancer un truc énorme qui me force à plier bagages dans la seconde pour courir à l'autre bout de la planète sur les traces de types louches plus dangereux les uns que les autres.

Cette fois encore, il ne m'a pas laissé le choix. Même si s'ajoute l'inquiétude. J'ai juste reçu un SMS. Un SMS d'alerte, un texte programmé pour m'être envoyé automatiquement en cas de

pépin.

[Help !]

On ne peut pas faire plus efficace. J'ai essayé de l'appeler, rien. Et maintenant que j'ai accouru chez lui, je crie une nouvelle fois :

- Jeff !

Mais je ne me fais pas d'illusions : je suis seule avec le silence. Jeff ne serait pas sorti de chez lui : il est agoraphobe. C'est moi qui lui fais ses courses et quand je suis à l'étranger, j'en confie la garde à mes amies les plus proches. Un peu comme je le ferais pour un chat.

*Si Jeff n'est pas chez lui, c'est qu'on l'a forcé à sortir.*

L'état de son studio confirme mes craintes : tout est sens dessus dessous. Quelqu'un a retourné l'endroit et a enlevé mon ami. Je ne vois pas d'autre explication. L'angoisse m'étreint plus encore quand je découvre les écrans de ses ordinateurs super puissants explosés sur le sol.

Cette fois, c'est certain, c'est grave. Jeff n'aurait pas laissé un tel carnage arriver s'il avait été en état de se défendre.

Les mains tremblantes et la peur au ventre, je retourne tout à mon tour. Il faut que je dégote au moins le début d'une piste pour savoir dans quelle direction partir le chercher.

Je fouille depuis une bonne demi-heure sans rien trouver quand je songe que mon ami est le type le plus paranoïaque du monde et par conséquent, le plus prévoyant. Il a dû envisager ce scénario des centaines de fois.

Et comme il le dit souvent : la solution la plus simple est toujours la meilleure.

Je sors mon téléphone, dans lequel j'insère une carte. Je n'ai pas de forfait, aucun numéro excepté pour ma famille et je ne conserve jamais plus d'un mois mes portables. J'atteins ma boîte mail. J'ai un message de Jeff, lui aussi a dû se générer automatiquement. À l'intérieur,

un message crypté.

Je télécharge le fichier sur mon androïde et l'ouvre grâce au petit logiciel que Jeff installe sur mes téléphones chaque fois que j'en change :

[Emma, je n'ai pas souhaité t'en parler car j'avais besoin d'enquêter seul. J'ai retrouvé la trace des trafiquants de drogue qui sont responsables de la mort de ma sœur il y a cinq ans. J'ai contacté maître Cabualca, à Bogota. Il est du côté des victimes. Il m'aidera je l'espère. Mais si ce mail t'es parvenu, c'est que tout ne s'est pas déroulé comme prévu. Fais attention à toi. Jeff]

Suis l'adresse mail du fameux avocat.

Je lui envoie un mail immédiatement :

[Je cherche mon ami Jeff Peterson. Il a été enlevé, savez-vous où il se trouve ? J'aimerais vous rencontrer.]

Dans la seconde suivante, un mail me parvient en retour :

[Continuez votre vie et ne vous mêlez pas de ça]

\*\*\*

Il fait chaud. Beaucoup trop chaud. Il ne s'agit pas tellement de la température en elle-même, j'ai déjà connu de fortes chaleurs, mais surtout, cette humidité... J'ai juste envie d'arracher tous mes vêtements et de vivre nue jusqu'au soir

en espérant que la fraîcheur de la nuit m'apaise.

J'essuie ma peau trempée et ramasse au sol mon sac de voyage. Mon vieux sac fétiche en toile qui m'a suivi dans toutes mes aventures. Je laisse l'aéroport international d'El Dorado dans mon dos et fait quelques pas en direction des taxis. Le soleil cogne un truc de dingue, je rabat sur mon front le chapeau de cowboy et tente de coincer le maximum de cheveux à l'intérieur. Mais ma tignasse se rebelle et les longues boucles retombent dans mon cou, viennent se coller à ma peau.

J'essaye tout ce que je peux : le stylo dans les cheveux, le chignon rapide

coincé sous le chapeau, rien de fonctionne. Je me maudis de ne pas avoir pris plus d'élastiques. Je n'en avais que trois avec moi et ils se sont tous rompus. J'ai trop de cheveux, voilà. Il parait que c'est beau, cette sorte de crinière brune épaisse qui ondule jusqu'au bas de mes reins, moi je trouve surtout que ce n'est pas pratique... et ça tient chaud ! Oh qu'est-ce qu'il fait chaud.

Je passe le dos de ma main sur mon front moite, assure la bride du sac mou sur mon épaule et me dirige résolument vers un taxi. Plusieurs chauffeurs se précipitent vers moi et me proposent des tarifs de course en hurlant tous plus fort

les uns que les autres. Mais c'est trop cher. Je sais pertinemment qu'ils me proposent au moins le double, voire le triple que ce qu'ils demanderaient à un local.

*Finalement, je vais prendre le bus...*

- Emma Wilde ?

Je me retourne. Une longue femme sèche tirée à quatre épingles, avec la peau cuivrée des indiens d'Amazonie, me regarde de haut. De haut car elle est excessivement grande pour une femme de cette région du monde. Grande et maigre.

- Vous êtes ?

- Jace Jones. Je suis l'assistante de

maître Cabualca. Il m'envoie vous chercher.

Je fais une moue d'approbation. C'est sympa de sa part, cependant...

- Je n'ai pas souvenir d'avoir prévenu maître Cabualca de mon arrivée.

Je l'ai d'autant moins prévenu que je comptais un peu jouer sur l'effet de surprise : lui tomber dessus à la sortie du tribunal ou en bas de chez lui, pour lui extorquer plus facilement des informations. Mais à ce que je comprends, il m'a placée sous surveillance dès que je suis entrée en contact avec lui par mail depuis Paris. Jace me confirme :

- On l'a prévenu.

Ce « on » est loin de me rassurer. Pas que je sois surprise réellement, mais je n'aurais pas songé qu'un petit avocat au service des familles des victimes des cartels de drogue ait le bras assez long pour me pister à peine mon pied posé sur le sol colombien. Je ne l'imaginai pas avec une secrétaire non plus... Je m'attendais à un pauvre petit bonhomme terrorisé roulant dans une vieille bagnole cabossée et stockant des dossiers pour lesquels il n'obtiendrait jamais gain de cause dans un vieux bureau pourri aux ventilateurs en panne.

*Un cliché, ok...*

Et peut-être va-t-il falloir

sérieusement que je me mette à jour en matière de clichés car je constate avec surprise que Jace m'entraîne vers une magnifique Chrysler flambant neuve.

Avocat des victimes des cartels et riche ? Ça ne colle pas. Normalement, ce sont ceux qui sont du côté des méchants ici qui font leur beurre, pas ceux qui se dressent contre eux.

Je prends place sur le siège passager et Jace démarre l'engin, quitte l'aéroport, emprunte une voie rapide peuplée de dingues du volant. La secrétaire de Cabualca se montre à la hauteur en nous secouant comme de pruniers à chaque tournant, freinant si brusquement que je dois me retenir pour

ne pas m'écraser contre le tableau de bord. Je serre mon sac mou contre moi et regarde un instant les paysages défiler à travers la vitre, la ville qui pousse, désordonnée, juste après les pistes et s'étale à perte de vue. Puis l'air de rien, je la questionne :

- Alors, quel âge a votre patron ? Je suppose qu'il a une sacrée bouteille pour oser s'attaquer à ce business.

Silence.

Regardant toujours par la fenêtre, je tente une nouvelle question :

- Et a-t-il d'autres activités à côté ?

Silence encore.

Je me retourne vers mademoiselle

Jones et sa cinquantaine déjà un peu lointaine. Elle fixe obstinément la route, les lèvres serrées, droite comme un i sur son fauteuil de conductrice. Comme elle sent que je l'observe, attendant des réponses à mes questions, elle me glisse à peine un regard de côté et lâche :

- Je n'ai pas vocation à me plier aux interrogatoires. Maître Cabualca répondra lui-même et choisira ainsi les informations qu'il souhaite divulguer ou non.

*Ok, sympa.*

Heureusement, la voiture ne tarde pas à se ranger au pied d'un immeuble du centre-ville. Il est encadré par deux maisons de l'époque coloniale

magnifiquement préservées avec les toits à pignons et les jolis balcons comme on en voit beaucoup dans la Candelaria, le centre historique de la ville.

Jace me fait signe la suivre et s'engage au pas de course dans le hall d'entrée. Qui me laisse sans voix. Alors que la façade laissait présager d'un intérieur aux peintures écaillées et à l'ascenseur en panne, voire même un plafond en train de s'écrouler, tout est en marbre, impeccable et les portes de l'ascenseur tout à fait fonctionnel sont d'un or mat très classe.

Je siffle d'admiration et mademoiselle Jones se retourne vers moi avec un air

réprobateur. Je sais bien que je ne lui plais pas. Elle, dans un tailleur gris malgré la chaleur, ne dois pas trouver très correct mon minishort kaki, mes baskets et mon débardeur en coton. Tant pis pour elle : je me suis fixée une ligne directrice il y a bien longtemps : lorsque je suis sur le terrain, je veux être à l'aise avant tout. Comment soutirer des informations, faire pression sur quelqu'un si on est soi-même engoncée dans tout un attirail de talons et tissus précieux ?

J'aime les belles tenues et les talons aiguilles, mais uniquement pendant une soirée où ma seule activité sera de déguster des petits fours,. Et non pas

lorsque je risque d'avoir besoin de partir en courant la seconde suivante.

D'ailleurs, je me demande de plus en plus ce que je vais bien pouvoir trouver à l'étage vers lequel nous sommes en train de monter. Au troisième, la porte est immense et je note mentalement que toute échappée intempestive par la fenêtre me sera interdite à cette hauteur... Dommage, je préfère toujours avoir une sortie de secours à portée de main.

Mademoiselle Jones pousse la porte et me conduit à travers une gigantesque salle d'attente meublée en blanc et crème : magnifique, à la fois moderne et confortable, l'endroit assied surtout la

puissance de l'homme qui travaille ici. Je me demande de plus en plus comment un avocat qui lutte contre les cartels du pays peut s'offrir tout ça... et surtout, à quoi cela lui sert alors qu'il n'est sensé recevoir que des familles éplorées.

J'ai hâte de le rencontrer, même si je ne sais très sincèrement pas quoi lui dire exactement. Il sait que je suis à la recherche de mon ami, il sait qu'il avait refusé de me rencontrer lorsque j'ai sollicité un rendez-vous et il sait que je suis venue malgré tout.

*Je fais bien ce que je veux non ?*

Je pensais que miss Jones m'abandonnerait dans un des fauteuils et me ferait attendre plusieurs heures sans

un verre d'eau ou un café afin de me placer dans une position inconfortable, mais au contraire, elle traverse la grande salle et me conduit directement vers la porte du fond tout en bois verni sculpté avec art. Elle frappe doucement, passe la tête dans l'entrebâillement et murmure sur un ton respectueux en baissant le regard :

- Emma Wilde, monsieur.

J'étais attendue, vraiment attendue. Pas un mot de lui répond mais elle entrebâille encore la porte et m'indique qu'il me faut maintenant entrer dans l'antre du mystérieux maître Cabualca. Alors que quelques pas seulement me séparent de son bureau, je suis

impatiente de le découvrir. De nombreux articles, mais aucune photo de lui sur internet... Avant d'arriver ici je l'imaginai sous les traits d'un petit homme replet, la cinquantaine avec uniquement quelques cheveux sur la tête qui se battent en duel, un flot abondant de sueur ruisselant sur son front dégarni, une vieille chemise tâchée sur le dos et la cravate de travers... Au vu du cadre, j'ai en tête le même bonhomme mais mon esprit a remplacé les fringues douteuses par un costume de luxe.

Je reste donc un instant interdite lorsque j'entre dans le grand bureau là encore meublé avec soin, et découvre la très haute silhouette d'un homme aux

cheveux d'un noir d'encre. Il est assez fin, et sa chemise d'un vert d'eau dessine ses épaules larges. Belle carrure. Même de dos, je peux déjà affirmer que cet homme a du charisme.

Il ne tourne pas totalement la tête lorsque je rentre, tend juste une oreille vers moi et j'aperçois un morceau d'une mâchoire volontaire à la peau mate. Comme son nom l'indique, maître Cabualca est donc colombien. Le regard toujours fixé à travers la fenêtre, il rompt enfin le silence pesant :

- Vous êtes imprudente.

*Ok. Je ne suis pas venue pour me faire disputer.*

- C'est une marque de fabrique.

Il doit rire car ses épaules tressautent quelques secondes.

- Vous cherchez votre ami.

- Oui.

Phrases sujet-vers-complément. Il n'est pas très bavard et cela risque d'être un peu compliqué d'avoir une discussion à ce rythme-là. Je décide de lui forcer la main :

- Vous êtes la dernière personne à avoir été en contact avec lui. Avant que je ne débarque, je pensais comme lui que vous luttiez contre les narcos-trafiquants et que vous pourriez m'aider. Mais vu les apparences, c'est tout

l'inverse, vous vous faites passer dans les journaux pour un parangon de vertu, pour le sauveur des familles en détresse, mais en réalité, vous êtes de l'autre côté de la barrière. À présent je pense donc que c'est vous qui êtes responsable de sa disparition. Vous...

- Les apparences ?

Et sur ces mots, il se retourne. Je reste les lèvres entrouvertes sur la suite de ma phrase, incapable de prononcer une syllabe supplémentaire. Maître Cabualca est tout l'inverse de ce à quoi je m'attendais : à peine trente ans, c'est un homme splendide, comme il en existe peu. Il se tient très droit, ce qui met en valeur sa carrure d'athlète. Son menton

carré est impeccablement dessiné et il fixe sur moi d'incroyables yeux d'un vert perçant. Dans ses prunelles brillent la flamme d'une très grande intelligence. Je me secoue, car même si sa beauté m'a un instant privée de mes moyens, je devine que, rusé, il en a joué en me faisant face au moment opportun où son physique me déstabiliserait le plus.

*Malin. Mais je ne suis pas une sainte nitouche impressionnable.*

- Où est mon ami ? grondé-je.

- Je ne vous le dirai pas.

- Donc, vous savez ce qui lui est arrivé.

- Evidemment. Il a été enlevé par les

narcos. Quelle surprise n'est-ce pas ? Vous le saviez également, pas besoin de jouer d'une grande capacité de déduction pour en arriver à cette conclusion et vous auriez pu vous épargner ce long trajet jusqu'ici juste pour me l'entendre dire.

*Mais c'est qu'il me prend de haut !*

- Pourquoi a-t-il été enlevé ?

Maître Cabualca me tourne à nouveau le dos, reprend son observation attentive des mouvements dans la rue et se contente de me lancer d'une voix grave et toujours aussi incroyablement froide et calme.

- Il a été imprudent.

Puis il se tait. Je ne sais plus quoi dire, mais la colère monte et m'étouffe. Pour qui se prend-il ? La vie de Jeff est en jeu, pense-t-il sincèrement que j'ai traversé un océan pour abandonner mon meilleur ami sans batailler ?

- Vous... commencé-je à crier. Vous... vous allez répondre à mes questions. Je ne suis pas de celles qui se terrent dans leur coin, pétrifiées par la terreur. Si vous pensez m'avoir impressionnée avec votre décorum et votre attitude, vous vous fourrez le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Je ne vous lâcherai pas jusqu'à ce que j'aie retrouvé Jeff, je vous préviens. Je peux être très collante et excessivement agaçante quand je m'y

mets.

Sa réaction à mes mots me coupe une nouvelle fois dans mon élan et j'ouvre de grands yeux ronds lorsqu'il quitte son poste d'observation, contourne à grandes enjambées son bureau, se dirige vers moi et me saisit brutalement par le bras avant de plonger ses prunelles glacées au fond des miennes avec détermination.

- Je ne doute pas une seule seconde que vous puissiez être horripilante, mais dans l'immédiat, vous allez surtout la boucler et me suivre.

Il tire violemment sur mon bras, mais je ne bouge pas, me contorsionne pour tenter de me dégager de sa prise.

- Aïe, lâchez-moi où je crie !

Il ne desserre pas sa prise mais les muscles de ses mâchoires roulent dangereusement.

*Je crois que je l'ai énervé pour de bon...*

À ma grande surprise, il me tire à nouveau, si fort cette fois que je me retrouve collée à son torse.

- Hey ! Qu'est-ce qui vous prend !

Il approche son visage si près du mien que je peux sentir son souffle sur mon visage. Et je ne sais pas si j'ai peur ou envie de le gifler pour l'écarter de moi et l'empêcher de me faire du mal. Mais il siffle avec dureté :

- Criez et vous êtes morte.

# 7. Dans la cache

La surprise me pousse à céder et il m'entraîne de quelques pas avant que je ne me ressaisisse et tente à nouveau de lui résister. Cette fois, il me lâche :

- Mais ce n'est pas vrai, mais vous êtes une vraie tête de mule !

- Insulter les femmes fait partie de votre danse du paon ?

- Ma quoi ? Ma ... vous ne pensez sincèrement pas que j'ai envie de faire quoi que ce soit avec vous, non ? Mais vous êtes complètement folle, ma petite ! J'essaye de vous sauver la vie. Vous

débarquez comme une fleur à l'aéroport d'El Dorado après m'avoir envoyé un mail sans aucune finesse mentionnant votre ami et vous pensez sincèrement que je suis le seul à être au courant ? Les hommes du cartel sont là, c'est la raison pour laquelle je ne quittais pas la fenêtre. Ils vous ont attendu aussi à l'aéroport mais ils vous ont manqué. Heureusement pour vous car sinon en ce moment vous seriez déjà avec deux balles dans la tête étalée sur un trottoir, espèce de gourde. Donc ils viennent voir chez moi si vous y êtes ou non. La seule chance que vous avez encore de rester en vie, c'est qu'ils ne savent pas à quoi vous ressemblez. Alors vous me suivez

pour que je puisse vous planquer afin qu'ils ne vous trouvent pas et je vais leur raconter que je vous ai remise dans un avion pour Paris et que vous êtes déjà dans les airs, claro ?

Je suis muette de stupeur quand j'entends la porte d'entrée de la salle d'attente blanche et crème que j'ai traversée plus tôt claquer, et plusieurs voix d'hommes se mettre à crier. Mon cœur accélère subitement et maître Cabualca n'a plus besoin de me prier pour que je le suive. Il court vers le fond de son bureau, moi sur ses talons, vers une grosse bibliothèque. Bandant ses muscles, il la fait pivoter, dévoilant une cache assez spacieuse pour contenir

quatre ou cinq personnes.

De l'autre côté de la porte de son bureau, une discussion hystérique entre miss Jones et les hommes venus m'assassiner. Je me précipite dans la cachette et l'avocat m'y enferme aussitôt. À peine a-t-il fait coulisser à nouveau la bibliothèque que j'entends les hommes entrer et lui parler avec sur un ton violent en espagnol:

- Où est-elle ?

- Tu n'entres pas chez moi comme ça, Juan. rétorque Cabualca avec un calme olympien.

Comment a-t-il fait pour retrouver une telle maîtrise de lui-même en si peu de

temps ? Cet homme commence à m'impressionner, je suis forcée de le reconnaître... et à m'inquiéter... Je ne parviens toujours pas à savoir de quel côté de la barrière il évolue.

- Réponds, insiste l'autre.

- Elle est repartie pour Paris, j'ai fait le travail à ta place. Tu n'as aucune finesse Juan. L'abattre en pleine rue, c'est ça que tu avais planifié ? C'est une occidentale abruti. Avec la double nationalité française et américaine. Comment penses-tu que les événements auraient tourné pour toi ? Je lui ai dit que son ami était mort, je lui ai fait un peu peur et elle s'est presque enfuie en courant pour prendre un billet de retour.

En revanche, si tu continues à te comporter ainsi avec moi, qui tu sais qui en sera informé et il y aura des conséquences.

Un bruit de crachat et son interlocuteur, qui doit être le chef de la bande des assassins, lui répond méprisamment :

- Moi je vois clair dans ton jeu, Jack. Si ça ne dépendait que de moi...

- Mais ça ne dépend pas de toi, Juan. Maintenant, quitte mon bureau. Comment veux-tu que je bosse si des hommes armés se mettent à effectuer des descentes armes à la main dans mon cabinet ?

Grognements et bruits de bottes. Le silence s'installe à nouveau et je reste cloîtrée encore un long moment dans ma cachette à ruminer.

*« Qui tu sais en seras informé... »*

J'entends Cabualca, Jack, s'asseoir, trier quelques papiers. Bref, prendre son temps avant de venir me libérer de cette cache où je commence à sérieusement étouffer à cause de la chaleur qui y règne. Enfin, après un bon quart d'heure, la bibliothèque bascule à nouveau et je plisse les paupières quand la pénombre est trouée par la lumière agressive du jour.

- Fallait pas vous presser, grogné-je

- Vous auriez préféré qu'il vous trouve assise à mon bureau avec un thé et des biscuits s'ils avaient décidé de rebrousser chemin ? raille-t-il.

Je ramasse mon sac qu'il avait lancé dans la cachette avant de la refermer sur moi tout à l'heure et continue à grommeler.

- Et vous n'avez rien trouvé de mieux que de leur raconter que je m'étais enfuie comme une trouillarde.

Il me regarde et sourit ironiquement.

- Votre égo est malmené ? Vous préférez passer pour une froussarde ou passer pour morte ?

Je crois que je préfère passer pour

morte, mais je choisis de garder cette réflexion pour moi. Cabualca retourne à son bureau, classe quelques documents et décroche son téléphone :

- Jace, j'y vais. À demain.

Puis il raccroche et me montre de l'index la cache restée ouverte :

- Allez-y.

Je le dévisage, outrée.

- Attendez, vous ne pensez pas que je vais accepter de rester là-dedans pendant que vous rentrez chez vous tout de même !

Il me rejoint et me saisit à nouveau le bras, me poussant sans ménagement en direction de la cachette.

- Dieu que vous êtes pénible. Vous ne pouvez pas juste m'obéir et bon sang, vous taire !

Alors que nous sommes à nouveau à la hauteur de la cache et que je m'apprête à résister, il passe la main sur le mur intérieur et y trouve un bouton soigneusement dissimulé, l'actionne. Un pan de mur s'escamote et découvre un escalier étroit en bois dévalant vers le bas de l'immeuble. Je le fusille du regard :

- Si vous commenciez par m'expliquer vos intentions au lieu de tenter de me trainer comme un vulgaire paquet aussi...

Le sourire ironique qui se dessine à

nouveau sur son visage me met en rogne. Je préfère me cramponner à la bandoulière de mon sac et lui passer devant pour descendre dans le noir le plus complet.

Une fois en bas, il passe le bras au-dessus de moi et pousse une porte en fer dont les finitions sont bien loin de ce que l'on peut trouver dans les bureaux de l'avocat. Nous débouchons sur une minuscule rue remplie de sacs poubelle éventrés. Je le suis jusqu'à une voiture qui se confond aisément avec le décor.

Malgré l'état du véhicule, il le contourne pour m'ouvrir la porte. Je m'assois de mauvaise grâce. Il s'installe lui au volant et claque le porte qui

grince comme si elle allait se décocher sur le champ.

- Charmant, grogné-je.

- Désolé de ne pas avoir fait amener la Limo, mais je ne pensais pas recevoir une princesse, me répond-il, sarcastique.

- Ok, c'est officiel, je vous déteste.

Il se contente de rire et démarre. Nous traversons la ville vers le nord, jusqu'à ce que les maisons anciennes, et parfois sur le point de s'effondrer, laissent place à d'incroyables baraques neuves. Le quartier Zona Rosa est totalement différent de ce que j'ai pu voir de la capitale colombienne jusqu'à maintenant. Ici, il n'y a que des grands

restaurants, des boutiques de luxe, des antiquaires, des maisons familiales à deux étages avec jardins, construites en briques et en bois travaillé.

Cabualca fouille dans une de ses poches de costume et en sort un petit boîtier. Lorsqu'il passe le doigt sur la partie tactile, le porche du garage d'une demeure absolument splendide se lève. Moderne, elle a pourtant le charme de l'architecture classique de la capitale.

- C'est chez vous ? demandé-je, étonnée.

- Oui. Je ne vous emmène pas pour vous présenter ma mère.

- Ne soyez pas cassant.

Je laisse passer un silence.

- Je ne m'attendais pas à ce que vous me rameniez à votre domicile.

- Je ne vous y « ramène » pas. Je vous y conduis. J'aurai préféré vous larguer dans le premier hôtel miteux venu, mais vous auriez été capable de vous en enfuir pour vous jeter dans les bras des cartels.

- Si je comprends bien, je suis assignée à résidence chez vous...

- ... jusqu'à ce que je vous colle dans un avion pour la France, oui. Je vous ai sauvé la vie une fois, ça m'a suffi.

C'est à moi de rire.

- Comptez là-dessus, soufflé-je.

Il hausse les sourcils mais ne dit rien et se gare. Le garage communique avec la maison, incroyable... De larges pièces fraîches aux fenêtres immenses fermées par des persiennes sculptées de motifs quechua. Je le suis en regardant partout autour de moi, bluffée par le luxe et le charme de cet endroit. Et pourtant, ce n'est pas comme si je n'y étais pas moi-même habituée, appartenant à la richissime famille Wilde.

Cabualca pousse devant moi la porte d'une pièce et sans plus m'accorder un regard, il me lance :

- Votre chambre pour la nuit. Il y a une douche au fond si vous souhaitez vous rafraîchir et vous changer. Nous dînons

dans une demi-heure. Et tâchez de ne pas débarquer en tenue de combat, ajoute-t-il en désignant méprisamment mes vêtements.

Je me campe sur mes jambes et pose les poings sur mes hanches :

- Et puis-je savoir en quoi la façon dont je suis vêtue est un souci ?

- Vous n'avez rien d'autre n'est-ce pas ?

- Je ne suis pas venue pour faire un défilé de mode mais pour retrouver un ami, figurez-vous.

Il soupire, me fixe quelques secondes de ses yeux verts perçants et se rend près d'un immense placard. Il en extirpe

une robe rouge qu'il jette sur le lit :

- Ça devrait être à votre taille.

- Un oubli d'une de vos conquêtes, j'imagine ?

Il s'approche, se poste en face de moi et me fixant soudain de son regard glacial :

- C'est à ma sœur. Vous êtes dans la chambre de ma sœur.

Je suis un peu déstabilisée et désolée surtout de l'avoir traité de coureur sans faire exprès, car j'ai le sentiment que vraiment, ça l'a blessé.

- Elle ne voudra peut-être pas me prêter ses vêtements en plus de son lit, me contenté-je de répondre.

- Bien sûr que si. Elle vous offrirait la totalité de la garde-robe si elle était encore de ce monde.

*Encore de ce monde ?*

La bourde, je comprends mieux l'air blessé qu'il a pris tout à coup. Je reste muette, pose mon sac au sol. Avant de quitter la pièce, il murmure encore :

- Une femme comme vous ne devrait porter rien d'autres que de belles robes.

Je m'apprête à me retourner, surprise, mais il est déjà parti et a tiré la porte sur lui.

*« Une belle femme comme moi ? »*

Je suis flattée, même si la réplique n'en tient pas moins du machisme

absolu...

Je jette un œil à la toilette. Elle est somptueuse. Mais passer la soirée dans la robe d'une jeune-femme trop tôt disparue est au-dessus de mes forces. Je range le vêtement dans l'armoire aux côtés des autres. Jack a tout conservé. On dirait que sa sœur peut rentrer d'un jour à l'autre. Il a beau être odieux, j'ai de la peine pour lui.

Je fais un tour rapide de la pièce pour constater qu'effectivement, rien n'a dû bouger depuis son départ. Sur une commode, je trouve ses boîtes de far à paupière et son parfum, une essence de rose délicate. Et sur la table de nuit, une photo d'elle... une photo qui me sidère :

la sœur de Jack n'a rien à voir avec son frère. C'est une jolie blonde au teint clair et aux yeux bleus pétillants... Mais que ?

Je repose le cliché, songeant que mon voyage n'a décidément rien à voir avec ce que j'imaginai en quittant Paris. Je pensais trouver un petit avocat tremblant, lui soutirer des informations et partir à la recherche de Jeff. À la place, je tombe sur Jack, je suis poursuivie par des assassins et ma journée s'achève dans la chambre de la sœur de Cabualca. Cet homme est un mystère. Qui est-il bon sang ?

Je me déshabille prestement et traverse la pièce en direction de la salle

de bain attenante. Elle a le charme des demeures coloniales bâties par les colons espagnols avec des persiennes en bois coloré et au sol des carreaux en terre cuite rouges et bruns.

Sous l'eau chaude, je tente de démêler le sac de nœuds dans lequel je suis prise. Je sais que Jeff était en contact avec cet avocat afin de retrouver les assassins de sa sœur, tuée par des trafiquants lors de son voyage en Colombie. Je sais que Jack a lui aussi perdu sa sœur. Une sœur qui ne peut être du même sang que lui. Génétiquement, c'est improbable. A-t-elle été victime elle aussi de la drogue, raison pour laquelle il se bat contre eux ? Mais

pourtant, il semblait connaître les narcos qui ont débarqué à son bureau. Il semble même être protégé. Cela ne tient pas la route...

Pour l'instant je n'y comprends rien, mais je compte bien lever tous ces mystères. Il en va de la vie de mon meilleur ami.

# 8. Jack Cabualca

Lorsque j'entre dans la salle à manger, deux assiettes sont déjà dressées et Cabualca est en train de s'installer face à l'une d'elles. Il ne s'agit pas de plats de traiteur, je ne l'imagine vraiment pas en train de me mitonner un dîner et il a pris une douche lui aussi. Je devine donc que nous ne sommes pas seuls dans la maison et qu'au moins un ou une employé y gravite discrètement.

Jack s'assied en soupirant, passe ses mains sur son visage, dans ses cheveux noirs d'une épaisseur incroyable et pose

ses prunelles vertes sur moi. Toutes traces de la peine qui les habitait tout à l'heure se sont envolées et son regard est à nouveau glacial.

- Bon appétit, me lance-t-il sur un ton ironique, sachant pertinemment que la dernière chose dont je pouvais avoir envie sur cette terre est de dîner avec lui.

Je plonge ma fourchette dans les crevettes au lait de coco. Un régal. J'en profite un moment, ruminant toutes les questions qui me trottent dans la tête. Je ferais bien comme si je ne remarquais pas qu'il a enfilé un tee-shirt gris clair mettant en valeur une musculature athlétique, mais ce n'est pas mon genre.

- Vous faites du sport ?

Ce sera un bon moyen pour entamer la conversation. Il est clair que je ne pourrais forcer cet homme à me révéler ce qu'il sait et qu'il ne m'apprécie pas. À moi donc de parvenir à le dérider pour qu'il abandonne pendant la conversation quelques bribes d'informations sans le vouloir. Déjà, la voix choisie semble être la bonne car, constatant que je ne le harcèle pas avec les narcos, il se détend un peu.

- Oui, j'ai été basketteur dans une autre vie.

- Vous voulez dire, basketteur professionnel ?

- C'est ça. J'ai joué un peu en national avec l'équipe colombienne et dans un bon club aux Etats-Unis.

Je comprends mieux sa carrure et quel autre sport pouvait-il pratiquer en étant aussi grand ?

- Vous êtes immense, cela a dû vous servir.

- 1 mètre 92.

- Ah oui, quand même.

Incroyable cette conversation sachant ce qu'il s'est passé plus tôt dans l'après-midi.

- Et pourquoi avoir arrêté ?

- Le droit... c'est une passion bien

plus dévorante.

- Tout dépend comment on s'en sert...  
ne puis-je m'empêcher de grogner.

Il se crispe immédiatement.

- Et vous ? me demande-t-il à son tour. Vous êtes médaille d'or dans la catégorie des nanas désagréables, n'est-ce pas ?

Je m'étouffe avec une bouchée de riz thaï. Ok. Ce n'est pas comme ça que j'arriverais à mes fins. Je m'y prends mal. Tentons autre chose. Je respire profondément, porte la main à ma poitrine et lève vers lui de grands yeux tristes, battant légèrement des cils. Je prononce lentement d'une voix faible et

un peu enrôlée :

- Je... pardon... c'est vrai que je suis atroce avec vous depuis que nous nous sommes rencontrés il y a quelques heures alors que je vous dois tant déjà.

Il me fixe de ses prunelles vertes et un soupçon d'étonnement les traverse. Il tente de décrypter ma nouvelle attitude. Je continue à jouer la comédie. Je me sais très convaincante, pas besoin d'en faire des caisses.

- Mais comprenez-moi. Jeff est mon meilleur ami et je suis sa seule famille, je ne peux pas l'abandonner, j'ai tellement peur pour lui...

Il laisse passer un temps pendant

lequel je scrute au fond de ses prunelles les sentiments qui le traverse, espérant y observer le basculement qui le fera pencher en faveur de la compassion. Mais après un petit rire sardonique, il secoue la tête, avale une gorgée de vin et lorsqu'il repose son verre, m'assène en riant :

- Désolé, votre petit numéro ne prend pas. Mais vous êtes douée ! Vraiment très douée. Vous avez réussi à me faire douter un instant.

Je lâche ma fourchette et me laisse tomber en arrière contre le dossier de ma chaise, croise les bras sur ma poitrine et boude un moment. Contrariée, je fini par lui demander :

- Pourquoi ça n'a pas fonctionné ?

- Déjà parce que vous me prenez pour un idiot capable de tomber dans les pièges les plus grossiers et de s'emmêler les pieds dans les ficelles les plus évidentes. Ensuite parce que si nous échangeons en français, je suis persuadé qu'une fille comme vous parle parfaitement espagnol. Vous avez donc entendu ma conversation avec les types qui vous cherchaient dans mon bureau tout à l'heure. J'y ai mentionné la mort de votre ami, mais ensuite, lorsque je vous ai libéré de votre cachette, vous ne m'en avez même pas parlé. Étrange pour quelqu'un qui se ronge les sangs.

- Pourquoi serai-je là si je ne

m'inquiète pas.

- Oh, je ne dis pas que vous ne vous inquiétez pas. Mais vous n'êtes pas le genre de filles que vous m'avez mimé il y a quelques instants.

- Quel genre de filles ?

- Les pleurnichardes.

J'acquiesce en regardant ailleurs. Je suis ennuyée, il a l'air d'avoir parfaitement saisi mon tempérament.

- Je ne vous ai pas demandé des comptes sur le décès de Jeff parce que je sais qu'il n'est pas mort, ajouté-je, toujours en fixant un point dans le vide quelque part au sol.

- Et comment pouvez-vous en être

certaine ?

- S'il n'était effectivement plus de ce monde, au lieu de me répondre par mail de ne pas me rendre en Colombie, vous m'auriez fait livrer à Paris quelques morceaux de lui. Ç'aurait été bien plus efficace.

Cabualca rit franchement avant de grincer :

- Ça peut toujours s'arranger.

Je soutiens son regard dur et grogne à mon tour :

- Essayez toujours...

- Mm... et qu'est-ce que je risquerai ? Que vous me bottiez les fesses ? J'en tremble.

Nous nous jaugeons un long moment, yeux dans les yeux, penchés en avant. Puis, soudain, se dessine sur son visage cet horripilant petit sourire sardonique. Il quitte la table, prend son assiette, se dirige vers moi avant de m'enlever mon plat, puis disparaît dans une pièce attenante que je devine être la cuisine.

Pendant son absence je rumine. Mais il est rapidement de retour avec deux cafés. Il pose les tasses, tire une chaise à côté de la mienne et me considère de haut en bas.

- Pourquoi n'avoir pas mis la robe ?
- Ça me gênait.

Ses yeux se posent sur mes cuisses

laissées nues et je tire sur mon short machinalement. Ma réaction le fait rire :

- Mal à l'aise ?

Je le fusille du regard et bois une gorgée de café en redressant la tête.

- Vous êtes un drôle de personnage Emma Wilde, lâche-t-il, le nez dans sa tasse.

- Et vous n'avez pas encore vu ce dont je suis capable, lancé-je en le fixant tout au fond des yeux avec assurance.

Une idée vient de germer dans mon esprit. S'il se laisse prendre cette fois, il se pourrait que je parvienne à prendre le dessus. C'est un peu bas, mais tant pis. À la guerre comme à la guerre. Il me

regarde par en-dessous, voilant ses yeux verts de ses cils couleur d'encre.

- Et que dois-je faire pour le découvrir ?

Je souris en le regardant méprisamment et désigne le verre de vin vide devant moi :

- Arrêter de me servir des boissons pour fillettes.

Son sourire à lui s'agrandit et sans un mot il se lève. Quelques pas et il tire d'un meuble bas une bouteille d'alcool :

- Vodka ?

- Tout ce qui fait plus de 40°, ça me va.

- On va vérifier ça tout de suite.

D'une main, il tient la bouteille, passe ses deux doigts dans deux petits verres et les dispose devant nous avant de verser le liquide transparent. Sans le quitter des yeux, j'avale cul sec, renversant la tête en arrière. La vodka coule dans ma gorge et la chaleur s'empare de ma poitrine.

Il ne se doute pas que je suis imbattable : je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui tenait mieux l'alcool que moi. Cela a toujours fait enrager mon cousin Noah lorsque nous entamions des jeux à boire en soirée. Je parie que Jack qui fait pour l'instant le malin, sera complètement pompette dans trois

verres. Alors, je pourrai le cuisiner tranquillement. Ensuite, je ramasse mon sac, et je me tire d'ici.

Cabualca avale d'un trait son verre et nous resserre. Nous avalons encore deux verres chacun.

- Ça va ? me demande-t-il alors dans un grand sourire frais et blanc.

Je l'observe, suspicieuse.

- Pas trop de vertiges ? m'enquière-je.

Pour toute réponse, il nous sert notre quatrième tournée. Il n'a pas l'air atteint du tout. Le quatrième verre est avalé, puis le cinquième et lui comme moi ne montrons aucun signe d'alcoolisation. Ma tête commence à tourner

sérieusement pourtant. Si je continue, je ne serai plus claire.

Que se passe-t-il ? Pourquoi n'est-il pas déjà en train de s'effondrer sur la table ? Il pose son coude et se penche vers moi avant de souffler :

- Ça non plus, ça ne prend pas.

Un frisson me traverse. J'ai très chaud, mon plan a lamentablement échoué. Je tire sur mon débardeur qui colle à nouveau à ma peau. La nuit n'est pas moins humide que le jour. Je surprends les yeux verts glaçants de Jack dans mon décolleté. Je lui envoie une tape... un peu maladroite. Il saisit mon poignet, lui aussi semble commencer à être pris par l'alcool. Peut-être qu'au

verre suivant, il cèdera, mais je ne serai pas en état de lui poser la moindre question. Je dois reconnaître que j'ai perdu.

Je tente de dégager mon bras qu'il serre toujours, mais il anticipe mon mouvement et je n'y parviens pas. Alors, sans un mot et sans que moi, je n'ai vu venir quoi que ce soit, il plaque sa bouche sur la mienne.

Ses lèvres sont délicieusement bonnes. Le sucre de l'alcool les tapisse et je ne peux me retenir d'y passer la langue. Il grogne sourdement.

- Jamais croisé une fille comme toi de ma vie.

- Et je te jure de te le faire regretter amèrement, réponds-je sur le même ton.

Je l'embrasse à mon tour. Nos lèvres se mêlent et nos dents se cognent avec rage. Je n'avais pas noté, tout à mon énervement et tendue par l'objectif fixé, que j'avais autant envie de lui. Pas étonnant pourtant, il est incroyablement beau. Qui lui résisterait ? S'il me plaisait réellement, je l'enverrai balader rien que pour lui casser les pieds.

Mais dans l'immédiat, mon corps a simplement et mortellement envie du sien. Mes doigts s'accrochent à son tee-shirt et tirent sur l'encolure. Un parfum d'homme, puissant, me monte aux narines. J'ai envie de ce torse sans rien

dessus. Je tire sur le bas du vêtement et, comprenant l'intention, il lève les bras pour que je puisse le lui enlever.

Dès que je m'en suis débarrassée, je constate en me mordant la lèvre et en le dévorant des yeux qu'il est aussi sexy que je l'avais imaginé. Sa peau cuivrée trahit ses origines colombiennes et il est effectivement musclé comme un athlète de haut niveau.

Je relève les yeux pour rencontrer ses prunelles vertes enflammées. C'est incroyable d'avoir des yeux aussi clair pour un latino. Il a d'autres origines, c'est incontestable. Je passe mes griffes dans son dos et appuie pour le faire gémir, labourant sa peau de haut en bas.

Puis mon indexe vient jouer à la lisière de son jean.

Déjà en-dessous, une bosse me promet un excellent moment.

Jack se lève et défait à hauteur de mes yeux sa ceinture. Son pantalon tombe au sol et il s'en débarrasse. Le boxer qu'il porte le contient avec peine.

J'adore constater l'effet que je produis sur lui.

Puis il se penche, passe ses deux mains sous mes fesses et me soulève en un mouvement de rein pour me déposer sur la table. Il s'installe entre mes jambes et m'embrasse à nouveau à pleine bouche. Nos langues se mêlent.

C'est délicieux. Je tire sur mon débardeur et à peine l'ai-je envoyé valser au loin que je sens les doigts de Jack s'attaquer à mon soutien-gorge.

En un tour de main, je n'ai plus rien et l'air moite sur mes seins est une caresse excitante. Jack saisi mes poignets et colle mes mains contre la table, me poussant à pencher le buste en arrière.

- Laisse-moi te regarder.

Je le laisse faire, la tête sur le côté. Ses yeux sont brûlants de désir et je songe que lui et moi sommes décidément très semblables : cassants, froids, mais aussi explosifs.

Une fois son observation achevée, ses

lèvres se jettent sur ma poitrine et sa linge, titillant mes aréoles m'arrachent frissons et soupirs. Son visage quitte pourtant mes seins et sa bouche descend le long de mes côtes, puis suit le dessin de mes hanches. Lorsqu'il arrive à mon short, il le défait fébrilement et tire dessus.

Je me retrouve comme lui, vêtue de mon simple slip. Je quitte la table, me relève et me colle à lui pour sentir son corps chaud. Ses mains me pressent contre lui et s'accroche à mon sous-vêtement qu'il tire sans s'en apercevoir.

J'adore ses lèvres. J'adore ses baisers et j'en veux encore. Je profite de sa bouche jusqu'à ce qu'il se penche, me

soulève dans ses bras et me porte jusqu'à sa chambre. Il pousse la porte du coude toujours sans me lâcher, mes lèvres scotchées aux siennes.

*Hors de question que je les abandonne, je les aime trop.*

J'aperçois brièvement une pièce propre mais presque totalement vide. Quelques pas et nous sommes au pied du lit. Il me jette littéralement dessus.

- Hey ! Ne te gêne pas ! protesté-je.

- Chut, répond-il en s'installant au-dessus de moi. Pour une fois tais-toi.

Pour toute réponse, je mords les doigts qu'il avait posés sur mes lèvres. Il rit et la peau de son bras est parcourue

par un frisson.

- Je savais que ça mordait comme animal, ça.

Je lui tire la langue.

- Oh oui, laisse la sortie, je sais quoi en faire.

Et se redressant, il tire sur son boxer. Son pénis dressé me fait très envie. Mais il aurait l'impression que je lui cède un peu trop facilement. Je le veux à ma merci. Me relevant sur un coude, lui debout devant moi, je passe doucement le bout d'un ongle le long de la hampe. Il renverse sa tête en arrière et lâche un gémissement.

Je le prends un peu plus fermement

dans ma main et ses abdos se crispent. Quelques mouvements et il grogne de plaisir.

Je fais mine d'approcher mes lèvres. Il baisse ses yeux verts électriques vers moi et je lui souris avec cruauté, ouvre la bouche, mais au dernier moment, je recule, l'attrape pas le hanches et tire en avant de toutes mes forces. Surpris, il tombe sur moi. Le poids de son corps nous fait rebondir sur le matelas. D'un coup de rein, je le fais basculer sur le dos et m'installe sur lui à califourchon. Puis je le regarde bien en face et agite un index négatif.

- Pas si facile avec moi.

Il se redresse un peu, me considère

puis se laisse tomber en arrière lourdement, se cachant le visage entre les mains. Il cri de frustration.

- Tu es impossible Emma Wilde.

Il tente de reprendre le dessus, mais je le bloque. Je suis assise trop haut sur ses hanches pour qu'il puisse avoir un élan suffisant pour me renverser.

Je ris de ses tentatives manquées avant d'empoigner sa main et de la conduire entre mes cuisses écartées. Je glisse ses doigts sous le tissu de mon sous-vêtement et les pose juste au bon endroit, là où c'est si bon.

- Toi d'abord, lui soufflé-je au visage.

Il sourit ironiquement et ne se fait pas

prier. Je comprends rapidement pourquoi : il est doué. À peine s'active-t-il que les sensations intenses déferlent. Je me dresse sur lui pour laisse le champ libre à sa main. Il me pousse presque jusqu'à l'orgasme en quelques instants, puis alors que je suis sur le point d'exploser, il introduit un doigt en moi.

Comme je suis moins concentrée sur le fait de le bloquer sur le lit, il en profite et s'assied, portant son torse à ma hauteur. De sa main libre, il saisit ma nuque en la glissant sous l'épaisseur de mes cheveux et m'embrasse à nouveau. Plus bas, son doigt bouge en moi.

Je n'ai plus assez d'air. Je me dégage

de ses lèvres et il fond sur mon cou, le mordillant, le léchant, le caressant de ses lèvres.

Si je m'écoutais, je le forcerai à me prendre tout de suite. Mais je commence à comprendre son fonctionnement si similaire au mien : si je tente quoi que ce soit, il refusera de s'y plier jusqu'à ce que je le supplie. Pas envie de lui faire ce plaisir.

Alors je le repousse du plat de la main pour l'allonger à nouveau et me dégage de son doigt. Je me relève, le considère allongé devant moi avec sa queue dressée, si dure déjà. Sans le quitter du regard, les lèvres entrouvertes, je fais glisser jusqu'au sol

mon slip. Un large sourire se dessine sur ses lèvres.

Je vais le pousser à craquer. Je m'installe à nouveau juste au-dessus de lui et vient frotter mon intimité sur le bout de son gland. Son sourire s'élargi et il saisit mes hanches à pleines mains pèse dessus pour tenter de m'enfoncer sur lui. Je résiste et murmure, vilaine :

- Déjà ? Je t'imaginai plus résistant.

Il grogne mais me lâche. Alors je poursuis ma torture en me frottant à lui à la limite de la pénétration. J'ai envie de tirer le meilleur de lui. Je suis certaine qu'il peut être un amant exceptionnel, hors de question de lui céder facilement. Je veux qu'il soit à bout, qu'il ne tienne

plus.

J'éloigne mon bassin et cette fois, je le prends dans ma bouche en une seule fois, le caressant de ma langue tout en aspirant. Son corps est agité d'un soubresaut.

- Emma, c'est intenable ce que tu me fais.

Je continue pourtant jusqu'à ce qu'il plonge ses doigts dans mes boucles et tire dessus, le corps tendu comme un arc. Je pose mes mains sur son bas-ventre pour profiter des muscles qui y roulent.

Je n'accepte de le lâcher que lorsqu'il se met à gonfler sur ma langue.

À peine ai-je lâché son sexe que, se redressant, il m'attrape par la taille et me projette sur le lit à ses côtés, se précipite pour s'allonger sur moi. Il écarte mes cuisses d'une main exigeante et plante ses yeux au plus profond des miens. Ses paumes se posent de chaque côté de mon front et il est soudain tellement calme que j'ouvre des yeux étonnés.

*Est-ce que c'est... de la tendresse que je lis dans son regard ?*

*J'espère bien que non !*

Mais il poursuit ses caresses douces sur mon visage :

- Tu vas bien, lui demandé-je,

désarçonnée par son attitude.

- J'ai dit chut, souffle-t-il avant de m'embrasser pour me faire effectivement taire.

Alors que je suis encore interdite, je sens son pénis heurter ma fente et il s'introduit lentement en moi. Mes yeux se ferment. Il est tellement dur et brûlant que mon ventre se tord instantanément.

Cessant de m'embrasser, vérifiant qu'il a réussi à me couper la respiration tant il est bon de le sentir en moi, il lâche tout et me prend comme un fou, gémissant dans mon oreille, aspirant sur mes lèvres mes soupirs.

Mes mains s'emparent de ses fesses

rondes pour l'encourager à aller plus vite encore. Son bas-ventre frottant contre mon clitoris me fait rapidement grimper au ciel. Un plaisir aigu me parcourt les jambes et le ventre, gagne tout mon corps qui se cabre entre ses bras. Il laisse mon orgasme me parcourir tout entière avant de jouir à son tour.

\*\*\*

Jack est allongé sur le dos, son grand torse se soulève lentement au rythme de sa respiration. Ses bras sont enroulés autour de moi. Faire l'amour avec lui était vraiment... torride. J'ai adoré. Mais ensuite, je me suis bien gardée de sombrer dans un sommeil qui me fait pourtant défaut.

## *Les hommes...*

Celui-là, aussi beau soit-il, s'est endormi profondément. Je me dégage en glissant entre ses bras puis en quittant les draps subrepticement. Je traverse la pièce baignée, à travers les persiennes, par l'éclairage jaune de la rue. Je récupère mes vêtements, me rhabille prestement et fourre mes affaires dans mon sac en silence.

Puis, l'accrochant à mon épaule, je quitte la chambre. Dans le salon, je me mets à la recherche du jean qu'avait enfilé Cabualca pour le dîner. Il gît à côté de la table. Je le saisi et trouve immédiatement son portable dans la poche arrière. Je me retiens de ne pas

sauter de joie pour ne pas risquer de le réveiller. Je fouille dans les messages.

Je ne sais pas trop ce que je cherche. Un indice, un mot que lui aurait envoyé Jeff, même si j'ai peu d'espoir : il est bien trop malin pour ne pas l'avoir effacé aussitôt lu... Mais je souris dans le noir quand je tombe sur un SMS envoyé par un certain Juan.

Juan, c'est un prénom des plus courants, mais avec un peu de chance, il s'agit de celui qui a déboulé dans son bureau tout à l'heure. J'ouvre. Et étouffe un cri.

Je savais que Cabualca était du côté des narcos :

[Livraison, 16 juin à 18h, à Aguabonita ]

Je ne sais pas ce qui sera livré là-bas dans deux jours, mais moi, je m'y trouverai. Il ne me reste plus qu'à imaginer par quel moyen de m'y rendre.

J'abandonne le portable sur la table, cherche un bout de papier et un crayon au fond de mon sac et griffonne rapidement un message à l'attention de Jack :

« C'était sympa. Surtout le dîner. »

Ça lui fera les pieds que je ne me pême pas devant lui à son réveil.

J'ai couché avec un avocat qui trempe dans le milieu de la drogue. Ça avait

beau être génial, je ne suis pas fière de moi. Enfin, jamais de regrets, c'est ma devise. Avec « allez au-devant des ennuis sans se poser de questions » et « mieux vaut être ficelée au fond d'un cachot que sur son canapé à s'ennuyer ».

Je traverse la maison à pas de loup, m'autorise un détour par la cuisine où je pique quelques bananes pour mon petit déjeuner et quitte les lieux en courant.

# 9. Adam

Le jour est levé lorsque j'arrive au centre-ville. J'ai marché longtemps car le quartier huppé de la capitale est assez éloigné du reste de la ville. La bandoulière de mon sac commence à me scier l'épaule. J'ai besoin de me poser, d'une bonne douche car la température a déjà sacrément grimpé. Et surtout, je serai capable de tuer quelqu'un pour un café.

Malgré ma résistance à l'alcool, hier Jack ne m'a pas laissé le distancer et j'ai un léger mal de crâne assez désagréable. Il me faudrait de l'eau

également car je suis pour le moins déshydratée. Ainsi qu'une connexion internet afin de décider quelle sera la prochaine étape de mon périple.

Pas loin d'une des très nombreuses églises du quartier historique, j'avise enfin un petit cyber-café assez propre, juxté par un hôtel bon marché mais dont la façade promet des chambres propres.

J'entre déjà pour naviguer sur internet et demande une connexion au gérant. Je m'installe devant un ordinateur hors d'âge et patiente le temps que Google se lance. Je résiste à la tentation de consulter mes mails : Jack est peut-être parvenu à convaincre les narcos passés hier à son cabinet que je m'étais envolée

pour Paris, inutile de laisser des traces informatiques de ma présence dans la capitale. Si je retiens bien une information capitale des événements de la veille, c'est que je dois me montrer beaucoup plus méfiante que ce à quoi je m'attendais.

Enfin, je tape rapidement le nom de la ville où aura lieu la livraison de je ne sais trop quoi.

*Aguabonita.*

Je m'aperçois qu'il s'agit non d'une ville comme je le pensais, mais d'un campement humanitaire au sud de Bogota accueillant des populations indiennes d'Amazonie en danger et placé sous la protection du Haut-

Commissariat aux réfugiés de l'ONU. Etrange comme lieu de livraison pour les cartels, mais après tout, je ne suis pas au fait des problématiques locales. Mon cousin Noah me sermonnerait en m'accusant de m'être une nouvelle fois lancée tête baissée sans me renseigner ni préparer quoi que ce soit. Il n'aurait pas tort, mais on ne change pas les méthodes qui gagnent...

*Ou du moins les méthodes qui ne m'ont pas conduite au drame...*

Bon, pour une fois, je vais écouter la voix de la sagesse, pour autant que l'on puisse faire semblant de croire que Noah est quelqu'un de sage... Je ne vais donc pas y aller seule. Il me faut un

guide. Je fouille et finis par tomber sur le numéro d'une petite association envoyant là-bas des médecins s'assurer du suivi médical des indiens Nukak. Je décroche mon téléphone.

- Allô ? me répond une voix de femme fatiguée.

- Bonjour, poursuis-je en espagnol. Je m'appelle... Nina. (Bon...C'est un peu niais comme prénom, mais c'est le premier qui me vient.) Je suis journaliste pour un quotidien français. Je me trouve actuellement à Bogota et j'aurai souhaité réaliser un reportage écrit sur les indiens Nukak du campement d'Aguabonita.

- Sérieusement ? me répond mon

interlocutrice qui semble s'être soudainement illuminée à l'autre bout du fil.

- Eh bien... euh... oui, sérieusement. C'est un problème pour vous ?

- Vous plaisantez ! Personne ne s'intéresse jamais à ce que nous faisons !

Je n'ose pas lui avouer qu'en réalité, son association me sert de prétexte... Mais tant pis, je n'ai pas trop le choix, c'est la meilleure solution que j'ai trouvée.

- Alors comment nous organisons-nous ?

- Nous avons un médecin là-bas.

Adam. Il est un peu...

- Un peu ?

- Bourru, dirons-nous. Ne vous formalisez pas. C'est le meilleur que nous ayons. Il est Français tout comme vous, cela facilitera les échanges. Et il connaît parfaitement le terrain. Cela fait deux ans qu'il vit là-bas. Je le préviens de votre arrivée.

- Merci, c'est adorable de votre part.

Après avoir raccroché, je quitte la borne internet et me rend dans le petit hôtel où je réserve une chambre. Première étape accomplie, passons à la douche. L'eau froide est un délice par une chaleur aussi intense. J'y passe un

long moment puis m'enveloppe dans une longue serviette éponge, fouille dans mon sac pour y trouver mon portable que j'allume brièvement, uniquement pour surveiller qu'aucun SMS urgent ne m'a été envoyé.

À peine l'ai-je allumé qu'une dizaine de messages le font vibrer dans tous les sens. J'ouvre le premier pour constater qu'ils viennent tous du même numéro : celui de Cabualca.

[Emma, ne sois pas idiote, tu vas te faire tuer.]

[On ne se balade pas seule en Colombie, à quoi penses-tu !]

[Tu es tarée. Tu sais que tu es tarée ?]

[Emma, ça suffit maintenant. Reviens immédiatement. Ce n'est pas un jeu.]

[J'espère pour toi que tu es dans l'avion.]

Tous sont sur le même mode. Je repense au regard tendre que j'ai cru voir faire chavirer ses prunelles cette nuit. Mais je préfère hausser les épaules. J'éteins à nouveau mon téléphone et le jette dans mon sac. Au moins, maintenant, j'ai son numéro au cas où.

Je me rhabille, décidant d'adopter définitivement pour le reste du voyage l'uniforme mini short débardeur. Il fait vraiment trop chaud. En réalité, je réalise qu'il ne fait pas si chaud que ça. Trente ou trente-deux degrés. C'est pas

mal, mais pas plus que les températures qu'on peut trouver à Paris l'été. C'est surtout cette touffeur, cette humidité ambiante qui rend les températures difficilement supportables.

Normalement, à cette saison, il pleut beaucoup, mais là, pas un nuage à l'horizon et la condensation stationne dans l'air.

Je quitte la chambre et file dans la rue à la recherche d'un loueur de voiture. Je me fais indiquer l'adresse que j'ai griffonnée sur un morceau de papier, achète un café dans la rue et m'en délecte tout en marchant.

L'enseigne Avis me fait sourire. Ah la mondialisation ! Je me dirige vers

l'accueil où un homme m'adresse un sourire affable.

- Vous désirez ?
- Une voiture solide... Un 4x4 ?
- Bien sûr, pour vous rendre où ?
- À Aguabonita ?

L'homme perd instantanément son sourire et pâlit malgré sa peau cuivrée.

- Hors de question de vous confier un de nos véhicules.
- Alors je vais chez un concurrent.
- Très bien, s'ils sont assez fous pour risquer de vous louer quoi que ce soit, c'est leur problème.
- Je vous l'achète.

- Non plus. Le bus, c'est par là...

Et il me désigne une station à l'extérieur.

J'abandonne, sors et me résigne. L'échange n'a pas été des plus agréables et je ne suis pas ravie d'envisager un voyage dans un de ces vieux bus en taule pendant des heures par une telle température, mais il semble que je n'ai pas le choix.

- Jeff, quand je te retrouverai, tu me le payeras, grommelé-je.

Mon cœur se serre. Quand je retrouverai Jeff, je le serrerai de toutes mes forces dans mes bras, je n'aurai très certainement pas envie de lui faire payer

quoi que ce soit. J'achète mon billet en soupirant et monte dans une vieille machine bondée peinte en blanc. Il n'y a plus de places assises, je m'écroule directement sur le sol et étend mes jambes en priant pour que le trajet ne soit pas trop long...

\*\*\*

Le trajet a été long. Trop long. Tellement trop long qu'un bon millier de fois j'ai songé à sauter hors du bus sous peine de décéder instantanément. Lorsque nous atteignons enfin le campement, je suis moulue, j'ai les fesses en compote, mes cheveux sont emmêlés et ressemblent plus à une crinière sauvage qu'à la tignasse d'une

femme appartenant à une civilisation...  
quelle qu'elle soit.

Je jette mon sac dans la poussière de la route alors que le car s'éloigne. Le soleil se couche et il doit être tard. Je suis morte de faim et je constate que prendre une douche devient une obsession depuis que je suis arrivée en Colombie.

Je ne sais pas où trouver mon contact, le fameux Adam, mais je suppose qu'il n'y a pas cent vingt médecins dans le coin. Je m'approche de la première petite baraque construite en bordure de route. Une femme est installée sur le pas de la porte. Petite, son visage est peint de traits rouges et elle porte les cheveux

ras. Elle lave une grosse bassine en métal, rejetant l'eau sur le sol et tâchant son tee-shirt jaune.

- Bonsoir, excusez-moi de vous déranger. Je cherche Adam. Je crois qu'il s'agit du médecin du camp.

Elle me regarde, me sourit et me désigne plusieurs tentes et baraques en bois groupées sur le bord du Rio Guaviare. Je la remercie et m'éloigne. Il ne me faut pas longtemps pour trouver le fameux médecin. Une des baraques en bois porte peint sur sa façade une grosse croix rouge sur fond blanc.

Je pousse la porte et trouve un homme au dos massif penché sur une mère accompagnée de son enfant. Il ausculte

la petite fille en jouant.

- Regard mon stéthoscope, lui explique-t-il en lui montrant l'objet. C'est mon oreille. Elle est drôle mon oreille, n'est-ce pas ? Regarde, elle est froide ?

Il pose l'appareil sur la poitrine de la gamine qui acquiesce en riant. L'homme que je vois toujours de dos prend une grosse voix comique.

- Et avec ma grande oreille, j'écoute ton cœur maintenant. Est-ce que je vais entendre une montre à la place ? Est-ce que tu as avalé une montre récemment ? Ou un chat ? Ou un oiseau ?

La petite fille rit en secouant la tête

négativement. Il se concentre sur son examen avant de ranger son stéthoscope et de s'adresser à la mère.

- Elle n'a rien. Tout va bien ; vous pouvez vous rassurer. L'épidémie de grippe semble être finie pour cette année.

La jeune mère se lève, le remercie et quitte l'infirmierie, la gamine sur ses talons. Lorsque je relève les yeux sur le médecin, il s'est retourné, achève de se laver les mains et se dirige vers son bureau.

Je le découvre alors. Et pour la première fois de ma vie, je jure que je n'ai encore jamais connu un tel sentiment, mon cœur se décroche de ma

poitrine.

*Adam est...*

Le médecin est grand, les cheveux châtain soyeux et alors qu'il ne m'accorde qu'un très bref regard agacé, je suis scotchée par l'éclat de deux prunelles gris clair. Je n'ai jamais vu des yeux pareils. Très large d'épaules, il semble particulièrement musclé. Un peu de sueur fait luire la peau de son cou où saillent les muscles. Il se dégage de sa personne une sorte de force tranquille. J'ai le sentiment que cet homme est en toute circonstance d'un calme imperturbable et d'une solidité à toute épreuve. Ridiculement, alors que je ne sais rien de lui, j'ai envie de me

précipiter dans ses bras et de m'y blottir, puis de relever la tête pour poser ma bouche sur ces lèvres roses et moelleuses, perdues dans une barbe de trois jours qui donne un côté très doux à son visage pourtant carré.

La réalité, je le crois, est que j'en tombe instantanément amoureuse. Ce sentiment m'est presque douloureux, il est en tout cas violent, d'autant plus que je ne m'y attendais pas et ne l'avais pas prévu au programme de l'aventure.

- Alors, c'est vous la journaliste ?

Je hoche la tête alors tandis que ses yeux me balayent à nouveau. Sur un ton extrêmement désagréable, il ajoute :

- Je vous préviens, je n'avais pas envie que vous veniez. Tâchez juste de ne pas trop trainer dans mes pates. Vous me suivez, vous ne posez aucune question, je ne veux pas vous entendre. Et quand vous avez ce qu'il vous faut, vous rentrez chez vous.

- Comment aurai-je ce qu'il me faut si je n'ai pas l'autorisation d'interroger qui que ce soit ?

- Je m'en fiche, débrouillez-vous. C'est dangereux ici. Vous gardez en vie est mon unique objectif, j'aimerais que cette tâche profondément ennuyeuse ne perturbe pas trop mon quotidien.

Il range son bureau et traverse la pièce, passant à côté de moi sans me

jeter le moindre regard.

- Bonne nuit. On se retrouve demain ici à l'aube.

Et sur ces mots, il sort de la pièce. Il faut vraiment que cet homme m'ait désarçonnée pour que je lui laisse me parler ainsi sans protester, ce n'est pas dans mes habitudes. Autant me ressaisir immédiatement et retrouver ma détermination habituelle. Je le suis en courant :

- Attendez !

Il ne se retourne pas, fait semblant de ne pas m'avoir entendue.

- Et où est-ce que je dors moi cette nuit ? insisté-je.

Ces mots le stoppent dans sa marche. Il se retourne et rebrousse chemin vers l'infirmierie, toujours en silence, toujours sans me regarder, toujours sans un mot. J'entends simplement un long soupire énervé lorsqu'il passe à côté de moi. Je le suis en forçant le pas. À l'intérieur, il tire de derrière le placard où il range les médicaments et qui est soigneusement verrouillé, un vieux matelas tout tâché et le jette à même le sol au milieu de la pièce.

- Voilà, maugréé-t-il simplement en me désignant la pailleasse.

- Voilà ? soufflé-je, ne sachant définitivement plus quoi dire.

Et il se dirige à nouveau vers

l'extérieur. C'est à moi de soupirer. Non pas d'agacement, mais de désespoir. Et c'est bien à cause de ce nouveau sentiment inconnu qui m'a étreint que je ne me mets pas à crier au scandale, que je ne l'insulte pas en lui disant franchement que je serai quand même étonnée qu'il ne puisse pas un peu mieux m'accueillir.

Je me résigne, abandonne mon sac dans un coin, vais au lavabo et me lave brièvement. Écrasant quelques moustiques qui tentaient de m'attaquer sournoisement, je m'écroule sur le matelas miteux et troué par endroit à l'odeur plus que douteuse. Je songe à ce coup de foudre qui me tombe dessus à un

moment fort inapproprié. Comment cela se fait-il que... et pourquoi cet homme-ci ? Je me suis toujours appliquée à rester célibataire, à ne rien ressentir d'autre que du désir ou de l'amitié pour les hommes avec qui j'avais une liaison. Mon boulot avant tout. Enfin, je ne suis pas là pour chercher l'amour ! Je suis là pour retrouver Jeff !

Je suis sur la piste des cartels de la drogue, pas sur la piste de mon cœur battant à tout rompre lorsque je pense à Adam.

*Adam...*

Et lui ne voit en moi qu'une emmerdeuse venue le perturber dans son travail.

# 10. La douche

Je me tourne et me retourne sur le vilain matelas. Mais impossible de dormir. Aux alentours d'une heure du matin, je finis par me relever, allume la lampe tempête, seul éclairage de la pièce et l'installe à mes côtés alors que je m'assieds sur les marches. La tête reposant sur mes genoux repliés, j'observe les berges du Rio Guaviare éclairées par une belle lune pleine.

Ici on n'est pas au cœur de l'Amazonie, mais les arbres moutonnent et l'eau calme du grand bras large se ride légèrement sous un vent chaud qui

refuse de rafraîchir. La nuit, on oublie la couleur boueuse café-au-lait du fleuve. La sérénité règne. La journée, j'ai constaté avec surprise que la route passant près du camp est assez fréquentée.

Les cacaotiers balancent leurs longues feuilles ovales, les poissons grouillant le long de berges laissent des ronds dans l'eau lorsqu'ils affleurent à la surface pour gober une mouche ou un moustique et au loin, sur ce fleuve si large, les embarcations continuent de filer vers l'Orénoque, un des plus longs fleuves du monde traversant la Colombie.

Là-haut, les étoiles brillent. Je lève le nez et me perd dans leur contemplation,

cherchant quelques constellations et désespérant comme à chaque fois de ne pas mieux m'y connaître. Le ciel est tellement clair et tellement exempt de lumières artificielles qu'on voit nettement la traînée pâle de la voie lactée. C'est tout simplement magnifique.

- C'est bon, venez.

La voix grave d'Adam perce le silence. Je baisse des yeux interloqués et le trouve planté quelques pas devant moi. Il me regarde avec toujours autant d'agacement au fond des yeux. Dans l'obscurité, sa silhouette paraît encore plus massive. Je suis blessée par le ton qu'il a employé et ses prunelles sans

aménité.

- Vous avez pitié finalement ?

- N'en rajoutez pas et suivez-moi, me répond-il.

Mais si les mots ne sont toujours pas des plus tendres, l'intonation s'est faite plus douce. Et c'est ce qui me pousse à me lever plutôt qu'à lui envoyer une remarque bien sentie dont je suis spécialiste.

Il me précède à travers les tentes jusqu'à une case tout en bois sombre construire un peu à l'écart. Elle semble plus spacieuse que les autres et une petite terrasse sur pilotis la prolonge.

- C'est chez vous ? l'interrogé-je

doucement.

- Oui.

Oui point. Je n'ai pas de plus amples explications. Sympa.

Nous montons les quelques marches et traversons la terrasse avant de pénétrer dans la petite maison. À l'intérieur, une lampe tempête est allumée et posée sur une table rustique encadrée par deux chaises tarabiscotées.

- Il y a un lit d'appoint contre le mur, vous serez mieux. Un verre d'eau ? me propose-t-il.

*Mince, il se soucie que je ne décède pas sous l'effet de la déshydratation ? Incroyable !*

- Je veux bien, je vous remercie.

Je m'assois, il remplit deux verres et les pose devant nous avant de s'installer à son tour. Il fait passer le récipient d'une de ses paumes à l'autre et je ne peux m'empêcher de fantasmer sur ses mains larges.

- Alors, vous êtes journaliste ?

Je le regarde, surpris. Je m'attendais plus à ce qu'il me plante au milieu de ce qui semble être son salon sans rien ajouter, pas à ce qu'il tente d'engager une discussion.

- Certes. réponds-je, ne sachant trop quoi dire de plus.

Il acquiesce et un ange passe.

- Vous ne dîtes rien ? insiste-t-il au bout d'un long moment.

- C'est-à-dire que comme vous m'avez interdit de poser la moindre question, cela rend toute discussion un peu ardue... répons-je avec une très légère touche d'ironie.

Mais cela suffit visiblement à le piquer au vif et il avale d'un trait son verre, le repose bruyamment sur la table, lâche, désagréable à nouveau :

- Laissez tomber. D'autant plus que je n'en ai rien à faire.

Et sur ses mots, alors qu'il ne m'a toujours pas adressé le moindre regard, il... me plante dans son salon et

disparaît dans la pièce d'à côté...

*Rustre. Lunatique. Homme des cavernes.*

Je comprends pourquoi il est venu s'exiler ici depuis deux ans. Ce type est totalement asocial !

\*\*\*

Le petit jour me cueille en plein rêve. Un rêve pour le moins étrange : Cabualca me poursuivait, nu, ce qui était plutôt agréable à observer, et pour lui échapper, je grimpais dans d'immenses cacaotiers. Je montais toujours plus haut, toujours plus haut, sans jamais voir les cimes, jusqu'à ce que sur une branche, je trouve Adam perché. Je lui tendais le

bras pour qu'il m'aide, mais il regardait obstinément ailleurs, me laissant me dépêtrer toute seule avec un Jack agacé me tirant par les pieds pour me forcer à retourner à Paris.

N'importe quoi, songé-je ne me dressant sur le lit. La maison du médecin est vide. Sur la table, un café. Je saisi la timbale un peu rouillée. Il est froid. Pouah. Il a dû me le servir il y a un moment déjà. Je jette un œil à ma montre. Il n'est pas tard pourtant, six heures trente, mais ce type est du genre à se lever à cinq heures afin de s'assurer d'être désagréable avec le plus de monde possible avant le timing normal du petit déjeuner.

Non, je suis de mauvaise foi. Il a été tout à fait correct avec la jeune maman hier et drôle et adorable avec la petite fille. Il réserve sa mauvaise humeur à ses compatriotes en goguette.

Je fais le tour de la maison afin de trouver... une douche. La visite de la chambre d'Adam m'émeut, surtout les draps laissés en désordre. Non, ne pas imaginer le grand corps au repos à cet endroit... Si l'imaginer, rêver un peu, puis s'enfuir en imaginant ensuite son humeur s'il revient dans le coin et me trouve en train de fantasmer devant son lit.

Pas de douches dans la maison. Soit Adam ne tient pas que son caractère de

l'homme de Cro-Magnon, soit il y a un point d'eau à l'extérieur.

Je contourne la maison, ma serviette à la main. Un bruit d'eau attire mon attention. Quelques pas encore et je trouve effectivement la cabine... ainsi qu'Adam, totalement nu, me tournant le dos pour être face à la pomme de douche et l'eau ruisselant sur son dos.

Un dos effectivement très musclé comme je l'avais deviné malgré son tee-shirt. Rien voir avec la musculature allongée de Jack. Alors qu'il passe ses mains dans ses cheveux trempés pour les laver, ses biceps gonflent de manière impressionnante et je rougis sans raison. Enfin, sans raison...

*Il fait encore plus chaud ce matin ou bien cela vient-t-il de moi ?*

Mes yeux descendent le long de la colonne vertébrale pour tomber sur ses fesses et mon cerveau disjonctent complètement. Je reste plantée là, la bouche totalement desséchée, la matière grise rendue inerte. Si bien que je suis toujours en train de reluquer son derrière quand il coupe l'eau et se retourne.

Du coup je vois... car il s'est retourné... et donc mes yeux forcément tombent sur... Ils s'écarquillent et un petit sourire bêta se dessine sur mon visage.

- Je ne vous dérange pas trop ?

gronde-t-il.

Je sursaute, devient écarlate et me retourne en me cachant les yeux.

- C'est un peu tard pour vous préoccuper de mon intimité, non ?

*M\*\*\*\**

- Je suis... je suis vraiment désolée, bafouillé-je.

- Vous pouvez. Je vous laisse la douche.

Il n'a pas l'air du tout mal à l'aise. À sa place, j'aurais hurlé, crié, traité le type de tous les noms avant de lui griffer les yeux pour être bien certaine qu'il ne recommence pas de sitôt. Alors que je me recroqueville sur moi-même, Adam

me dépasse avec une serviette enroulée autour de sa taille juste sous ses abdominaux impressionnants.

Je fais un effort colossal pour ne pas mater à nouveau. Ce qui serait terriblement gonflé au vue des circonstances...

*Non ?*

- Je vous laisse la douche. Et sur ces mots, il disparaît.

Tétanisée par ce qui vient de se passer, je me déshabille en jetant un œil pour m'assurer qu'il n'y a personne, prends mes vêtements et ma serviette au crochet à l'extérieur de la douche ouverte.

Cabualca serait probablement resté crânement planté en me lançant un « puisque tu en as profité, à mon tour maintenant » et cela me rendrait dingue. Mais Adam n'est pas ainsi. Parce que je ne l'intéresse pas. Absolument pas. Et que quelles que soient les circonstances, il reste distant et froid.

Je règle la douche sur glacial, comme l'attitude d'Adam envers moi afin de me remettre les idées en place. L'eau m'arrache un petit cri. Je ressors de là revigorée.

Mais une fois rhabillée, je réalise qu'il va me falloir maintenant rejoindre le médecin dans son antre, à l'infirmerie. Jamais je n'oserais le

regarder à nouveau en face après qu'il m'ait surprise en train de le reluquer ainsi.

Enfin, je n'ai pas le choix. Je monte les marches sur la pointe des pieds. Adam est déjà en plein travail. Lorsque j'entre, il me cloue sur place d'un seul regard. Ses yeux gris se sont fait acier. Du menton, il me désigne un siège dans un coin. Je ne tente ni protestation, ni sourire et obéis sagement, espérant me faire oublier et peut-être un peu pardonner au bout du compte.

La matinée s'achève bientôt. Il ne m'adresse pas une seule fois la parole. À l'heure du déjeuner, j'ouvre la bouche pour dire... je ne sais trop quoi...

quelque chose de sympa, le premier truc qui me viendrait et permettrait de détendre un peu l'atmosphère. Mais il me coupe l'herbe sous le pied en m'assassinant d'une seule et unique phrase.

- J'ai fait des sandwiches pour ce midi pendant que vous dormiez. Je vais les chercher. Vous déjeunez et ensuite vous vous en allez. Vous rentrez à Bogota.

Je mets un moment avant de retrouver assez d'air pour protester :

- Mais comment ? Mais non, je viens à peine d'arriver ! Ecoutez, je suis profondément navrée pour ce matin, je suis désolée, je ne sais pas ce qui m'a pris...

- Cela n'a rien à voir avec votre comportement déplacé, me coupe-t-il avec froideur.

Et pourtant, il rougit légèrement. Très légèrement. Je plisse les yeux pour tenter de décrypter l'émotion qui le traverse, mais il se détourne.

- Je dois me rendre à Pitalito. Et il est totalement exclu que vous m'accompagniez là-bas.

Ce qui tombe bien, le rendez-vous fixé à Cabualca par Juan pour la « livraison » est demain. Je n'ai absolument pas envie de reprendre la route et de le manquer.

- Très bien. Alors je vous attends ici.

- C'est hors de question, dit-il en haussant le ton, ce qui me surprend et me fait frémir.

Il ne doit pas être bon mettre cet homme réellement en colère...

- Et pourquoi ? Je fais bien ce que j'ai envie, non ?

- Pas ici.

- Et pourquoi donc ?

Et pour la première fois, je le vois, justement comme je le redoutais, réellement énervé. En deux pas il est sur moi et souffle à quelques centimètres de mon visage sur un ton caverneux :

- Mais à la fin, savez-vous où vous vous trouvez ?

- Au campement d'Aguabonita.

- Et ?

- Et je viens... réaliser un reportage sur les Indiens...

- Non. Vous ne venez pas réaliser un reportage sur les Indiens...

- Je vous demande pardon, répondez-je en tentant de m'offusquer.

Il se recule et me regarde de haut en bas.

- Qui êtes-vous ?

- Nina...

- Non, en vrai. Vous ne vous êtes absolument pas intéressée aux Nukak depuis que vous avez fichu les pieds ici

alors qu'il y en a partout autour de nous.  
Vous n'avez fait que me tourner autour.  
Qui vous envoie ? Dîtes le ou bien...

Qui m'envoie ? Je ne comprends plus rien... Mes yeux cherchent désespérément une échappatoire, une réponse, mais comme j'ignore totalement de quoi il parle... Adam s'en aperçoit et se reprend.

- Pourquoi êtes-vous là ? insiste-t-il mais sur un ton plus calme.

- Je ne suis pas venue pour vous en tout cas, vous me prenez pour une groupie ou quoi ? J'ai bien d'autres soucis que votre petite personne en ce moment, vous saurez, hurlé-je.

J'ai explosé. Il m'a poussé à bout. Cette attitude glaciale, presque méchante... Je n'en peux plus. J'ai mal dormi, je suis épuisée et lorsqu'il me crie dessus ainsi, mon cœur devient soudain lourd, une faiblesse que je ne me pardonne pas.

- Des ennuis ? me questionne-t-il, un peu moins rudement.

Mes yeux me piquent. Mais je ne pleurerai pas devant lui.

- Ça ne vous regarde pas.

- Ok.

Il souffle. Je sens qu'il n'est plus en colère.

- J'en suis navré pour vous, mais vous

partez quand même.

Je lève les yeux au ciel.

- Je ne peux pas, j'ai un reportage à faire. Et si vous cessiez de vous comporter aussi rudement avec moi, je serai peut-être moins terrorisée à l'idée d'effectivement approcher un de vos patients chéris. Vous les protégez comme s'ils étaient en porcelaine !

Vas-y, trouves-toi des excuses pour ne pas avoir encore entamé un reportage bidon.

- Mais c'est parce qu'ils SONT en porcelaine, recommence-t-il à s'agacer.

Ses sourcils se sont noués et une vague de tristesse a rendu douces ses

prunelles grises.

- Les indiens Nukak sont sur le point de disparaître, poursuit-il. Les vingt-deux familles qui ont fui leur village natal en pleine Amazonie il y a près de dix ans maintenant sont peut-être les dernières représentantes de leur ethnie. Il n'en reste que quelques groupes disséminés dans la vallée de l'Orénoque et c'est tout ! Ils sont décimés par la plus inoffensive maladie occidentale. Une grippe et nous perdons vingt pour cent de la population ! Quant aux autres, ils sont traités comme de vrais esclaves dans les plantations de coca par les cartels. Il est inenvisageable de laisser mourir ce peuple. Il faut sauver ces gens.

Ils sont la mémoire de la richesse amazonienne. Ils sont... Ils sont simplement des êtres humains.

Je suis touchée en plein cœur. Je comprends pourquoi il s'est engagé dans un tel sacerdoce. Et cet engagement est magnifique à mes yeux.

- Pardonnez-moi, murmuré-je, sincère. Ecoutez, laissez-moi les découvrir pour que je puisse les aimer autant que vous. D'accord ?

Il passe une main dans ses épais cheveux soyeux et j'ai soudain envie d'y plonger moi aussi les doigts. Ils doivent être si doux...

- Bon. Restez avec moi alors. On part

dans une heure pour Pitalito.

- Non ! Non !

- Comment ça non ? me demande-t-il, le peu de douceur que j'étais parvenu à provoquer en lui sur le point de s'envoler à nouveau.

- Je veux dire. Il faut que je vous attende ici, je...

Je ne peux pas manquer mon rendez-vous avec les narcos ! Je comprends d'ailleurs mieux pourquoi il a été fixé ici : il y a bien une route de la drogue dans le coin puisque les Indiens la récolte.

Loin de mes préoccupations, Adam raille :

- Pourquoi ne pas m'accompagner ? Vous avez une réunion importante peut-être ? Une conf-call avec vos bureaux parisiens bien confortables.

Je suis piquée au vif. S'il y a bien quelque chose que je ne supporte pas, c'est qu'on me traite de chochette.

- Non, ce n'est pas la question...

- Alors aucune objection ne tiendra. J'ai promis au siège de l'association de vous rendre en vie à l'issue de vote reportage, vous ne me quittez pas d'une semelle. C'est encore le meilleur moyen de m'assurer de votre survie. Inutile de prendre vos affaires, nous serons de retour dans la nuit.

Dans la nuit... ouf... je ne manquerai pas la « livraison » de demain.

# 11. Forêt amazonienne

Une heure plus tard, j'ai englouti le sandwich préparé par Adam et je suis à ses côtés dans le 4x4 décapoté qui file encore plus au sud de la Colombie, vers les montagnes que nous apercevons au loin.

Stupidement, je suis émue qu'il ait préparé mon déjeuner. C'est totalement ridicule. Il ne l'a fait que par politesse et ces deux tranches de pain tartinées de rillettes de thon n'avaient vraiment rien

de gastronomique, et j'en suis plus touchée que par toutes les invitations dans des restaurants étoilés que j'ai pu recevoir. Et pourtant, ce n'est pas faute de ne pas avoir croisé depuis mon adolescence un tas de jeunes hommes issus des familles les plus aisées et les plus influentes de la planète ayant essayés de séduire l'héritière que je suis.

Car oui, c'est ce que je suis, la descendante d'une famille de riches entrepreneurs. Mon père, le frère du fondateur de la Wilde Corporation, est associé aux affaires du groupe depuis sa naissance et nous en avons tous bénéficié lorsque nous étions enfants,

mes cousins et moi.

Pourtant, je me suis toujours sentie différente. Je ne supportais pas de rester sage comme une image lors des réceptions avec ma jolie robe plissée. Ma mère finissait toujours par venir me chercher par l'oreille alors que je m'étais perchée dans un arbre, pour me ramener de force jouer mon rôle de petite fille modèle.

Aussi, à ma majorité, suis-je partie à travers le monde, finissant par me faire une place discrète dans le milieu journalistique à force de revenir des quatre coins de la planète avec des reportages risqués à publier. Mes parents m'en ont voulu. Pas trop mon

père, mais surtout ma mère qui rêvait de me voir épouser tôt un bon parti, faire une tripotée de petits Wilde et « tenir salon » pour la bonne société parisienne ou new yorkaise selon la nationalité de l'élu de mon cœur. Je ne leur en veux pas. Nous nous chamaillons lorsque nous nous voyons, mais je les aime tous les deux. Nous sommes simplement différents. Il n'y a que de Noah dont je me sente proche. À cause de ce côté sombre que nous partageons. Simplement, je le sais taiseux là où je me montre incapable de retenir mes explosions ; lui est indulgent avec le petit volcan constamment en éruption que je suis. Il s'inquiète pour moi, mais

il me laisse vivre ma vie tranquillement.

C'est vrai, quand j'y songe, qu'il y a un monde entre la jeune fille aux cheveux bien lissés, aux robes de grands couturiers que je suis à New York ou à Paris, et la reporter casse-cou que j'incarne le reste du temps.

Mon travail est comme une bulle d'oxygène pour moi. Je peux y être moi-même. Évoluer comme bon me semble sans me soucier du qu'en dira-t-on.

Et Adam ignore totalement qui je suis. Il n'a pas un seul instant mentionné ma famille, les moyens dont je dispose... C'est tellement reposant...

*Quel dommage qu'il soit aussi*

*antipathique !*

Je jette un œil vers lui discrètement. Il est tellement beau avec son nez droit, sa mâchoire carrée et sa carrure massive. J'adore. Je suis plutôt grande, j'ai pourtant l'impression de pouvoir me blottir contre lui et m'y sentir fragile, moi qui joue les fières à bras comme un mec à la moindre occasion.

La voiture nous bringuebale à travers des paysages époustouflants, et enfin, nous atteignons des chemins plus escarpés grimpant dans la montagne et s'enfonçant au milieu de la végétation incroyablement luxuriante.

- C'est splendide, murmuré-je pour moi-même.

Adam m'entend et il acquiesce :

- Oh oui. Je ne me laisserai jamais de cette nature époustouflante.

Je me tourne vers lui et souris. Mais nous n'en sommes visiblement pas encore à ce stade car il ne me rend pas mon sourire. Je me renfrogne sur mon siège. Je boude et nous roulons deux bonnes heures supplémentaires quand soudain, la voiture fait une embardée alors que le bruit d'une explosion retenti.

Adam s'accroche au volant, le tourne violemment à droite, puis à gauche afin de reprendre le contrôle du véhicule. Heureusement, nous ne quittons pas la piste, évitons les arbres et la voiture

s'arrête en cahotant au pied d'un immense noyer du Brésil.

Inquiet, Adam saute hors du véhicule et se précipite vers l'arrière de la voiture. Je l'entends jurer entre ses dents alors que je descends à mon tour. Lorsque je le rejoins, il s'est laissé glisser au sol et a renversé sa tête contre la tôle.

- C'est grave ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

- On a crevé.

- Mais on a une roue de rechange non ?

- Bien évidemment. C'est juste que je suis épuisé. J'ai mal dormi, j'avais

envie de tout sauf de ça.

Je fais quelques pas vers le bord de la route.

- C'est la première fois que j'ai un accident dans un aussi bel endroit...

- Ça... 40 000 espèces de plantes, 2 200 de poissons, 1294 espèces d'oiseaux recensées, 427 de mammifères, 428 d'amphibiens, 378 de reptiles et plus de deux millions et demi d'espèces d'insectes. Un véritable trésor.

- Merci monsieur le professeur, tenté-je de plaisanter.

Mais il soupire.

- Laissez tomber, vous ne pouvez pas

comprendre.

- Et pourquoi ? demandé-je piquée au vif et blessée de l'avoir une nouvelle fois déçue sans le vouloir.

- Parce qu'il faut aimer ce pays pour pouvoir appréhender ce que cela signifie.

- Je pourrai l'aimer, soufflé-je sur un ton presque timide que je ne me connais pas.

- Et comment le pourriez-vous ? Vous venez à peine d'arriver.

- Peut-être, mais j'aime déjà la façon dont vous en parlez, murmuré-je en le regardant en biais.

Il se fige un instant, me considère. Je

m'attends à ce que mon demi-aveu le dérïde, mais au contraire, il se renfrogne plus encore, se lève et ouvre le coffre.

- On va dormir ici.

- Quoi ? m'exclamé-je.

- Je suis trop fatiguée et ce n'est pas avec vos petits bras que vous vous en sortiriez seule. J'ai besoin de dormir. On va camper à côté de la voiture, demain matin à la première heure, je change la roue, et on poursuit notre route.

Je n'ai pas le choix. J'espère simplement ne pas manquer la livraison au camp d'Aguabonita. Je me dirige vers Adam pour l'aider. Il extirpe deux gros

sacs du véhicule et m'en tend un. Lorsque nous les déballons, je m'aperçois qu'il y a à l'intérieur de quoi survivre à un véritable siège. Pas de tente, nous dormirons à la belle étoile.

Adam installe un foyer et allume un feu alors que la nuit effectivement commence à tomber. Il attrape une poêle et tire de sous le siège avant une boîte d'œufs frais qu'il a emporté du campement.

Quelques minutes plus tard, alors que j'ai rêvassé en le regardant s'activer pour nous préparer un dîner, il me tend dans une gamelle en fer une brouillade de jaunes épicés. Et sans surprise, je trouve que c'est le meilleur met que j'ai

jamais dégusté.

Après que nous nous soyons restaurés, Adam fait réchauffer deux tasses de café. Puis il s'installe confortablement auprès du feu, à quelques mètres de moi. De mon côté, je tire un peigne de mon bagage que j'ai tout de même emporté au cas où, et je m'en félicite maintenant. Je lui montre l'ustensile.

- Ça vous dérange si je démêle le sac de nœuds qui me sert de chevelure ? C'est juste que ça tient horriblement chaud et mes cheveux n'en font qu'à leur tête.

- Bien sûr allez-y. C'est le moment de parler coiffure justement, grogne-t-il.

Je hausse les épaules. Je n'en attendais pas moins de sa part. Mais il se reprend.

- Je... vous avez de très beaux cheveux.

Surprise, je réponds en riant :

- J'en ai trop surtout.

- Non, me coupe-t-il sur un ton sans appel. Ils sont très beaux, vous n'en avez pas trop.

*Était-ce un compliment ou bien me suis-je encore fait disputer ?*

Adam se détend et fixe le feu. Il semble souffler enfin et se laisser un peu aller.

- C'est vrai que je suis fou de ce pays.

Encouragée par son ton tranquille et l'absence de crispation sur son visage, je tente :

- Ça se sent. Qu'est-ce qui vous y a attiré ?

- Le fait qu'habituellement, on me fiche la paix, répond-il, à nouveau agressif.

- Ok. conclue-je.

Il secoue la tête, soupire et ajoute :

- Désolé. C'est juste que je déteste parler de moi. Vous savez quoi, parlons plutôt de vous.

Le ton presque enjoué qu'il a utilisé

me met du baume au cœur.

*Voilà, je me suis définitivement transformée en midinette.*

Je me mords les lèvres :

- Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

- La signification du tatouage sur votre nuque.

- Oh, vous l'avez vu.

- Je... Oui...

Machinalement, je passe mes doigts en haut de mon dos sur les reliefs de la croix ailée.

- C'est... pour me souvenir de toujours garder espoir et surtout rester libre.

Adam ne répond rien. Si bien que la conversation s'éteint ainsi. J'aimerais lui poser à mon tour des questions, mais j'ai tellement peur de me faire rembarrer que je reste muette.

Je finis par m'allonger sur le côté et continue à regarder les flammes danser jusqu'à m'endormir.

\*\*\*

Je me réveille en sursaut. L'obscurité règne sous les arbres qui forment une cathédrale au-dessus de nos têtes. Mais la nuit bruit des cris des animaux et des craquements des végétaux. Ce n'est pas rassurant lorsqu'on n'est pas habitué.

Le feu s'est éteint et à côté de moi,

j'entends la respiration régulière d'Adam. Penser qu'il s'est endormi pas loin de moi accélère les battements de mon cœur.

Je reste un moment dans la position dans laquelle je me suis réveillée, mais elle n'est pas des plus confortables. J'ai besoin de marcher un peu. Sans m'éloigner du campement. Un rayon de lune filtre à travers les branchages tout là-haut et vient se perdre au pied d'un tronc noueux. Je vais me dégourdir les jambes dans cette clairière lunaire, ça me fera du bien.

Je me lève et me poste dans cette lumière argentée. Je suis épuisée. Je reste ainsi debout à me masser les

membres un moment avant de fermer les yeux et de respirer profondément toutes les effluves émanant des plantes alentours.

C'est au moment où je suis probablement la plus détendue qu'un sifflement strident vrille mes tympans et que j'entends Adam hurler :

- Nina, couchez-vous !

# 12. La cascade

Je suis trop fatiguée pour réagir, me rappeler que Nina est le nom que j'ai donné à l'association d'Adam. Je suis en plein milieu de la forêt amazonienne, il est beaucoup trop tard ou beaucoup trop tôt. Mes capacités de réaction sont plus que diminuées.

Le sifflement s'intensifie rapidement alors que deux bras me saisissent et me tirent violemment sur le côté.

Je trébuche sur une pierre, mais Adam me tient fermement et je parviens à reprendre mon équilibre en... posant mes paumes sur son torse nu.

Je n'ai pas eu le temps d'avoir peur, en revanche, je prends celui de regarder, un peu étonnée, mes deux mains posées à plat sur les muscles gonflés.

- Oh, murmuré-je.

Adam, entendant ma réaction me lâche aussitôt.

- Je savais que je n'aurais pas dû vous emmener. Qu'est-ce que vous ne comprenez pas quand je vous dis de rester près de moi.

- Mais je ne me suis éloignée que d'une dizaine de mètres !

- C'est déjà trop.

Je souris bêtement. Etre plus près de lui ne me dérange pas du tout. Il avise

mon sourire, se rembrunit plus encore et me lance :

- Ne souriez pas comme ça.

Mon sourire s'évanouit. Il faudra que je me contrôle mieux à l'avenir. Cet homme n'ignore absolument rien de l'effet qu'il a sur moi. Soit je décide d'en jouer à fond, soit c'est un peu gênant. Je change de sujet :

- Mais au fait, ce sifflement ?

- Un serpent.

- Un serpent ?

Il soupire et secoue la tête comme si j'étais la pire imbécile de la planète. Je retourne là où je me trouvais quelques secondes plus tôt alors qu'Adam se

dirige lui vers notre campement de fortune et ranime le feu. Au pied de l'arbre un long corps brun reptilien s'enroule sui lui-même doucement. À ma vue, il redresse la tête et ondule.

Je pousse un petit cri et retourne prestement vers le feu. Je m'assois précautionneusement, comme si une éventuelle brusquerie pouvait attirer la bête par ici.

- Vous ne risquez plus rien, marmonne Adam. Il n'est pas agressif. Il est juste tombé de son arbre et vous étiez sur son chemin.

- Tombé de son arbre ?

- Oui c'est un fer de lance. Un serpent

arboricole. Il se déplace en se propulsant de branches en branches. Parfois, il manque son atterrissage. Il a eu de la chance de ne pas se tuer en tombant.

- De la chance ? m'étranglé-je. C'est moi qui ai eu de la chance de ne pas être mordue !

Adam hausse les épaules.

- Nous ne sommes que des invités ici, Nina. La forêt leur appartient.

Mystique.

Je me recroqueville. Le jour se lève doucement. Je pensais avoir dormi moins longtemps. Observant le soleil caresser à nouveau les plantes et me

rendre un peu de visibilité, je souffle :

- Heureusement que vous ne dormiez pas.

- Je dormais, mais vous m'avez réveillé lorsque vous vous êtes levée pour aller stupidement marcher dans les bois.

- Je ne suis pas... peu importe. Je suis navrée de vous avoir réveillé.

- Ne le soyez pas. J'ai le sommeil léger.

Effectivement. Je n'ai pas le souvenir d'avoir provoqué le moindre bruissement.

Adam met à réchauffer du café. Mais j'ai un peu la nausée ce matin. Je bâille.

- Je voudrais me laver.

- On ira ensuite. Il y a une rivière en contre-bas. D'abord je bois mon café et je change la roue.

Puis il redevient mutique, fixe les flammes et ne m'accorde plus la moindre attention. Je ne peux que le regarder, avec sa légère barbe claire qui a encore poussée, ses lèvres pleines que j'aimerais tellement embrasser, son front large sur le relief duquel j'aimerais passer mes doigts.

Je me suis sentie si... minuscule, presque fragile contre lui tout à l'heure. Je sens encore sa chaleur sous la pulpe de mes doigts. J'aurais voulu que cet instant ne cesse jamais. Mon cœur se

serre à nouveau et une petite larme monte au coin de mon œil droit, m'échappe et roule sur ma joue.

Pourquoi a-t-il fallu que je tombe amoureuse de cet homme au premier regard ?

C'est idiot, il n'y a rien de rationnel là-dedans. Ça me dépasse. J'écrase la larme sur ma joue. Mais trop tard, il l'a vue.

- Vous ne vous sentez pas bien ?

Je respire à fond pour me calmer.

- Si, si. Ça va, ça va.

J'aimerais autant qu'il n'insiste pas.

- Ok.

Il se lève et se dirige vers la voiture, commence à changer la roue.

J'aurais aimé qu'il insiste.

Son indifférence m'arrache deux nouvelles larmes et je me mords les lèvres assez fort pour éviter que ces deux perles salées ne se transforment en un flot continu. Accroupi à côté de la roue, cette fois il n'a rien remarqué. Je suis à deux doigts de lui foncer dessus et de lui expliquer que c'est à cause de lui que je pleure. Si j'étais dans mon état normal, c'est ce que je ferais. Je provoquerais une dispute, je me montrerais cassante et au final, j'aurais le dessus, je le ferais plier.

C'est toujours comme ça que cela fini.

Car je sais l'effet que je peux avoir sur un homme. Mais étrangement, il aurait fallu que je craque pour celui qui n'en a rien à fiche de moi.

Je me lève et le rejoins près de la roue. L'essieu est déjà nu et il roule le pneu de rechange pour l'y fixer.

- Je peux vous aider ?

Il s'arrête ; relève la tête, le corps penché sur le caoutchouc noir.

- Ça va mieux ?

Un minuscule espoir renait en moi. Il ne s'en fichait pas. Il a simplement pensé que je préférais rester tranquille.

- Oui, merci.

- Passez-moi le tournevis dans la boîte à outil. Le plus petit. Je n'ai sorti que le gros pour démonter la roue.

Et il poursuit sa manœuvre. Je fouille et trouve tout de suite l'outil. Adam est quelqu'un de très organisé. Chaque chose à sa place pour ne pas perdre de temps et ne jamais se retrouver pris de court. C'est ce qui nous a permis de ne pas nous retrouver sans rien et affamés hier et ce qui nous permet ce matin de reprendre notre route tranquillement.

Je m'accroupis à ses côtés et lui tends le tournevis. Alors qu'il le saisit, un aveu s'échappe de mes lèvres :

- C'est vous qui me faites pleurer, lui dis-je doucement.

Il s'assied subitement, le tournevis à la main, s'essuie le front du dos de sa main poissée par le cambouis et me regarde sans comprendre. Pour la première fois depuis ce matin, ses prunelles grises perdent leur éclat métallique. Il me considère, désarçonné.

- J'en suis désolé. Ce n'est pas volontaire. Quand vous ai-je blessée ?

Puisqu'il m'écoute... Je me cale sur mes talons en face de lui, le maudit un moment de ne pas avoir remis son tee-shirt car je dois faire un effort supplémentaire pour ne pas regarder ses muscles tendus, couverts de sueur. Des traces grises laissées par le travail qu'il est en train d'effectuer zèbrent ses

épaules. Comment lui résister ? Et toujours cette tranquillité, cette solidité dont il ne se départit jamais.

- En fait, réponds-je en riant amèrement, vous ne faites que me blesser depuis que je vous ai rencontré.

Il laisse tomber sur le sol le tournevis et plante ses dents blanches dans la main qui le tenait. Ça aussi, c'est trop sexy pour être tolérable.

Il regarde un instant ailleurs, semblant songer en observant le vide. Il me demande encore :

- Pourquoi vous ai-je blessée ?

- Vous vous montrez si méchant avec moi.

On dirait la plainte d'une petite fille. Je me déteste de ne pas être comme à mon habitude, plus rentre-dedans.

- Ce n'est pas contre vous. C'est juste que vous tombiez mal. Je n'avais pas besoin en ce moment d'avoir dans les pattes une petite parisienne précieuse, incapable de comprendre ce qui se joue ici.

- Aïe, me contenté-je de souffler.

Il me regarde et ses yeux ne sont pas durs comme à l'accoutumée. Mais je n'y trouve pas non plus la moindre trace de gentillesse.

- Vous ne savez rien de moi, Adam. Vous m'avez jugée à la seconde ou vous

m'avez vue. Mais si vous m'aviez laissée une chance au lieu de me coller dans un coin comme une potiche avec ordre de ne pas ouvrir la bouche, vous auriez peut-être appris à me connaître et su que je suis très loin d'être une chochette. Vous pensez que c'est la première fois que je vadrouille ? Que c'est mon premier voyage ? Que je n'ai jamais risqué ma peau pour obtenir une information, écrire un bon papier ? Me suis-je plainte une seule fois depuis que je suis arrivée ?

Je lui ai débité ma tirade sans m'énerver, mais sur un ton sans appel. Il me fixe maintenant avec attention :

- Où avez-vous été ?

Je respire. Enfin il s'intéresse un peu à moi...

- Burundi, Inde, Egypte, Liban, Sibérie, Chine, Kazakhstan.

Il me fixe encore. C'est étrange ce moment où pour une fois je suis calme et pendant lequel je sens bien qu'il me jauge.

- Ok, répond-il avant de se retourner vers sa roue.

Hein ? Ok ?

- C'est tout ? m'exclamé-je.

- Que voulez-vous ? me demande-t-il tout en encastrant le pneu dans son logement. Que nous entamions une danse de la pluie ?

Je me lève d'un bond.

- Mais ce n'est pas vrai ! En fait, vous êtes juste complètement autiste et incapable de vous intéresser aux gens s'ils ne sont pas Nukak. Le reste du monde continue à tourner sans vous, vous savez ?

Et sur ces mots, je le plante là, me dirige vers mon sac et en sors ma serviette et un savon.

- Où allez-vous ? m'interroge-t-il rageusement.

- Me laver. Je ne suis pas une princesse comme vous le croyez, mais j'essaye quand même de conserver un minimum d'hygiène. Contrairement au

gorille suant que vous êtes !

- Mais je me lave ! C'est juste que je préfère suer sur cette roue pour que le carrosse de madame puisse repartir avant de passer sous l'eau, c'est logique ! Restez ici !

- Non !

Il se lève et vient droit sur moi.

- Si vous vous éloignez du campement... menace-t-il.

- Vous ferez quoi ? grogné-je en le fixant droit dans les yeux.

Il ouvre la bouche mais rien ne sort. Je lui tourne le dos et m'éloigne en ajoutant :

- Et n'appellez pas votre tas de bois un campement. J'ai dormi dans bien des bivouacs et avec quelques feuilles et des bâtons, j'ai construit bien mieux qu'un vulgaire emplacement où accueillir un feu.

Je commence à m'enfoncer dans la végétation en regardant bien où je pose mes pieds pour éviter toute rencontre malvenue. Dans un premier temps, Adam ne me suit pas.

- Revenez ici immédiatement. Nina ! se contente-t-il de me balancer d'abord.

Mais comme je ne l'écoute pas et poursuis mon chemin dans la pente descendant jusqu'au lit de la rivière (je suppose), il me court après. En quelques

enjambées, il m'a rattrapée.

- Vous ne pouvez pas attendre cinq minutes que je finisse ?

- Non, vous êtes un mufle.

- Et vous une emm\*\*\*\*

Je stoppe ma marche et me retourne, poings sur les hanches :

- Oh oui, s'il vous plait, continuez à m'insulter, j'aime tellement ça.

En réalité, je suis presque soulagée de le voir, si ce n'est sortir de ses gonds, car il est toujours très calme, au moins réagir un minimum. L'ayant scotché, je dévale à nouveau la pente. Le bruit de l'eau que je perçois à présent me guide. Et bientôt, Adam toujours sur les talons,

je débouche dans un lieu proprement paradisiaque.

La végétation cède ici à l'eau et un trou de verdure baigné de soleil encadre une cascade grondante se précipitant dans un petit lac.

- Oh !

Mon exclamation retentit contre les rochers et les murs de troncs, faisant s'envoler un couple de perroquets multicolores.

- Nina, tente encore Adam sur un ton agacé.

- Chut, lui intimé-je. C'est trop beau, ne gêchez pas cet instant.

Il se tait une demi-seconde avant de

reprendre :

- Accompagnez moi au moins au camp... à la voiture que je récupère mes affaires.

Sans le regarder, profitant du spectacle qui s'offre à moi je lui souffle :

- Vous pouvez y aller seul, vous êtes un grand garçon, vous n'avez pas besoin de moi.

- Je vous l'ai déjà dit, je veux que vous restiez près de moi pour que je m'assure de votre sécurité.

Pour toute réponse, je saisis le bas de mon tee-shirt et tire dessus pour le passer au-dessus de ma tête. Adam se

détourne rapidement, les yeux écarquillés de surprise.

- Vous n'êtes pas très pudique.

J'ai mal au cœur, je me sens sale. J'en ai juste assez.

- Je vous donne simplement l'occasion de vous venger.

Ma référence à hier matin lorsque je l'ai vu nu sous la douche fait battre mon cœur. Je réitérerais avec grand plaisir. Je me débarrasse du reste de mes vêtements et plonge dans l'eau. Lorsque je ressors la tête à l'air libre, je pousse un petit cri :

- Ouh ! Elle est froide.

Adam est resté planté et figé, me

tournant le dos obstinément.

- Vous devriez venir.

Je barbote, les yeux au ras de la surface. Le fluide court le long de mon corps et me ragaillardit. Je me rappelle soudain que je peux compter sur lui et le charme de ses courbes. Quelque chose bascule dans mon cerveau. Je n'ai plus envie d'avoir mal lorsqu'il me repousse. Je veux jouer. Jouer à le faire craquer. J'insiste :

- Allez, ne soyez pas rabat-joie pour une fois.

- Et vous cessez d'être ridicule.

- Je ne suis pas ridicule. Mais vous vouliez que je reste près de vous. Là

dans l'eau, si je m'éloigne, vous ne pouvez rien faire à moins de vous mouiller aussi.

Il hausse les épaules et je fais plusieurs brasses en arrière.

- Je m'en vais ! plaisanté-je.

Il se retourne, constate qu'effectivement, je suis au milieu du lac.

- Nina...

- Nina quoi...

Je fais encore quelques brasses. Il a un geste d'impuissance et de frustration. Puis finit par céder et laisser tomber au sol son short. Je me mords les lèvres en le regardant en boxer. Il s'apprête à

plonger à son tour mais je le stoppe :

- Ah non vous trichez. Moi je suis toute nue.

Il s'arrête, rougit.

Ah ! Je l'ai fait rougir, et pour de bon cette fois.

- Je ne vais certainement pas me mettre tout nu.

- Vous devriez. Déjà parce que je sais déjà à quoi vous ressemblez. Ensuite parce que sinon votre sous-vêtement sera trempé et qu'avec l'humidité de l'air cela mettra des heures à sécher.

Il hésite puis finalement :

- Retournez-vous.

Je pouffe mais obéis. Au bout de quelques secondes, je l'entends plonger. Lorsque je me retourne, il se dirige vers moi, propulsé par ses bras puissants. Ses cheveux sont trempés et quelques gouttelettes d'eau s'accrochent dans sa barbe légère. Je crois qu'il est encore plus beau ainsi. Et le savoir nu si près de moi... nue... Je joue avec le feu, là.

Il s'arrête à deux mètres de moi, juste un peu trop loin pour que je puisse profiter de son corps. Juste au bord de la distance de sécurité au-delà de laquelle deux personnes partagent un cercle plus intime d'échange ; je veux maintenant qu'il transgresse cette frontière.

Je m'éloigne un peu à nouveau, nage

sur le côté, laisse mes seins affleurer à la surface alors que je fais la planche.

- Nina, arrêtez ça. Il s'agissait de vous laver, pas de faire votre heure de natation hebdomadaire!

Je souris... et soudain... je coule...

Dans l'eau je me laisse aller vers le fond autant que je le peux. Au-dessus de moi, la surface mouvante brouille le reflet du ciel bleu et des arbres. J'attends un peu, mes joues gonflées d'air.

Enfin, deux bras musclés m'enserrent et ses mains m'agrippent, une par la cuisse, une par la nuque et me tirent de toute leur force vers l'air. Je suis

littéralement arrachée hors de l'eau et je me retrouve confortablement installée dans les bras d'Adam. Nos peaux glissent l'une contre l'autre délicieusement. Son visage est penché au-dessus du mien et son expression torturée témoigne de son inquiétude.

- Nina, est-ce que vous m'entendez ?  
Respirez Nina !

Mais au lieu de respirer, j'éclate soudain de rire. Adam se décompose :

- Vous l'avez fait exprès.

Je ne dis rien, le fixe intensément. Il ne m'a pas lâchée et je suis trempée contre lui, maintenue par ses grands bras. J'en étais certaine. Je savais que

cette sensation serait incroyable. Son visage est si proche du mien. S'il voulait bien se pencher un peu vers moi... Décryptant soudain mon regard, Adam me relâche dans l'eau et cette fois je bois vraiment la tasse.

- Vous êtes cinglée. J'ai eu peur. Je pensais que quelque chose vous avait attirée vers le fond.

Adam s'éloigne en nageant. Il tâtonne sur la berge, attrape mon savon et se lave avant de sortir. Je ne perds pas une miette de ses fesses sortant de l'eau. Une fois séché, il s'assied en me tournant le dos. Je fais de même et le rejoins.

Assise dans l'herbe alors que nous sommes rhabillés tous les deux, je lui

demande gentiment :

- Vous êtes fâché ?

- Non, mais depuis quarante-huit heures je ne fais rien d'autre que de m'inquiéter pour vous et ça me fatigue.

- Vous vous inquiétez pour moi ?

Il se retourne et me fixe de ses prunelles grises exaspérées.

- Vous ne pouvez pas cesser ce petit jeu ?

- Quel petit jeu ? lui réponds-je sur le ton le plus innocent possible.

Il soupire, se relève et me tend la main pour m'aider à me remettre sur pieds. Je ramasse mes affaires et le suis

alors que nous nous enfonçons dans la végétation. Nous sommes presque à la voiture lorsque je remarque que ses épaules tressautent.

Adam est en train de rire.

# 13. Pogn

Nous roulons depuis deux heures maintenant. Et à force d'être ballottée, j'ai terriblement envie de vomir. J'ai hâte que la balade s'achève.

Enfin, nous atteignons Pitalito. Les rues grouillent de monde. La ville a beaucoup moins de charme de Bogota, à n'en pas douter, mais il y règne une effervescence incroyable. Je suis soulagée que nous atteignions enfin notre objectif.

Pourtant, Adam roule toujours et nous sortons de la ville.

- Nous n'allions pas à Pitalito ? lui demandé-je, surprise.

- Un peu plus loin. En direction de San Jose.

Je soupire intérieurement. Encore de la route... et nous nous enfonçons dans la forêt. L'heure tourne et je commence à m'inquiéter. Je risque de manquer le rendez-vous des narcos au camp d'Aguabonita et probablement mon unique chance de retrouver Jeff. Mon plan est assez incertain pour qu'on n'y rajoute pas une problématique de temps.

Alors que la forêt s'épaissit, nous débouchons sur une piste puis dans un village caché au cœur d'une clairière. Des maisons légères en branchages avec

des toits en feuilles de palme. Des enfants courent dans tous les sens, jouant en riant. Ils me font sourire, si mignons, avec leurs grands yeux des peintures rouges strient leurs visages.

- Ce sont des Nukak également ?  
interrogé-je Adam.

Puisqu'il s'agit de ses petits protégés, il me répond sans se faire prier.

- Oui. Un des rares groupes à habiter encore dans la forêt amazonienne. Ici vous pourrez mieux observer leur manière de vivre, dans leurs maloca, leurs habitations. Même si les narcos sont aussi présents.

Je frissonne. Jetant un œil autour de

moi, j'aperçois effectivement, planté aux abords du village un homme armé d'une kalachnikov.

Fichtre !

- Le type en arme là-bas ?

Adam regarde dans la direction que je lui indique du menton et acquiesce :

- Oui, c'en est un. Il doit surveiller les allées et venues.

- Ne risque-t-il pas de ne pas apprécier notre présence ?

- Non, ils savent qui je suis et pourquoi je viens régulièrement. N'ayez pas peur...

Je n'ai pas peur enfin !

- Vous comprendrez en revanche, Nina, que je ne tolèrerai pas que vous sortiez d'un périmètre dans lequel je peux vous surveiller.

- Vous voulez dire, comme une enfant ? grincé-je, vexée par son comportement.

- Ce n'est pas le moment de prendre la mouche, ne croyez-vous pas ?

Je hausse les épaules alors qu'il poursuit :

- Si on vous demande ce que vous faites là, dites que vous êtes mon assistante.

Je ne peux m'empêcher d'insister :

- Forcément, je suis votre assistante,

espèce de macho. Je ne pourrais pas être une collègue. Non, c'est vous l'homme !

Il soupire bruyamment et lève les yeux au ciel.

- Et si subitement on vient vous chercher parce qu'il y a eu un accident et qu'il y a besoin d'opérer ? Que ferez-vous docteur ? me demande-t-il ironiquement.

Ok, ma réaction était stupide et uniquement provoquée par les sentiments violents qu'il me fait ressentir. Il faut impérativement que je prenne du recul.

Nous descendons de la voiture et Adam adresse au loin un signe de la

main au type armé qui lui rend son salut d'un mouvement de tête. Il attrape à l'arrière du véhicule une grande sacoche contenant son matériel de travail et s'enfonce entre les maisons.

A sa vue, les enfants se précipitent vers lui et lui font une fête dingue. Ses prunelles grises qui me fixaient avec agacement quelques secondes plus tôt, s'attendrissent immédiatement et il plie en deux sa carrure si large pour se mettre au niveau des petits et procéder à une distribution de gâteaux :

- Pas tous à la fois ! Pas tous à la fois ! s'exclame-t-il, le visage fendu par un immense sourire.

Je remarque les étincelles qui habitent

son regard métallique à cet instant et les deux fossettes qui se creusent dans ses joues, terriblement craquantes, et que je n'avais jamais vues auparavant. Cet homme est beau, oui, mais il est magnifique lorsqu'il s'ouvre.

Sauf qu'il ne s'ouvre qu'aux indiens Nukak. Avec le reste des mortels, il est froid, sec et glacial. Comme s'il ne voulait plus avoir de contact avec qui que ce soit.

Adam s'assure que chaque enfant ait eu un petit quelque chose et les laisse s'enfuir avec leur butin. Puis il se relève et nous atteignons bientôt la plus large maloca du camp. L'intérieur vaste est vide, à l'exception d'un foyer central. Le

long des murs sont accrochés des hamacs en fibres végétales tressées. Ils pendent, vides, sauf l'un d'entre eux. Une vieille main ridée s'accroche à l'un des bords. En dessous, un petit enfant aux larges yeux marron joue avec un petit singe apprivoisé.

Adam se penche vers le gamin et lui murmure :

- Paolo. Où est ton père ?

Le petit regarde le grand médecin sans sembler comprendre. Adam reprend en articulant et en ajoutant au milieu de son espagnol quelques mots que je ne comprends pas. L'enfant lui répond brièvement dans cette même langue et quitte la maison en courant.

Adam se retourne vers moi et prend le temps de m'expliquer, ce qui me laisse sans voix :

- Son père est à la chasse, il est parti chercher sa mère.

Puis il s'approche du hamac. Je le suis. A l'intérieur repose une femme qui semble très âgée, la peau plissée par le temps, les yeux dans le vide et la bouche ouverte.

- Elle a l'air vraiment mal, soufflé-je.

- Oui, me confirme Adam. Elle va mourir. C'est la plus âgée du village. Un sacré record de longévité, je crois qu'elle a un peu plus de quatre-vingts ans. L'espérance de vie des Nukak

aujourd'hui est de 40 ou 45 ans.

- Pourquoi n'a-t-elle pas de peintures rouges sur le visage ?

- Parce qu'elle est malade. Ces décorations sont très structurées. Elles représentent le statut social d'une personne ou indique un événement : un mariage, une naissance. Les Nukak n'en portent pas quand ils sont malades ou en deuil.

Un bruissement derrière nous. Une jeune femme entre, le petit de tout à l'heure sur ses talons. Elle porte les cheveux très courts et une partie est même épilée. Elle s'approche d'Adam et lui tend de grosses bogues hérissées d'épines.

- Boyop, lui lance-t-elle.

Adam saisi les bogues, sort de son sac une petite machette, pose la grosse noix au sol et la coupe en deux d'un geste sec. À l'intérieur, des graines ressemblant à des fruits rouges. Il me les montre :

- C'est du boyop ? demandé-je en essayant de reproduire le mot prononcé par la maman du garçon.

Adam rit doucement.

- Non, c'est du roucou. C'est avec ça qu'ils font les peintures sur leur visage. Mais c'est aussi un antiseptique puissant et cela soulage le transit. Je vais lui en donner un peu en le mélangeant à

quelques médicaments, en espérant au moins atténuer ses souffrances.

Je hoche la tête. J'adore quand il m'explique tout ça. C'est absolument fascinant. Il connaît parfaitement ce peuple.

- Et boyop ? Qu'est-ce que c'est ? ajouté-je, curieuse.

Il commence à broyer les baies dans un petit mortier et sourit en poursuivant sa tâche :

- Boyop, c'est moi.

Il lève les yeux et ses prunelles grises sont douces et lumineuses. Il me sourit et je crois que c'est la première fois.

- Boyop ça veut dire professeur.

Ce surnom donné par les Nukak le touche visiblement. Un peu comme si cela signifiait qu'il était un des leurs d'une certaine manière. La maman tire sa manche de tee-shirt et lui parle en me désignant du doigt.

- Qu'est-ce qu'elle dit ?

- Elle veut que vous la suiviez.

Je la regarde gentiment et lui fait un signe de tête.

- Mais comment faire, demandé-je à Adam. Vous m'avez interdit de m'éloigner.

- Ce serait malpoli de refuser son invitation. J'en ai pour une demi-heure. Pendant ce temps, vous êtes son invitée.

Puis-je compter sur vous pour rester loin des hommes armés, Nina ?

J'acquiesce, bien trop curieuse à l'idée de suivre la jeune femme. Je fais un pas vers elle et d'autorité, elle me prend la main, m'entraînant à l'extérieur. Je la suis en riant de sa précipitation alors qu'elle se met à me parler sans discontinuer, visiblement heureuse de s'être approprié ma présence.

Elle me conduit dans une nouvelle habitation, bien plus petite, ne contenant que trois hamacs ainsi qu'un minuscule. Elle m'attire jusqu'à ce dernier et m'y montre un bébé en me faisant des signes :

- J'ai compris ! C'est ta fille ! lui

réponds-je en faisant les mêmes gestes qu'elle.

Elle sourit, très fière. Elle a raison, la fillette d'un an à peine est magnifique avec ses immenses yeux brillants.

Puis ma nouvelle amie me fait assoir autour de son foyer, s'installe en tailleur en face de moi et saisit un bol rempli d'une mixture rouge. Du roucou j'imagine. Elle plonge les doigts dedans et les avancement vers mon visage. J'ai un mouvement de recul, notamment à cause de l'odeur, mais la jeune femme insiste avec tellement d'enthousiasme que je ne peux pas refuser. Je forme un gros chignon avec mes cheveux que je maintiens à l'aide de la nervure solide

d'une feuille de palme afin qu'ils n'abîment pas le dessin en balayant mon front, indisciplinés comme ils sont.

Elle achève juste le grillage compliqué sur mon front quand Adam nous rejoint. Je lui adresse une moue désolée. Mais il éclate de rire :

- Ça vous va très bien, et au moins, je suis certain que vous êtes restée sage pendant que j'étais occupé.

Je lui tire la langue et me relève. Mon amie me tend un éclat de miroir pour que je regarde. Des lignes horizontales traversent mon front de part en part. Quelques points sont disséminés entre elles et un cercle épais est tracé sur ma tempe gauche.

- Pouvez-vous lui demander ce que cela signifie ?

- Bien sûr !

Ils échangent un peu, je le vois rire et alors que nous ressortons de la maloca, il m'explique :

- Je vous transmets ce qu'elle m'a dit, mais vous promettez de ne pas vous fâcher.

- Bien sûr, pourquoi ?

Il rit encore.

- Vous vous moquez ! me plains-je en plaisantant. Dites-moi.

- Ok. Vous l'aurez voulu. Votre dessin signifie force...

- Ah ça me plaît !

- Et aussi tête de mule, ajoute-t-il en s'étouffant presque de rire.

Je me fige sur place alors qu'Adam ne peut contenir un début de fou rire.

- Elle vous a bien cernée on dirait, me lance-t-il, ses prunelles grises pleines d'étincelles.

Je secoue la tête, mais je n'ai pas envie de me fâcher. Au contraire, nos échanges depuis que nous sommes arrivés au village sont tellement plus agréables... Et puis, c'est vrai que je suis un peu... déterminée.

Adam se calme progressivement et nous reprenons notre marche l'un à côté

de l'autre. Sans me regarder mais en se penchant légèrement vers moi, il finit par me souffler sur un ton que je ne suis pas certaine de parvenir à qualifier :

- Votre dessin parle aussi de mariage.

- Mais je ne suis pas mariée ! m'exclamé-je.

- En réalité, elle pense que si. Elle pense que vous êtes ma femme.

Je m'arrête, le cœur accéléré. C'est étrange ce que cette nouvelle provoque en moi, moi l'éternelle célibataire qui a juré de le rester le plus longtemps possible. Sentant une rougeur me monter au visage, je choisis d'en plaisanter :

- Quelle horreur n'est-ce pas ?

Mauvaise nouvelle pour vous !

Je lui envoie une bourrade amicale et nous repartons. Je tente de deviner du coin de l'œil l'expression qu'il a prise. Ses yeux regardent au loin, vers la forêt. Et je les trouve bien songeurs. Nous restons ainsi silencieux jusqu'à ce que nous soyons à nouveau près du véhicule. Adam m'ouvre la portière avec une galanterie soudaine qui me laisse pantoise. Puis il fait le tour de la voiture, grimpe à son tour et s'apprête à démarrer quand le petit garçon de tout à l'heure court vers nous en hurlant :

- Pogn ! Pogn !

Adam suspend son geste et sa main reste sur la clé. Toute légèreté s'envole

immédiatement de son visage et ses yeux gris reprennent leur éclat froid et métallique.

- Qu'est-ce qui se passe ? lui demandé-je.

Il sort du véhicule et me balance sans ménagement :

- Changement de programme, nous restons.

Puis il s'éloigne du véhicule. Je me dresse sur mon siège, sort la tête de l'habitacle et lui crie, paniquée à l'idée de manquer les narcos que je recherche et qui doivent se rendre à Aguabonita cette après-midi.

- Mais non ! Nous devons rentrer au

camp !

- Il n'en est plus question, me répond-il presque méchamment. Descendez de cette voiture, prenez vos affaires et venez. Et je vous préviens, si vous me quittez d'une semelle à partir de maintenant, je vous découpe moi-même en rondelles.

Totalement désorientée par ce changement d'atmosphère soudain, j'obéis mais le rattrape en courant pour en savoir plus.

- Expliquez-moi. Si vous changez vos plans, donnez-moi au moins le début d'une explication.

Il s'arrête, les sourcils froncés et se

retourne. Le bruit d'un convoi de plusieurs véhicules se fait entendre.

- Pogn, ça signifie « grand » en Nukak.

- Et ? demandé-je, ne voyant pas du tout pourquoi ce simple mot l'a rendu ainsi.

Il prend une inspiration alors que plusieurs 4x4 déroulent à toute vitesse dans le village depuis la route que nous avons nous-même empruntée. Ils sont remplis d'hommes armés. Adam grogne d'une voix pleine de colère :

- Alors Pogn arrive.

Je me tourne avec une curiosité mêlée de crainte vers les véhicules qui

s'arrêtent dans un nuage de poussière. Les hommes armés sautent immédiatement au sol et se répartissent partout dans le village alors que les Nukak poursuivent leurs activités, plus tendus.

Puis une portière restée fermée finit par s'ouvrir, et l'immense Jack Cabualca en sort, fixant immédiatement sur moi ses yeux d'un vert glacial.

# 14. L'animal ancêtre

Il se déroule alors une scène à laquelle je ne m'attendais pas. Cabualca me fixe, agacé de me trouver là et ouvre la bouche. Lui connaît ma véritable identité. Le village est bourré d'hommes armés à la solde des narcos. S'il parle, je suis probablement morte. Je le supplie du regard de se taire. Contre toute attente, il referme la bouche et ne

dit rien, laisse glisser ses yeux sur moi comme s'il me voyait pour la première fois.

Ses yeux se portent alors sur Adam et se chargent d'une colère froide qui me fait frissonner. Adam a l'air tout aussi dur et il saisit ma main qu'il sert. Les deux hommes se connaissent et se détestent, cela ne fait aucune doute. Mais le geste protecteur du médecin me trouble profondément. Je m'attendais plus à ce qu'il me pousse vers le village sans ménagement afin de me planquer au fond d'une habitation avec ordre de ne plus bouger, même pas respirer.

Jack lui aussi voit le geste d'Adam, il me regarde à nouveau, de l'étonnement

dans les yeux, puis encore Adam et sa colère semble avoir doublée. Il prend une inspiration si profonde que je vois sa poitrine se soulever et se gonfler à la limite de l'explosion.

Jack est un volcan, comme moi. Et un instant, je crois bien qu'il va foncer sur Adam pour lui faire du mal. La tension entre les deux hommes est extrême et pour une raison inconnue, il semble que je l'attise sans le vouloir. Probablement pas pour les mêmes raisons : Cabualca ne rêve que d'une chose, que je me remette dans un avion pour Paris, Adam espère éviter que je me fasse trouer la peau avant de pouvoir se débarrasser lui aussi de moi, mais à la différence de

Jack, il ignore ma véritable identité et les raisons de ma présence en Colombie.

C'est Adam qui met fin au face-à-face en me tirant par la main et en soufflant sourdement :

- Tu restes à côté de moi.

Il m'a tutoyée et cela me remue. Je suis vraiment ridicule avec cet homme. Pour masquer mon trouble je lâche :

- Je ne risque pas aller bien loin vu que tu me broies les phalanges.

Aussitôt après avoir prononcé cette phrase, je m'en veux. Il ne s'est pas aperçu qu'il m'a saisi la main et je ne voudrais qu'il l'abandonne pour rien au monde, mais maintenant que je lui ai fait

remarquer, il va la repousser comme si mes doigts entre les siens le dégouttaient j'en suis sûre.

Il baisse les yeux vers nos mains effectivement, mais au lieu de les séparer, il desserre son étreinte et mêle ses doigts aux miens.

- Pardon, je ne voulais pas te faire mal.

Et il m'entraîne à sa suite. Nous retournons dans la maison de la mourante. Dans mon dos, je sens le regard de Jack brûler mes épaules. Dans la demi-pénombre de la baraque, j'entends la faible respiration de l'aïeule.

- Comment va-t-elle ? soufflé-je à Adam dans l'espoir de lui faire penser à autre chose.

Je ne comprends rien à ce qui est en train de se passer. Ni ce que Jack fait là alors qu'il devait réceptionner une livraison à Aguabonita, ni pourquoi lui et Adam se connaissent, ni pourquoi l'arrivée de Pogn/Cabualca a poussé le médecin à changer ses plans. Mais encore une fois, si je veux obtenir des informations, je vais devoir jouer serré avec cet homme taiseux qui ne m'a encore absolument rien révélé de lui depuis que je le connais.

- Elle va un peu mieux, me répond Adam. Elle ne passera pas la nuit à mon

avis, mais au moins elle ne souffre pas. Il y aura une veillée ce soir pour accompagner son esprit, c'est probablement mieux que nous restions tout compte fait. Cela touchera les Nukak que nous soyons présents.

- Nous ?

Il me regarde et le demi-sourire qu'il m'adresse allège le poids pesant sur ma poitrine.

- Oui, nous. Tu as été accepté dans la communauté, dit Adam en désignant mon front.

Je touche précautionneusement la peinture qui a séchée pour ne pas l'abîmer.

- Ça me fait vraiment plaisir.

- C'est vrai ? me questionne Adam, le regard illuminé.

Je hoche la tête et nous nous sourions pour de bon. Ses deux fossettes se creusent dans sa barbe claire et courte, ses yeux se plissent, rieurs.

Voilà, mon premier vrai sourire obtenu de l'homme qui fait battre mon cœur plus fort que jamais depuis quarante-huit heures.

- Même si je dois avouer que ça ne sent pas très bon... ajouté-je en plaisantant.

- L'odeur s'évapore, ne t'inquiète pas. Et puis ça protège des moustiques.

- Pratique cette plante !

- Tu ne crois pas si bien dire. C'est un colorant naturel que tu connais déjà en réalité... En Europe on s'en sert souvent pour teinter certains fromages.

- Ah bon ? C'est amusant, je ne savais pas...

- Si tu as déjà mangé de la mimolette ou du cheddar hollandais...

Je ris aux éclats et Adam sourit encore. Ses yeux sont doux. Je voudrais ne les voir qu'ainsi lorsqu'il les pose sur moi.

- Tu restes là sans faire d'histoires ? s'inquiète-t-il.

- Ok.

Et je m'assieds sur le sol à côté du foyer éteint. Adam est tellement surpris par ma réaction qu'il vient me rejoindre en me regardant avec méfiance. Je ris :

- Je te promets que ce n'est pas une ruse.

Je m'allonge sur le sol en terre battue.

- Parle-moi encore d'eux.

Un petit silence me répond et je devine qu'il est à la fois étonné et ravi que je lui pose cette question.

- Eh bien, les Nukak sont un peuple de chasseurs-cueilleurs, des nomades. C'est la raison pour laquelle leurs habitations sont si légères. Ils ne possèdent en réalité que leurs hamacs.

Je les retrouve de temps à autres le long de leur circuit qui va jusqu'à la rivière. Dans cinq jours, ils lèvent le camp et partent pour les rives du fleuve Magdalena entre la chaîne centrale et la chaîne orientale de la cordillère des Andes.

- Pourquoi les aimes-tu tant ?

- Ils sont vrais. Ils sont fragiles... Ils ont besoin de moi ?

J'entends beaucoup dans ces trois phrases. De la générosité, sa fragilité à lui, son besoin de se sentir utile, son envie de sauver ce peuple, un besoin profond dont j'aimerais connaître les racines. Pourquoi ne pas tenter :

- Tu es allé jusqu'à te couper des tiens pour vivre avec eux dans des conditions difficiles, pourquoi ?

Adam ouvre la bouche, ses sourcils se froncent et je sens l'autre partie de lui, celle qui est dure comme de la pierre affleurer à la surface. Tout sauf perdre cette nouvelle ambiance entre nous, plus intime. Il ne cherche plus à me repousser, je fais immédiatement marche arrière :

- Non, c'est bon. Ne réponds pas à ma question, murmuré-je. Si tu trouves cela trop indiscret, je ne veux rien savoir.

Ses pupilles perdent l'éclat métallique qui les avaient gagnées et un sentiment que je ne parviens pas à

nommer la traverse. Adam me fixe un instant avant de souffler :

- Merci.

Le silence s'installe entre nous. Adam regarde ailleurs. Je comprends bien que ma question a ravivé des souvenirs douloureux. La curieuse que je suis bout intérieurement, mais pour une fois, je dois être raisonnable. Il ne s'agit pas d'une investigation, mais des sentiments d'un homme qui me touchent au plus profond de moi-même.

Nous restons dans la maison jusqu'à ce que la nuit tombe. De temps à autre, Adam se lève, se dirige vers la malade et introduit entre ses lèvres crevassées quelques gouttes de médicaments.

Alors que les derniers rayons du soleil s'effacent lentement, Adam me fait signe de me lever :

- On y va. Nous devons retrouver le reste de la tribu.

J'époussette mon short et déplie mes longues jambes avec bonheur.

- Personne ne sera venu nous embêter ici, noté-je.

- Les Nukak n'auraient laissé entrer personne à part nous. Cette femme est bien trop respectée. Ils auraient préféré être tous massacrés plutôt que de laisser quiconque troubler son repos.

Avant de quitter la maison, je me dirige vers la vieille Nukak et me

penche au-dessus de son hamac avec respect :

- Bon courage, lui murmuré-je doucement.

Mais alors, l'aïeule me saisit l'avant-bras et serre mes doigts de toutes ses forces, enfonçant ses ongles dans ma peau avec une vigueur étonnante pour une mourante :

- Dipi hâré. Dipi hâré.

Prononce la vieille femme, les yeux vitreux une seconde auparavant soudain vrillés tout au fond des miens. Un long frisson me parcourt et mon pouls s'accélère.

Aussi soudainement qu'elle m'a

attrapée, elle me relâche, ses yeux se ferment, sa tête retombe et sa bouche s'entrouvre sur un léger ronflement.

Adam se précipite, sortant à la va-vite son stéthoscope.

- C'est incroyable, s'exclame-t-il, l'air très inquiet. Comment a-t-elle eu la force ?

Il pose délicatement son appareil sur la poitrine de l'aïeule qui s'est profondément endormie. Et plus il l'ausculte, plus il est abasourdi. Il finit par se redresser et ranger son matériel.

- Plus aucune trace de l'infection respiratoire, je n'y comprends rien.

Il me regarde comme s'il me voyait

pour la première fois :

- Que t'a-t-elle dit ?

- Je...

- Dis-moi.

Il a l'air terriblement inquiet.

- Je n'en sais rien ! protesté-je. Elle a parlé dans sa langue.

- Essaie de te souvenir.

- Un truc comme « bipi haret ».

Adam est profondément étonné.

- Dipi hâré ?

- Oui, c'est ça, je crois. Qu'est-ce que cela signifie ?

- « Fais très attention. »

- C'est rassurant, réponds-je en rigolant un peu.

Mais je n'en mène pas large. Au contraire, j'ai la chair de poule.

- Ne bouge pas d'ici, je reviens.

Et il sort en courant, se dirigeant vers un coin du village que je ne distingue pas. J'aurais autant préféré ne pas rester seule avec la vieille femme. Tout ça prend une allure un peu trop mystique pour moi... Certes, elle tient du fétu de paille et s'est endormie profondément, mais la force dont elle a fait preuve m'a paru surnaturelle.

Adam revient heureusement rapidement et me tend la main. J'y glisse

la mienne alors que mon cœur accélère légèrement.

- Viens, les hommes sont rentrés de la chasse, je leur ai raconté.

- Attends, demandé-je avant de quitter la maison de l'aigle. Comment va-t-elle ?

Il me sourit :

- Incompréhensiblement, elle va bien.

- Elle ne va pas mourir ?

- Il faut voir comment cela va évoluer mais elle va mieux.

Je le suis enfin et il m'emmène au cœur du village. Un groupe d'hommes agité est en pleine discussion, de

longues sarbacanes de près de trois mètres placées en équilibre contre eux. Lorsque nous les rejoignons, ils se tournent tous vers moi. L'un d'eux s'approche et me parle en espagnol :

- Tu as sauvé notre ancêtre. Nous allons consulter les esprits pour toi.

Je regarde Adam avec un regard anxieux, mais il semble ailleurs et sa présence ne m'aide pas en l'occurrence. Celle de Jack, les yeux me lançant des éclairs non plus. Ne sachant comment réagir, je bafouille.

- Euh... merci...

Quelques minutes plus tard, un feu a été allumé dans lequel mijote une sorte

de décoction de filaments d'une plante blanche à l'odeur très amère et le village entier fait cercle. Je m'assois aux côtés d'Adam, Cabualca est en face, de l'autre côté de la place et il ne me quitte pas une seule seconde du regard. Les autres hommes en armes sont partis s'installer plus loin et nous sommes seuls avec les indiens.

Mon amie, la jeune maman, s'approche et me tends un collier avec des perles de bois, plonge les doigts dans le même petit bol que cette après-midi et trace de nouvelles lignes sur mon visage, couvrant cette fois-ci mes joues et mon menton. L'odeur me prend à la gorge.

- Si ça te pique, dis-le, me souffle Adam discrètement. Le roucou peut être allergène.

- C'est gentil, ça va. Explique-moi ce qui se passe d'accord ?

Il hoche la tête. De l'autre côté, par-dessus les flammes, les yeux verts de Jack luisent d'un feu inquiétant. Je fais tout pour l'ignorer, mais ce n'est pas des plus évidents. J'attends notre confrontation, je sais qu'elle est inévitable. Il porte le même tee-shirt que l'autre nuit chez lui, celui-là même que je lui ai retiré lorsque nous avons...

La cérémonie commence. Un homme se place au centre du cercle et boit un peu de la mixture bouillonnante.

- C'est une infusion d'ayahuasca, me chuchote Adam en se penchant tellement vers moi que son souffle court sur mon cou et y provoque des frissons agréables. Je ferme à demi les yeux. De l'autre côté du cercle, les mâchoires de Cabualca se crispent.

- Ah quoi cela sert-il ?

- Il s'agit de la liane des morts. C'est un puissant psychotrope. Ils croient que ce breuvage leur permet d'entrer en contacts avec les esprits. Ils vont leur demander de te protéger et de leur révéler ton destin.

- Charmant, raillé-je, pas rassurée du tout.

- C'est un grand honneur qui t'est fait, me sermonne-t-il.

Je me tourne vers lui. Ses prunelles gris clairs sont dures.

Il ne me pardonne donc rien ?

Je pose une main sur la sienne, sentant ses doigts larges sous les miens qui me paraissent tellement minces à côté.

- Je sais Adam, c'est juste que j'ai un peu peur.

- Je croyais que tu n'étais pas une trouillarde, plaisante-t-il, rasséréiné.

Je ris un peu.

- Oui, mais là c'est assez impressionnant. Je ne sais pas ce que les

morts vont révéler, je ne suis pas certaine d'avoir très envie de connaître mon destin.

Son autre main vient enserrer la mienne et il la presse légèrement.

- Tout ira bien, ne t'inquiète pas.

Son regard est chaud, attentionné. Je ne l'ai jamais vu ainsi. Je voudrais qu'il ne détourne plus jamais les yeux, mais le chaman commence ses incantations.

- Ils l'ont fait pour toi ? lui demandé-je encore.

- Non. Je n'ai pas eu ce privilège. Je crois que tu es la première non-Nukak à y avoir droit.

Et dans sa voix, je comprends que

cela compte pour lui.

Rapidement l'homme se met à halluciner et s'agite dans tous les sens, prononçant une litanie qui semble jaillir d'outre-tombe et le vider totalement, jusqu'à ce qu'il s'écroule sur le sol. Le vent se lève alors violemment, agitant autour de nous les toits en palmes, le tonnerre gronde et une pluie fine et chaude commence à tomber. Tout le groupe bruit de murmures et me regarde avec une sorte de crainte. Instinctivement, je serre les doigts d'Adam entre les miens. Il les garde fermement pour me rassurer.

- Qu'est-ce qu'il a dit ?

- Attends, je n'ai pas tout compris,

c'était assez décousu...

Adam se penche vers son voisin qui lui répète visiblement ce que le chaman a vu dans son hallucination. Les prunelles grises viennent à nouveau se fixer sur moi, étonnées.

- Et bien ! Ce n'est pas rien !

- Dis-moi je t'en supplie, vraiment, je ne me sens pas très à l'aise.

- Ne t'inquiète pas. Tout va bien. Ils pensent que tu es une descendante de leur animal ancêtre.

- Leur quoi ?

- Leur animal ancêtre. Selon la légende, les Nukak vivaient dans un trou sous terre, l'animal ancêtre serait venu

les chercher, ils sont sortis par une fente et c'est ainsi que leur peuple est né. Tu auras un grand destin.

- Lequel ? demandé-je, curieuse et toujours très impressionnée par ce qui vient de se dérouler.

- Les esprits n'ont rien voulu dire.

- Oh...

Je reste interdite. Le calme revient progressivement dans le village et le vent se fait moins fort alors que la pluie s'intensifie.

- Et maintenant, que va-t-il se passer ?

- Rien. Ils vont tous aller dormir, mais tu as leur aide éternelle. Tu comptes pour eux maintenant.

- Et le chaman ?

- Il va vomir toute la nuit.

Je pouffe :

- Classe.

Adam rit aussi.

- Ecoute, reprends-je. J'ai besoin d'être seule un peu. Je sais que tu ne veux pas que je m'éloigne...

- Je ne suis pas rassuré.

- S'il te plaît, laisse-moi respirer. Je ne suis pas une enfant...

Je lui souris, et ajoute avec un clin d'œil :

- Et puis que veux-tu qu'il m'arrive ! Je suis une descendante de l'ancêtre

animal, rappelle-toi ! J'ai au moins des pouvoirs magiques avec ça !

Il rit doucement et je m'éloigne sans lui laisser le choix. J'ai vraiment besoin d'être un peu seule. Je longe les maisons en tournant le dos aux narcos. Inutile de provoquer le danger alors que je suis fatiguée et remuée.

Je m'adosse à une habitation. Mais je ne bénéficie pas de plus de dix minutes de solitude. Une voix grave retenti dans mon dos :

- Bon sang Emma, qu'est-ce que tu fous ici...

# 15. Démasquée

Jack. Ses yeux verts glaçants dans l'obscurité. Un rayon de lune s'est accroché dans ses prunelles et les fait luire. Il est à la fois magnifique et inquiétant. Mais pour une raison inconnue, je n'ai pas peur de lui. Alors que nous nous sommes rencontrés il y a quelques jours à peine, c'est un peu comme si lui et moi nous nous connaissions depuis des millénaires.

Peut-être que lui aussi descend de l'animal ancêtre ?

Blague à part, nous sommes fait dans le même moule. Il déjoue mes

stratagèmes et je me sens capable de lui tenir tête. Je n'attends pas et lui lance :

- Pourquoi n'as-tu pas révélé ma véritable identité ?

- Parce qu'Adam ignore qui tu es en réalité ?

Il a l'air simplement étonné.

- Je ne parle pas d'Adam, je parle des narcos. Pourquoi ne m'as-tu pas livrée puisqu'ils sont à ma recherche ?

- J'essaye d'éviter que tu ne te fasses tuer, tu te rappelles ? Qu'est-ce que tu as raconté à Adam ?

- Que j'étais une journaliste venue faire un reportage sur les indiens Nukak. Pourquoi ne me livres tu pas aux

trafiquants puisque tu es visiblement de leur côté ?

- Putain Emma, arrête tu ne sais rien. Tu ignores tout alors garde tes accusations pourries pour toi ! s'énerve-t-il.

Il hausse la voix et je la hausse à mon tour.

- Ah ouais, parce que tu es sur le point de les déferer à la justice colombienne peut-être ? Ça ressemble plus à une balade entre copains dans la forêt.

- Tu es... grogne-t-il en se rapprochant de moi.

Je me redresse mais malgré ma grande taille, je lui arrive à peine sous le nez.

Vingt centimètres de différence, ça se paye.

- Je suis quoi, vas-y, soufflé-je menaçante.

Il me considère de haut et explose de rire.

- Tu te fiches de moi en plus ? Ajouté-je mauvaise.

Nous sommes presque collés l'un à l'autre, moi le regardant d'en bas, sur la défensive, lui la tête baissée et ses yeux électriques plongés au fond des miens avec ce regard, ce regard qu'il a déjà eu lorsque nous faisons l'amour et que j'avais préféré mettre de côté, décidant que ce n'était pas important. Une

tendresse fort malvenue y traîne. Et aussi bien ses éclats de voix ne me font ni chaud ni froid, aussi bien cette lueur-là ne me dit rien qui vaille. J'étrécie les yeux, méfiante.

- Quoi, aboyé-je.

- Emma, murmure-t-il.

Et sans attendre il saisit mon visage entre ses mains et fond sur mes lèvres. Je ferme les yeux lorsque sa bouche brûlante touche la mienne. J'ai envie de me laisser aller. Le sexe appeal de Cabualca est une arme redoutable. Il est quasiment impossible de lui résister. Sa façon de bouger, son désir qui semble si impératif. Mais j'ai rencontré Adam entre temps... Cela change tout.

Je pose mes deux mains à plat sur le torse terriblement sexy de Jack et le repousse fermement, en faisant un effort colossal sur moi-même. Puis, lorsque j'ai réussi à le détacher de moi, je lui envoie une gifle monumentale.

Il reste une fraction de seconde interdit, puis se frotte la joue en éclatant de rire.

- Tu m'as fait mal !

- C'était le but. Jack, tu ne peux pas faire ça à chaque fois.

- Faire quoi ?

- M'empêcher de découvrir qui tu es en m'embrassant et en me poussant à faire l'amour avec toi.

Il rit encore.

- En te poussant à faire l'amour avec moi ? Je n'ai pas eu l'impression de te pousser à quoi que ce soit quand tu étais dans ma chambre. Tu t'es jetée sur moi !

- Non, je ne me suis pas jetée sur toi !

- Oh si !

- Jack ! le menacé-je de mon petit poing.

Il me retourne un rictus ironique alors qu'une lueur de désir passe dans son regard vert.

- Continue à agiter ton minuscule poing sous mon nez et je te jure que je te jette en travers de mon épaule et je t'emmène dans les bois pour t'y faire

l'amour jusqu'à ce que tu reconnaises à quel point tu en as envie aussi.

- Je n'en ai pas envie, lui rétorqué-je en croisant les bras.

Mais bien sûr Emma, tente de t'en convaincre.

Cet homme m'agace.

- Tu m'agaces, lui lancé-je.

Pourquoi le garder pour moi après tout !

- Je sais, me répond-t-il sur un ton calme. Toi aussi tu m'agaces...

Je souris dans l'obscurité. Je sais qu'il n'est pas net, j'ignore même à quel point les activités dans lesquelles il est

impliqué pourraient me révolter si j'étais au courant. Pourtant je dois faire un effort pour le garder à l'esprit. Je suis bien en sa compagnie, même si c'est tout le temps électrique. Je dois être folle.

Nous nous adossons au mur de l'habitation qui nous coupe du reste du village. Un long moment de silence passe, jusqu'à ce que Cabualca me demande sur un ton inquiet :

- Il y a quelque chose entre toi et Adam ?

Je tourne la tête et le regarde. Lui conserve les yeux fixés en direction des bois, comme si sa question était anodine, mais je vois bien à ses mâchoires crispées que ça ne l'est pas du tout et

qu'au contraire, ce que je vais répondre compte pour lui.

Qu'est-ce qu'il peut y avoir entre ces deux hommes ?

- Non, me contenté-je d'affirmer résolument, même si de mon côté du moins, c'est totalement faux.

J'entends presque le soupir de soulagement qu'il a pourtant tenté de retenir.

S'il savait à quel point les sentiments que j'éprouve pour Adam me désarçonnent...

- Alors, qu'est-ce que tu fais ici ? me redemande-t-il, bien plus détendu qu'au début de notre conversation.

- Crois-moi ou non, mais je ne l'ai pas fait exprès. J'ai fouillé dans ton portable comme tu t'en doutes et j'ai trouvé un SMS de Juan, le type qui était venu pour me tuer quand nous étions dans ton bureau. J'ai noté le rendez-vous pour « la livraison » au camp d'Aguabonita et je m'y suis rendue en espérant découvrir une piste pour retrouver Jeff. J'ai fait croire à l'association qui emploie Adam que je m'intéressais au Nukak. Mais ses plans ont changé, il a dû venir ici pour soigner cette vieille femme étrange qui me fait franchement flipper avec ses révélations et nous voilà. Mais puisque tu es ici, je suppose que je n'ai rien manqué.

Cabualca rit.

- C'est ironique, j'ai demandé à ce que le rendez-vous soit déplacé justement pour que tu ne t'y trouves pas.

Je ris aussi.

- Manqué.

- Ouais.

- C'est quoi, cette livraison ? Et pourquoi Adam et toi vous détestez-vous ?

Jack balaye l'air d'un geste agacé.

- Laisse tomber.

J'insiste, à nouveau tendue.

- Tu sais parfaitement que je n'abandonnerai jamais. Je ne laisserai

pas tomber Jeff. Pas la peine d'essayer de me terroriser ou de me menacer, grondé-je.

- Emma ! s'exclame-t-il en se penchant vers moi et en saisissant mes mains. A nouveau, son regard me fait frémir. Emma je t'en supplie, va-t'en. Tu ne sais pas ce qui va se jouer ici. Tu vas te faire tuer. Pitié, rentre chez toi.

Pour toute réponse, je lui envoie un sourire méprisant.

- Mais je vais vraiment croire que tu t'inquiètes pour moi ! Attention, je vais finir par penser que tu es amoureux.

J'ai balancé ça pour le faire sortir de ses gonds et l'agacer, mais il se contente

de soupirer en secouant la tête et de reprendre sa position contre le mur de l'habitation. Au bout d'un nouveau silence, il me demande :

- Quel nom as-tu donné à Adam ?

- Nina, réponds-je en riant.

Jack rit aussi. Mais à quelques pas de nous, une voix de stentor gronde :

- Tu t'es bien foutue de moi.

Mon sang quitte instantanément mes veines et mon cœur cesse de battre quand je tourne la tête et rencontre le visage furieux d'Adam.

# 16. Mise au point

Je plaque ma main sur ma bouche pour y étouffer un cri de désespoir.

- Adam, attends, je vais tout t'expliquer...

Mais il m'a déjà tourné le dos et part à grandes enjambées vers le campement. J'abandonne Cabualca pour lui courir après. Jack me retient par le bras :

- Laisse-le. Il ne dira rien.

Ce n'est pas ce qui m'inquiète. A vrai dire, je n'y avais pas songé. Je ne supporte tout simplement pas l'idée qu'il me déteste. Et comment pourrait-il

en être autrement maintenant qu'il a découvert que je lui mentais depuis le début, que je ne me suis jamais intéressée à ses précieux Nukak auquel il a consacré toute sa vie depuis ces deux dernières années.

Je me dégage brutalement de la prise de Jack en le regardant méchamment. Il comprend les sentiments qui m'agitent et la tristesse s'empare de ses prunelles. Il me laisse m'échapper.

Je cours comme une folle dans l'espoir de l'apercevoir entre les maisons. Il n'est nulle part. Le vent se lève à nouveau, violent, et les nuages crèvent encore, me noyant instantanément sous une pluie chaude.

Mes cheveux s'alourdissent, gorgés, et collent à mon visage, à mon cou et à mes épaules, tout comme mes vêtements. Mais je n'en ai rien à faire. Je ne pense qu'à Adam. Il me faut absolument avoir une explication avec lui, même si je le connais trop peu pour savoir s'il acceptera de me pardonner.

Enfin j'aperçois sa silhouette carrée inscrite dans l'embrasement de l'une des maisons. Un feu est allumé dans le foyer et les flammes rougeoient devant lui. Il est appuyé à un des poteaux supportant le toit, comme s'il en avait besoin pour se retenir de tomber. Je me déteste de provoquer tout ça.

Je m'avance prudemment, ne sachant

pas comment je vais être reçue et, sur le pas de la porte, je souffle :

- S'il te plaît, laisse-moi t'expliquer.

Il ne se retourne pas. J'entre et le rejoins. Il est trempé lui aussi et les prunelles grises qu'il pose sur moi sont noyées de sentiments mélangés : du doute, de la colère, une profonde tristesse. Je m'approche et lorsque je suis à sa hauteur, il détourne la tête. Cette attitude me brise le cœur, mais je préfère rester positive : il ne s'en va pas.

Je pose une main trempée sur son bras et de l'autre passe les doigts dans mes cheveux lourds de pluie pour les décoller de mes yeux. Mais mon contact

le brûle et il fait un pas de côté :

- Je ne suis même pas certain d'avoir envie de le savoir, répond-il d'une voix glaciale qui me fait frissonner.

Il ne dit plus rien et je cherche désespérément quelle serait la solution pour le convaincre.

- Bon sang, Nina tu m'as menti... Nina... ah non, c'est vrai, ce n'est pas ton prénom.

Il secoue la tête et enfin m'adresse un regard. Ses prunelles grises sont pleines de déception, pleines d'un mépris qui me cloue sur place.

- Emma, murmuré-je en le regardant par en dessous.

- Emma, répète-t-il.

Et sa voix grave fait vibrer mon prénom. L'entendre dans sa bouche est si intense que la peine que je ressens lorsque je pense que j'ai définitivement perdu, si ce n'est son amour, au moins un sentiment d'affection naissant, se décuple.

Je respire profondément pour tenter d'atténuer la douleur qui vrille ma poitrine.

- Je ne voulais pas te mentir.

Il émet un petit rire triste :

- C'est pathétique.

- Attends, qu'est-ce que tu as entendu de ma conversation avec Jack.

- Jack, ça ne m'étonne pas qu'il soit de la partie celui-là !

Et cette fois, ses prunelles se sont chargées de colère.

Ces deux-là se détestent

Je payerais cher pour connaître les raisons de leur inimitié, mais ce n'est pas le moment de questionner. C'est à moi de m'expliquer.

- Adam, s'il te plaît, dis-moi ce que tu as entendu.

- Lorsqu'il t'a demandé quel nom tu m'as donné, ta réponse et son rire. Ça, il doit bien se marrer maintenant. C'était quoi le plan ? Me pousser à tomber dans le piège de José ?

- Hein ?

Je le regarde, les yeux écarquillés et bafouille :

- Mais enfin, mais de quoi parles-tu ?

- Oh ça va, Emma. Plus la peine de jouer la comédie maintenant.

- Je te jure que je ne joue pas la comédie, je ne comprends rien ! De quoi parles-tu enfin ?

Adam a un mouvement d'humeur et quitte en trombe la maison vide dont le feu avait visiblement été allumé pour nous puisque nos bagages sont déposés à côté de deux hamacs suspendus dans le fond.

- Adam, ne t'en va pas !

Mais il est déjà à l'extérieur sous la pluie battante.

- Adam ! Ce n'est pas vrai ! hurlé-je.

Je me précipite à sa suite. Déjà je ne vois dans le noir plus que sa silhouette massive. Je cours derrière lui. Il se précipite vers sa voiture, y grimpe et veut mettre le contact, mais il ne se rappelle qu'à cet instant qu'il a laissé ses affaires dans la maison.

La pluie me fouette avec violence et je dois plisser les yeux pour avancer. Le sol s'est transformé en boue et devient glissant. Je me dépêche de le rejoindre :

- Adam, il pleut des cordes je t'en prie !

Je suis à côté de lui, je pose ma main sur la portière :

- Emma, laisse-moi ! crie-t-il. Laisse-moi !

- Non ! Pas tant que tu ne m'as pas écoutée.

Il rouvre la portière, descend du véhicule, regarde en tous sens autour de lui. Il semble totalement perdu, cherche visiblement à m'échapper. Je lui ai menti oui, mais je ne parviens pas à m'expliquer pour quelles raisons cela le met dans un tel état.

- Adam ? tenté-je.

- Tu te rends compte de ce que tu m'as fait ? lâche-t-il sa voix se brisant

soudain. Est-ce que tu te rends compte ?  
Ce n'était qu'un jeu pour toi...

Quoi ?

- Adam, je te jure que je ne comprends pas. Adam...

Mais sans prévenir, il part en courant en direction de la forêt. Remise de la surprise, je pars à nouveau à sa poursuite. Il s'enfonce dans les bois sur la piste boueuse. Le sol dérape et je n'y vois presque rien. Je le sens plus que l'aperçois quitter la piste et s'enfoncer entre les arbres. Je tourne aussi. J'espère qu'il n'ira pas trop loin, car si je le perds, je ne suis pas certaine de parvenir à retrouver ma route seule.

Je finis par déboucher à la suite d'Adam sur une clairière. Je suis essoufflée. S'il ne s'arrête pas, je ne pourrai plus continuer. Alors, en désespoir de cause, je hurle de toutes mes forces pour l'obliger à m'écouter :

- Je m'appelle Emma Wilde. Je suis journaliste à Paris. Journaliste d'investigation. Mon meilleur ami Jeff s'est fait enlever par un cartel de narcotrafiquants. J'ignore qui le détient. Je sais juste qu'il est en Colombie. J'ai débarqué ici avec pour seul contact celui de Cabualca mais il a refusé de m'aider et a tenté de me remettre dans un avion. J'ai piqué son portable et appris qu'il devait y avoir une livraison de je

ne sais trop quoi au camp d'Aguabonita aujourd'hui. J'ai prétexté un reportage sur les Nukak pour pouvoir m'y rendre avec une bonne couverture. Et puis je t'ai rencontré, et puis tu as été odieux, et puis je suis tombée amoureuse de toi. Je ne veux rien de Jack, je ne sais pas ce qu'il y a entre vous deux. Je veux juste retrouver mon ami. Juste rentrer chez moi et ne plus jamais te revoir car aucun homme ne m'a fait mal comme tu me fais mal à me repousser constamment.

Adam s'est figé. Il m'a écouté, enfin. Et il ne fuit plus. Au contraire, il se retourne et en quelques pas réduit la distance entre nous. Il saisit mon visage entre ses mains et plonge ses yeux au

fond des miens :

- As-tu couché avec Jack, ne me mens pas.

Je le fixe sans ciller. Je sais qu'il ne va pas aimer ma réponse, mais je ne suis pas une menteuse, j'ai toujours refusé de regretter mes actes, je préfère les assumer. Et s'il veut la vérité, je la lui donnerai.

- Oui. J'ai couché avec Cabualca.

Adam me scrute encore, puis il lève brusquement mon visage vers le sien et ses lèvres fondent sur les miennes. Sa bouche douce et ferme, ce baiser si inattendu provoque une telle émotion en moi que je suis sur le point de défaillir

et ce sont ses bras, m'entourant et me plaquant contre lui avec une force passionnée qui m'empêchent de m'écrouler.

Il s'écarte un peu, à peine, juste pour pouvoir écarter de mon front et mes joues mes cheveux emmêlés et murmure :

- Ne me mens plus jamais, Emma.

Et comme il a répété mon prénom, je perds totalement la tête.

Ses lèvres parcourent mon cou et il répète entre chaque baiser :

- Ne me mens plus jamais.

- Je te le promets.

Il prend mon visage entre ses mains, le relève vers lui et plonge au fond de mes yeux. J'y lis une sincérité qui me bouleverse. Sa bouche se pose à nouveau sur la mienne pour m'embrasser, plus tendrement cette fois. C'est si doux. Je me sens si fragile entre ses bras puissants. Mais à ma grande déception, il me relâche et me tend la main avant de souffler :

- Viens, rentrons...

Je mêle mes doigts aux siens, mais je résiste lorsqu'il veut faire un pas. Il se retourne, interloqué :

- Quelque chose ne va pas ?

Je secoue la tête négativement. Tout

va bien. Je suis juste plantée en plein milieu de la forêt amazonienne, la pluie gouttant de mes cheveux, totalement trempée, parce que j'ai couru après cet homme. Cet homme-là qui fait incompréhensiblement battre mon cœur alors qu'objectivement, je ne sais rien de lui. Mais il possède cette aura qui me donne envie de me blottir contre lui. Je ne veux pas interrompre ce tête à tête. Je veux plus. Profiter de ce soulagement qui m'a saisie lorsqu'il m'a embrassée : non, il ne me déteste pas. S'il me repousse, c'est au contraire qu'il tient à moi. Et peut-être, qui sait, partage-t-il un peu les sentiments qui m'habitent.

Alors en souriant, je me laisse glisser

au sol. La boue chaude m'accueille et je commence à rire nerveusement. Adam se rapproche et se penche au-dessus de moi.

- Mais qu'est-ce qui te prend ?

Son air sérieux me fait rire plus encore :

- Tu ne te lâches jamais toi, n'est-ce pas ? L'as du contrôle. Tu ne dis pas ce que tu ressens, tu restes toujours froid et distant... Alors se jeter dans la boue...

- Emma, je ne sais pas ce que tu sous-entends, commence-t-il à se fâcher.

Mais je ne le laisse pas finir sa phrase. Je saisis rapidement une de ses chevilles et tire dessus de toutes mes

forces. Adam, surpris, n'a pas le temps de trouver son équilibre et il s'effondre à son tour.

- Aïe. Mais tu es complètement cinglée !

Le laissant bougonner, je me redresse et me précipite vers lui, l'enjambe et m'installe à califourchon sur son bassin. Me voir ainsi perchée au-dessus de lui fait taire toute protestation. Son regard se trouble et j'y lis une exigence qui me plaît infiniment. Ses mains viennent saisir mes hanches et les presse.

Je me penche pour venir trouver ses lèvres, caressant du bout des doigts son menton carré couvert d'un courte barbe blonde, puis les muscles saillant de son

cou. J'en veux au tee-shirt et sans cesser d'embrasser Adam, tire dessus jusqu'à ce que j'aie réussi à libérer son torse impressionnant. Je le laisse finir de l'enlever, me concentrant sur les reliefs parfaits, les pectoraux, les muscles intercostaux.

Mes mains effleurent ses abdominaux et il se contracte sous ma caresse. Je le regarde droit dans les yeux. Il est totalement désarçonné, totalement sous mon contrôle. J'adore. Sans plus attendre, je m'empare de mon débardeur et le fait passer par-dessus ma tête. Lorsque je ressors à l'air libre, mes cheveux trempés retombent en cascades sur mon soutien-gorge qui ne fait pas long feu lui non plus.

J'ai envie qu'il me regarde. J'ai envie de sentir ses yeux se poser sur ma poitrine. Et effectivement leur caresse un peu étonnée et admirative est une jouissance en elle-même. Alors, me soulevant un peu, je tire sur son short, attrape l'élastique de son boxer et lui fait suivre le même chemin. Adam est nu dans la boue, et il est magnifique. Lorsque je l'avais accidentellement surpris sous sa douche, j'avais bien noté ce corps à donner des chaleurs à la plus prude des vierges, mais je ne l'avais pas vu... en forme.

Et ce que je constate me plaît vraiment, même si un moment, je me dis qu'il est plutôt bon que je sois une grande fille pas timide. D'un doigt, je

caresse avec curiosité sa queue qui se dresse plus encore et un soupir lui échappe. Je souris de sa réaction :

- Plus besoin de le dire Adam, j'ai confirmation : je te plais.

Il tente bien un grognement, mais vivement je me suis penchée et l'ai pris dans ma bouche. Cette fois, ce n'est pas un soupir mais un gémissement qui me répond. Je m'amuse quelques instants à faire monter la tension, puis m'écarte à nouveau.

- Tu ne peux pas t'arrêter là, proteste-t-il.

- Je vais me gêner, plaisanté-je.

Je voudrais me redresser, mais il s'assied, me saisit et me fait rouler sur

le dos pour se retrouver au-dessus de moi avant de m'annoncer :

- Tu penses que tu peux m'exciter comme ça sans conséquences.

Je le considère avec une moue gourmande :

- Mais j'espère bien qu'il y aura des conséquences.

Et sans attendre, je saisis une poignée de boue dans ma main et lui colle sur la joue. Surpris encore, il fronce les sourcils :

- Tu es...

- ... complètement folle, oui, je sais, tu l'as déjà dit et tu m'as plutôt bien cernée.

Glissant sur le sol, je me faufile comme une anguille et échappe à sa prise. Je n'ai pas fait un mètre qu'il me rattrape par le bras et me fait glisser dans l'autre sens, me ramenant sous lui. Il se déride enfin, entrant dans mon jeu et me menace en chuchotant :

- Tu l'auras voulu Emma.

Il a bien trop de force pour moi et il n'a pas besoin d'un effort démesuré pour, de sa cuisse, écarter mes jambes. Son bassin se pose sur le mien et je sens avec délice le poids de son corps sur le mien.

L'extrémité de son sexe vient se poser entre mes jambes contre mon slip. Je dégage le tissu et lui finit de l'enlever.

Pleins de boue, à force de nous caresser, nous sommes couverts de peintures de guerre. Je joue avec les traces de terre sur son torse qui le rendent plus sexy encore. J'aime le contact direct avec cette terre glissante, la pluie sur nos corps nus, la lune qui souligne ses muscles.

Adam attrape mon bassin et l'attire plus encore vers lui. Son pénis entre lentement en moi. Je me tords tant c'est incroyablement bon. Mes lèvres s'entrouvrent, j'ai besoin d'air, mais en se penchant sur moi et en m'embrassant, il me le vole.

Ses hanches viennent cogner les miennes avec force, un mouvement puissant qui me livre à lui. Je le laisse

aller et venir, profitant de son corps dont les muscles se contractent pour me faire l'amour.

Puis, alors que je le sens sur le point de partir, je le pousse aux épaules et nous roulons. Je me retrouve perchée au-dessus de lui, les jambes écartées, son sexe en moi. J'ondule, le faisant entrer et sortir, mes mains agrippées en haut de son ventre.

Ses yeux parcourent ma poitrine, ses mains profitent de mon corps, glissent sur mes cuisses, tirent sur mes jambes pour m'empaler plus profondément encore sur lui.

Son regard est devenu exigeant D'ordinaire, lorsque je suis dans cette

position, j'aime m'amuser avec le plaisir de l'homme sous moi, mais cette nuit, tout cela prend un côté mystique qui m'impressionne.

Adam me force à accélérer le rythme, il faut que je le freine pour que nous ne jouissions pas trop tôt. On dirait qu'il a soif de moi, depuis longtemps et qu'il tente d'étancher sa convoitise le plus rapidement possible.

Je soulève mes hanches, le faisant sortir un peu. Me penchant en avant pour caler mieux le poids de mon corps, je fais monter et descendre mon bassin le long de sa queue en de brefs mouvements d'abord avant de me laisser tomber sur lui afin qu'il me pénètre totalement.

Il grogne et cesse de me pousser à suivre son rythme, me donnant enfin libre champ pour lui imprimer le mien. Je veux d'abord que la tension monte avant de lâcher la bride. Aussi poursuis-je mes ondulations jusqu'à ce qu'il s'abandonne, que je sente son corps se laisser aller et me suivre totalement. Ses yeux se ferment. Une nouvelle barrière a sauté. Adam ne réfléchit plus, il ne prend plus. Nous faisons l'amour. Il me fait l'amour. Vraiment. Sans arrière-pensées, sans réflexions, en étant porté simplement par les sensations qui nous unissent.

Alors seulement je lui laisse l'initiative sans lutter, et m'abandonne à mon tour pour profiter pleinement de la

puissance de son corps musclé. Il me soulève dans ses bras, en quelques pas, nous sommes sous un arbre. Adam plaque mon dos contre l'écorce lisse et chaude.

Il me soutient sans effort aucun, les deux mains sous mes fesses. Il me soulève au-dessus de sa queue et souffle à mon oreille :

- Depuis la première seconde où je t'ai vue, j'ai rêvé de te prendre ainsi.

Et il me laisse retomber sur lui. Me coinçant entre son corps et l'arbre, il me pénètre profondément, accélérant son mouvement jusqu'à ce qu'une vague de plaisir m'emporte.

# 17. Rejetée

- Emma Wilde, murmure-t-il dans le noir.

Je suis allongée contre lui dans la maison où nous dormons et où nous sommes revenus. La lune filtre à travers l'entrée et dessine une trainée argentée sur le sol. Ma tête se lève et s'abaisse au rythme de sa respiration. Mon doigt dessine les contours des muscles de son torse.

Il est tellement beau.

- Je dois reconnaître que si tu m'avais dit de but en blanc ce que tu étais venue

faire à Aguabonita, je ne t'aurais pas aidée. Je t'aurais envoyée balader.

- Je sais.

- Attention, je ne dis pas que c'était une raison pour me mentir.

- Je sais.

Il soupire.

- Je regrette simplement que tu ne sois pas réellement venue pour les Nukak. Si peu de monde s'intéresse à eux.

- Ils m'intéressent.

Adam se redresse sur un coude, ce qui m'oblige malheureusement à quitter ma position confortable :

- C'est vrai ? me demande-t-il en me

regardant dans les yeux.

- Oui. Parce que tu les aimes, je me suis mise à les aimer. Et puis, je suis une descendante de l'ancêtre animal, souviens-toi ! Ce n'est pas un héritage qu'on refuse facilement.

Il rit dans le noir. Mais ce n'est pas la réaction que j'attends. Je lui ai fait un aveu tout à l'heure dans la jungle. Un aveu risqué. Je lui ai dévoilé mes sentiments, il n'a rien répondu. Il n'est pas revenu dessus. Je suis saisie depuis d'une grande fébrilité. Je crève d'envie de savoir ce que lui ressent pour moi. Je me doute que ce n'est pas aussi fort, j'espère simplement un petit frémissement.

Mais comment lancer le sujet ? Je me mordille les lèvres. Je ne peux pas lui jeter : « au fait, j'ai dit que j'étais amoureuse de toi, et toi ? Tu es amoureux de moi ? » Ma franchise me pousse :

- Tu... Adam je...

Mais impossible de finir ma phrase. J'ai à la fois mal et peur, moi que rien n'affole jamais, je tremble.

- Oui ? Quelque chose à me dire Emma Wilde ?

Je décide de laisser ce sujet épineux pour plus tard, m'assieds et lui envoie une petite tape :

- Dis donc toi, depuis que tu as

découvert mon vrai nom, tu ne t'en lasses plus !

Il se redresse à son tour et passe ses bras au-dessus de moi, approche ses lèvres des miennes et m'embrasse légèrement en murmurant tout près de ma bouche :

- C'est parce que je trouve Emma Wilde très, très sexy.

Je ris nerveusement.

- J'avais un copain quand j'avais quinze ans qui s'appelait Wilde, poursuit-il.

- Ah bon ? C'est un nom de famille plutôt répandu.

- Aux Etats-Unis oui, mais pas en

France.

- Ma famille est franco-américaine. Il était sympa ton copain ?

- Non, pas vraiment.

Je m'exclame :

- Ça me touche beaucoup de savoir que tu as déjà croisé un Wilde par le passé et que tu ne l'as pas apprécié.

- Bah, nous étions ados. C'était un petit con bourré de fric, le fils d'un magnat de l'industrie, exactement le genre de personne que je déteste.

Je me raidis en l'entendant dénigrer ceux qui ont ce type d'héritage et regarde ailleurs en soufflant :

- Son prénom n'était pas Noah par hasard ?

- Attends, oui !

- C'est mon cousin. Nous sommes très proches.

Il s'écarte et me considère :

- Tu es de la famille Wilde. Je veux dire, LES Wilde ?

Je hoche à nouveau la tête. Même si je leur ressemble peu, pas question de les renier. Mais Adam éclate de rire.

- Une Wilde en plein milieu de la forêt amazonienne, c'est trop fort.

- Ne te moque pas, ce n'est pas un héritage facile à assumer.

- Oh, pauvre petite fille riche, se moque-t-il.

Je le repousse. Il plaisante, et il n'a pas tort, mais tout de même ce n'est pas très agréable. Il comprend et passe un doigt le long de ma joue.

- Tu pourras dire à Noah que je lui pardonne d'avoir été un sinistre crétin à l'adolescence.

- Je transmettrai.

- Ça et que les Nukak ont besoin de son chéquier...

- Oh, tu m'utilises déjà ! m'écrié-je en mimant un air blessé.

- Je t'utiliserais bien d'une autre manière, me répond-il en me saisissant

par la taille et en me collant à lui.

Je pose mes deux mains sur son grand torse.

- Et Jack Cabualca ?

Il me relâche aussitôt. Et reste silencieux.

- Ok, marmonné-je.

On peut parler de moi, mais toujours pas de lui visiblement.

- Donc je résume ce que je sais sur toi : tu es médecin, tu vis depuis deux ans avec les Nukak que tu veux absolument sauver de l'extinction, tu détestes un mec qui s'appelle Jack Cabualca. Tu as connu mon cousin ado et que tu ne l'aimes pas. Point.

Je lui jette un regard en biais, mais son visage est froid et il regarde ailleurs. Je pose une main sur sa cuisse :

- Tu ne crois pas que j'ai envie d'en savoir plus sur toi ?

Il grogne :

- Il ne faut pas en savoir plus sur moi.

Je retire ma main, surprise :

- Ah si, j'oubliais. Je sais aussi que tu es un ours.

Il hausse les épaules. Mais je suis vraiment blessée par cette attitude. Je lui ai ouvert mon âme sous la pluie et lui ne partage même pas avec moi la moindre petite information sur l'homme qu'il est. Je me lève et vais à la porte. Au bout

d'un moment, deux mains se posent sur mes épaules. Adam est derrière moi et il m'attire contre lui. Incapable de lui résister, je me laisse aller en arrière et repose ma tête sur son torse.

- Pardon, murmure-t-il. Cela fait deux ans que je vis seul avec cette population dans un camp de réfugié. La vie y est rude, souvent triste et je croise rarement un visage amical. Je crois que je ne sais plus faire.

- C'est bien ce que je dis, tu es un ours, affirmé-je à nouveau.

Un silence. Puis j'essaye :

- Adam, qu'est-ce que tu ressens pour moi.

Oh, ce n'est pas vrai ! On dira une ado amoureuse de son premier mec.

Ses mains qui allaient et venaient doucement le long de mes bras arrêtent leur mouvement. Je sens qu'il s'est raidi. Je ferme les paupières, ne sachant à quoi m'attendre, le cœur battant :

- Je... c'est... tu ne peux pas me demander ça, finit-il par lâcher.

Mon cœur se fissure profondément. Je siffle, atrocement blessée :

- Tu veux dire que je ne peux pas te demander si je compte un tant soit peu pour toi ou bien si tu m'as juste baisée parce que tu ne sais pas tenir ta bite sage ? Tu veux dire que je n'ai pas le droit de

te demander ça ?

Je m'écarte de lui et rentre dans la maison. Il reste un moment debout sans rien dire. Je préfère me coucher en lui tournant le dos. Pas que je me pense capable de m'endormir une seule seconde, mais je ne veux tout simplement plus lui parler.

- Emma, c'est... difficile.

- Pour moi aussi. Mais je t'ai dit ce que je ressentais. C'est quelque chose qui est difficile pour toi, pour moi, pour tout le monde. C'est un risque qu'on prend de se dévoiler. Je l'ai fait et je me prends un mur de mutisme en retour. Je préfère encore si ce n'est pas réciproque, que tu me le dises

franchement, que je sache à quoi m'attendre.

J'avais songé ne plus lui adresser la parole de toute ma vie, mais je ne sais pas ruminer dans mon coin. Je suis un mini volcan en ébullition qui finit toujours par exploser.

Adam quitte l'entrée de la maison et vient s'asseoir à côté de moi, pose une main sur mon épaule. Je me dégage.

- Emma...

- Si c'est pour finir ta phrase en me disant que c'est difficile, je te jure que je t'étrangle.

- J'allais te dire que...

Je me retourne, me redresse sur mes

coudes et le regarde, fâchée, au plus profond des yeux. De la pitié se peint sur son visage. Je n'aime pas ça. Les quelques morceaux de cœur encore intacts qui me restent se retiennent de battre.

- J'allais te dire que je te trouve vraiment sympa.

Aïe.

- Mais je ne ressens rien pour toi. Je suis désolé.

Ça y est. Je n'ai plus de cœur du tout. Il a tout brisé, tout piétiné, tout massacré. J'ouvre la bouche, mais qu'y a-t-il à dire ? Je me contente de lui répondre froidement :

- Ok. Merci pour ta franchise.

Et je m'allonge à nouveau en lui tournant le dos. Je l'entends s'installer pour la nuit dans un hamac. Mes jambes sont sciées par la douleur atroce qui me vrille les entrailles. Je n'aurai pas le courage de me traîner jusqu'au mien. Alors je reste par terre, priant pour que la douleur cesse rapidement. Mais elle me tient éveillée longtemps dans la nuit, des larmes coulant silencieusement sur mon visage.

\*\*\*

La maison est vide. Le jour se lève. La lumière est grise et sans quitter ma position fœtale à même le sol, je devine que s'il ne pleut pas, le ciel doit être

chargé de nuages. Quelques images me reviennent en mémoire comme des flashes. Moi et Adam, sous la pluie, dans la boue. Je n'ai jamais rien connu d'aussi intense émotionnellement.

Où est-il ?

Il n'est pas là. Pas besoin de regarder autour de moi, je sens son absence dans ma propre chaire. Mais ce qui me jette hors de ma torpeur, c'est que si lui n'est plus là, son sac a également disparu.

Ça, c'est mauvaise signe.

Je me redresse en toute hâte et cours hors de la maison. Le vent balaye les toits de palme. Quelques indiens Nukak me saluent et malgré mon inquiétude, je

leur rends leur bonjour. Je cours vers la place où a eu lieu hier la cérémonie. Il y règne une grande agitation. Les hommes en armes à la solde des narcos courent vers les 4x4 qui les ont amenés ici la veille.

Jack et Adam sont debout l'un à côté de l'autre près de la voiture d'Adam. Je fonce sur eux. J'ai très bien compris : je ne sais pas où tout le monde s'en va, mais ces deux-là, malgré leur différent, ont décidé de lever le camp sans moi.

C'est Cabualca qui me voit le premier. Ses yeux verts me fixent alors qu'il jure entre ses dents. Sa réaction fait se retourner Adam. Il fait quelques pas vers moi en levant le bras pour

tenter de me calmer. Car je fulmine et je n'ai pas besoin de dire ce que je pense de leur petit stratagème, cela se lit clairement sur mon visage.

- Emma, reste où tu es, tente Adam.
- Compte là-dessus.
- S'il te plait, insiste-t-il.

Je n'aime pas ce ton, on dirait qu'il s'adresse à une petite fille. Je le fusille du regard :

- Et tu comptais t'enfuir sans même me dire au revoir, après la nuit eu nous avons passée ensemble, très classe, bravo.

Jack a entendu et il porte une main à sa poitrine. Ses prunelles électriques

m'assassinent par-dessus l'épaule d'Adam.

- Parce que ce n'est pas ce que tu m'as fait peut-être ? gronde-t-il.

- Oh ça va toi, lui répond Adam sans se retourner et tentant de m'arrêter alors que je fais tout pour le déborder et atteindre la voiture.

Jack hausse les épaules et lance :

- Il faut partir maintenant, on est attendu.

- Attendu où ? lui demandé-je en snobant Adam.

Lui, il ne perd rien pour attendre.

- À un endroit où toi, tu ne te rends

pas fillette, me balance-t-il.

Fillette ? Je vais le tuer.

Mais Adam me retient par les épaules

:

- Emma, tu restes ici. Là où nous allons, c'est trop dangereux.

- Et vous avez décidé de ça comme des grands garçons, entre mecs ?

Jack rit jaune, installé sur le siège passager de la voiture d'Adam. Ce dernier a un soupire agacé. Mais il prend sur lui et me secoue pour me forcer à le regarder. Alors je plante mes yeux dans ses prunelles grises. Elles sont suppliantes. Il baisse la voix :

- Emma. Ici tu es en sécurité. Reste

avec les Nukak. En cas de pépin, ils te permettront de fuir. Je vais retrouver ton ami, et je te le ramènerai, fais-moi confiance.

Je le regarde de travers. Il est sincère. Pensant que je suis en train de faiblir, il insiste :

- Fais-moi confiance. Attends-moi ici. Si dans deux jours je ne suis pas de retour, demande-leur de t'aider à rejoindre Pitalito. On se retrouvera là-bas. Emma...

Je ne réponds d'abord rien, mais il ne me lâchera pas tant que je ne lui montrerais pas que je me plie à sa volonté.

- Emma... dit-il encore.

Avec difficulté, je me force à hocher la tête.

- C'est oui ? me demande-t-il, le visage éclairé.

- C'est oui.

Alors il me sert contre lui. Je me laisse aller contre ce torse si solide. J'aime sa chaleur, son odeur, sa force. Il me relâche trop tôt à mon goût et s'éloigne en souriant, rassuré sur mon sort.

- Dans deux jours, articule-t-il avant de prendre place derrière le volant aux côtés de Cabualca.

Celui-ci regarde obstinément ailleurs.

Mais je m'en fiche bien. Je suis beaucoup plus intéressée par la silhouette de mon amie Nukak, la jeune maman qui m'a peint le visage hier. Elle suit la scène de loin depuis tout à l'heure. Je lui fais signe et désigne les deux hommes dans la voiture. Elle me renvoie un hochement de menton.

Je sais qu'elle a compris quelque chose, mais quoi ? Aucune idée.

À mon grand soulagement, elle court droit vers Adam et Jack, les empêchant de démarrer. Elle se penche par-dessus la portière et saisit les mains d'Adam, les serre et commence à lui parler à toute vitesse. Jack hausse les épaules et bougonne, contrarié que le départ soit

une nouvelle fois retardé.

Ça alors, elle m'a vraiment comprise !

Je profite de l'attention détournée des mecs pour me précipiter à l'arrière du véhicule. M'accroupissant pour rester en dessous de leur champ de vision s'ils décidaient de se retourner, je décroche le coffre sans bruit, soulève la bâche protégeant les diverses fournitures et provisions et m'y creuse une place en les poussant rapidement à droite et à gauche, enfin, je me glisse dans le trou aménagé et referme le coffre derrière moi.

J'entends la conversation s'achever. Adam démarre et le véhicule se met en

branle, cahotant à travers le village. Je soulève la bâche au moment où nous quittons le camp. Mon amie est derrière le véhicule et elle m'adresse un au revoir de la main auquel je réponds par un immense sourire.

*Adam et Jack ont essayé de se débarrasser de moi... Ils me connaissent bien mal...*

# 18. Curieuse généalogie

La voiture roule depuis une bonne heure en direction du sommet de la montagne, s'enfonçant de plus en plus profondément dans la forêt amazonienne. Les nuages se sont dissipés et le soleil cogne fort sur la bâche sous laquelle je me suis dissimulée. Nous sommes dorénavant, à mon sens, bien trop loin d'un quelconque village pour qu'Adam et Jack décident de m'abandonner là.

Si je sors maintenant, ils ne pourront que m'emmener avec eux, ils n'auront

pas le choix... et cela m'évitera de cuire à point.

Je pouffe en pensant à la tête qu'ils feront ces deux abrutis qui restent obstinément muets depuis leur départ. Je vais me faire disputer, c'est certain. Autant soigner mon arrivée. Je me retourne vers l'avant du véhicule et rampe sous la bâche pour remonter dans le coffre et atteindre la paroi qui me sépare de l'habitacle ouvert. Puis je soulève en silence la bâche, m'assieds en tailleur tranquillement et ne dis rien.

J'ai été tellement discrète qu'ils n'ont pas noté ma présence. J'ai beaucoup de mal à me retenir de rire. Ils sont tellement concentrés, font tellement

d'efforts pour s'ignorer, Adam, courbé sur son volant, rageur, Jack le regard obstinément fixé vers l'extérieur...

Le reste du convoi file devant notre voitures ; plusieurs 4x4 sur lesquels sont juchés les hommes de main des cartels.

Je finis par soupirer :

- Bon sang ce qu'il fait chaud ce matin !

Les deux sursautent, se retournent. Je leur adresse mon plus beau sourire. Adam fait une embardée qui manque de nous précipiter dans un ravin ou contre un tronc d'arbre. Je tombe à la renverse et me relève une fois le véhicule stabilisé en éclatant de rire :

- Ça va les gras, ne faites pas cette tête ! Ne me dites pas que vous êtes suffisamment idiots pour avoir sincèrement cru que vous vous débarrasseriez de moi en me demandant simplement et gentiment de vous attendre au village !

- Emma, gronde Adam, c'est vraiment stupide ce que tu as fait.

Je le toise. La douleur que j'ai ressentie lorsqu'il a rejeté mes sentiments cette nuit est intacte.

- S'il y a bien une personne sur terre qui n'a pas le droit de me demander quoi que ce soit, c'est bien toi.

Ses yeux gris vacillent un instant. Jack

regarde Adam avec un sourire ironique. Il ignore ce qu'il s'est passé cette nuit, mais la tension entre Adam et moi à l'air de lui faire vraiment plaisir.

- Adam, je t'avais dit qu'il fallait l'attacher à un poteau.

Je lui envoie une tape derrière la tête et il rit.

- Je suis content que tu sois là Emma, me répond-il.

Je le désigne des mains à l'attention d'Adam :

- Ah, voilà un gentleman. Toi tu ne dis même pas bonjour.

Adam hausse les épaules et reprend son attitude fermée. Il grogne à Cabualca

:

- Ce n'est pas très malin de l'encourager, Jack. Ne va pas la fourrer dans des situations dangereuses.

- Elle est très douée pour se mettre en danger toute seule comme une grande, lui rétorque-t-il, cassant.

J'applaudis :

- Parfaitement ! appuyé-je.

Et j'enjambe la séparation entre le coffre et l'habitacle pour m'installer confortablement entre eux sur l'accoudoir que j'ai baissé entre les sièges, suffisamment large pour accueillir mon petit derrière. Les cahots de la piste me projettent alternativement

contre les épaules de l'un et de l'autre. Je les regarde, Adam magnifique avec ses cheveux doux, ses lèvres fermes et sa carrure si massive, et Jack avec ses cheveux noirs, sa peau couleur de bronze et ses yeux verts perçants.

Je me suis peut-être brisé le cœur en me heurtant à la montagne Adam, mais je ne pourrai pas dire au moins que je n'aurai pas passé de très agréables moments sensuels avec deux hommes magnifiques dans cette aventure.

- Alors ? Où va-t-on ? demandé-je

Cette fois, c'est au tour d'Adam de laisser se dessiner sur son visage un petit sourire ironique et Jack de se renfrogner.

Mais personne ne prend la peine de me répondre.

\*\*\*

La route est longue et nous nous enfonçons toujours plus profondément dans l'Amazonie. Les pentes se font plus escarpées. Je devine que nous nous dirigeons vers un lieu qui a été soigneusement choisi pour être difficile d'accès. Je suis bringuebalée d'un côté et de l'autre et mon épaule heurte alternativement, le torse long et élancé de Cabualca, et celui, musclé et massif d'Adam.

J'essaye de ne pas trop songer à quel point mes sentiments pour le beau médecin sont puissants. Mais je suis

forcée de reconnaître que l'ambiance est étrange. Jack semble tendu vers moi, mon attention est fixée sur Adam et Adam, lui... boude.

Il boude, vraiment, cet abruti. Courbé sur le volant, les yeux étrécis, il semble particulièrement en colère. À cause de la présence de Cabualca, de la mienne. Plusieurs fois je tourne la tête vers lui, ouvre la bouche, ne sais que dire, la referme.

Au bout d'une bonne heure de route, je sens les yeux de Jack posé sur moi et relève la tête. Comme personne ne prononce un mot depuis que j'ai jailli comme un diable hors de sa boîte de dessous la bâche, il me fait une grimace

comique l'air de dire « sympa l'ambiance » en désignant Adam du menton. Je hausse les épaules pour lui faire comprendre que je partage son avis, mais ne vois pas trop qu'y faire.

Alors que je m'apprête à me laisser aller à nouveau, il saisit ma main à ma plus grande surprise. Adam fait une embardée, je suis secouée comme un prunier, les doigts de Jack lâchent les miens et il me retient alors que je manque de m'écraser contre le parebrise, me ramène contre son torse et me serre fort. Je tourne un visage courroucé vers Cabualca :

- Hey ! Ça ne va pas !

Adam m'ignore royalement et grogne

sans quitter les yeux de la route à l'attention de Jack :

- Ne la touche pas.
- Ce n'est pas à toi d'en décider.

Je réalise alors que Cabualca me tient toujours fermement contre lui. Ce qui n'est pas désagréable, mais là n'est pas la question. Je me dégage :

- Non, effectivement, c'est à moi d'en décider, lâché-je en le regardant, mauvaise.

Puis je les examine alternativement tous les deux et m'exclame :

- Oh ! C'est fini le duel de mâles en rut ? Pouvez-vous cesser de vous battre deux secondes pour mes beaux yeux.

- Je ne me bats pas pour... tente Adam, mais je le coupe en le regardant ironiquement.

- Ah oui ?

Il hausse les épaules et se concentre à nouveau sur la route. La piste défile et nous plongeons encore une fois dans le silence le plus total. Je soupire.

- Sympa l'ambiance, marmonné-je.

Enfin, à mon grand soulagement, nous débouchons sur un terrain qui semble être le jardin d'une propriété.

- Wahou !

Et c'est vrai que le paysage est magnifique. Les flancs de la montagne ont été débarrassés de leur végétation

épaisse, des plantes tropicales réparties harmonieusement ont été disciplinées et explosent de couleurs toutes plus splendides les unes que les autres. J'admire. J'ignore quel type de jardiniers gravitent à une telle altitude, mais ils sont doués.

Au détour d'un virage, nous parvenons à la demeure en elle-même. À couper le souffle. Immense, toute blanche avec des colonnades et deux étages. Un vrai palace au milieu de la forêt amazonienne. Je n'aurais jamais imaginé ça.

- C'est superbe. Chez qui est-on ?

- Pablo, souffle Cabualca. Et cela n'a pas l'air de le réjouir.

Je fronce les sourcils et mordille l'intérieur de ma bouche pensivement.

- Laissez-moi deviner : c'est le chef des narcos, n'est-ce pas ?

- Bien joué Emma, tu comprends pourquoi je ne voulais pas que tu viennes ? Grommelle Adam.

Mais je le snobe et ne prends même pas la peine de lui répondre. S'il a décidé d'être de mauvais poil, hors de question de perdre du temps avec lui. Il aurait voulu que je l'attende sagement au camp Nukak comme une bonne petite fille ? Je suis on ne peut plus ravie d'avoir été désobéissante. Je ne pouvais pas rêver mieux que de me retrouver ici. S'il existe la moindre petite chance de

retrouver Jeff, c'est dans cette maison que je réaliserais l'exploit.

Nous nous garons devant l'entrée de la maison. Plusieurs hommes et femmes gravitent entre le perron et les jardins et je suppose qu'il s'agit des employés de maison du fameux Pablo. Et au moins, je n'ai pas besoin de me demander d'où il tient son immense richesse.

Un homme, en nous voyant, court vers l'intérieur de la demeure, probablement pour prévenir l'hôte de notre arrivée. Adam et Jack descendent et je saute du véhicule à mon tour, mon sac en bandoulière :

- Vous savez les gras, vous n'avez même pas pris la peine de m'expliquer

ce que vous, vous fichez ici et pourquoi un chef des narcos a soudain très envie de vous voir.

Adam a un curieux sourire et jette un regard mauvais à Cabualca. Ce dernier n'en mène pas large. Ravi de la réaction de Jack, il siffle :

- Alors mon vieux, tu expliques à Emma pourquoi ton père est toujours si heureux de te voir ?

Cabualca se redresse de toute sa haute taille et fusille Adam de ses prunelles vertes électriques.

Attends, quoi ?

- Ton père ? bafouillé-je en écarquillant les yeux.

À cet instant, la porte d'entrée de la splendide demeure s'ouvre à la volée et un homme trapu au visage méchamment balaféré se précipite vers nous en ouvrant grand les bras et s'écrit en espagnol :

- Jack mon fils, je suis si heureux de te voir.

Et il saisit l'immense Cabualca entre ses bras pour le presser sur son cœur.

# 19. Un diner presque parfait

Je ne sais plus quoi dire. Je suis totalement larguée. Voilà une donnée de l'équation que j'étais très loin d'avoir devinée. Cabualca est le fils du chef des narcos. Ok. On nage en plein dans un grand n'importe quoi. Je me tourne vers lui, les yeux ronds comme des soucoupes alors que son père lui lance de grandes tapes dans le dos.

- Ça va, ne me regarde pas comme ça, siffle-t-il entre ses dents.

- Tu ne penses pas que tu aurais pu m'en toucher un mot, soufflé-je froidement.

Il hausse les épaules alors que Pablo le libère enfin, adresse un grand sourire à Adam en guise de salut :

- C'est vous le médecin ?

Adam opine du chef en regardant Pablo avec une intensité qui me donne la chair de poule. Mais celui-ci ne remarque rien, et jovial, me fixe à mon tour. Il demande à son fils en le poussant du coude :

- Et cette tigresse, Jack ? Tu ne me la présentes pas ?

Qu'il cesse immédiatement de me

reluquer avec ses yeux de merlan frit où je lui colle mon pied...

- Ma fiancée.

- Ah ! Mais tu me la cachais !

Pablo me saisit la main d'office alors que je regarde à nouveau Jack avec des yeux entre l'étonnement et une colère que je pourrais qualifier d'intense. Son père me fait un baise-main des plus protocolaires, puis dans une petite révérence :

- Si la perle sauvage veut bien me suivre, je suis ravi de vous accueillir...

- Nina, trouvé-je tout de même la présence d'esprit de répondre.

- Nina, ma future belle-fille, vous êtes

ici chez vous.

Chouette... Me voilà fiancée, sans en avoir donné mon consentement, au fils d'un narcotrafiquant. Décidément, mon sort s'améliore, hier encore, j'étais l'épouse du médecin le plus sexy mais aussi le plus désagréable sous ces latitudes.

Pablo me conduit, tandis que je tire sur Cabualca de toute la puissance de mes prunelles et qu'Adam, décomposé, ne peut que suivre.

Nous montons au second étage. Pablo ouvre une première porte :

- Docteur, votre logement. Puis-je vous voir dans la chambre de notre petit

malade dès que vous vous serez installé ?

Adam disparaît sans m'adresser un regard, ignorant mes yeux suppliants.

Est-il tellement vexé ou bien n'en va-t-il plus rien à faire ?

Quant à mon fiancé et moi, nous nous retrouvons dans une suite immense. Pablo, en joie, tapote encore l'épaule de son fils avant de nous laisser, seuls... dans notre chambre :

- Retrouvons-nous pour le dîner, voulez-vous ?

Dès la porte refermée, je jette mon sac à terre et fonce sur Cabualca, pose le bout de mon index entre ses deux

pectoraux :

- Tu vas m'expliquer immédiatement à quoi tu joues.

Jack ne dit rien. Dans ses yeux passe un mélange de sentiments intenses si emberlificotés les uns dans les autres que je ne sais par quel fil les saisir pour les démêler et les traduire. Il finit par me répondre rageusement :

- Ça va, ok ? Ecoute, j'ai dit que tu étais ma fiancée pour te protéger. Tu aurais préféré que je lui réponde : « hé bien voici Emma Wilde. Tu sais, tu as envoyé tes tueurs pour l'éliminer, mais ils l'ont manquée. Tu veux finir le travail toi-même » ?

Pas faux... Mais ce n'est pas la question.

- Et tu as juste oublié de me parler de papouet quand nous nous sommes rencontrés.

- Ce n'est pas... Je ne peux rien te dire. Mais je t'en prie, fais-moi confiance.

- Confiance ? Tu es sérieux ?

Il ouvre la bouche, aucun son n'en sort, mais ses prunelles habituellement d'un vert glacial, sont si chaudes qu'un frisson me parcourt. Quand il me regarde ainsi, je suis toujours troublée et désarçonnée par les sentiments que je crois deviner.

- Emma, murmure-t-il.

Je fais un pas en arrière, son ton suppliant et tendre me poussant à être sur la défensive.

- Jack, non...

- Non quoi ?

- Je ne sais pas, mais non, ne rajoute pas un mot.

Cabualca fait un pas en avant. L'atmosphère c'est soudain réchauffée, et dieu sait qu'il fait une chaleur torride dans ce pays. Alors qu'il avance, machinalement je recule. Je redoute ces moments où il entre dans mon espace intime. L'attirance qu'il exerce sur mes sens est puissante et défie tout, même

l'agacement systématique qu'il provoque chez moi.

Mais il ne m'écoute pas, avance encore. Je recule. Il tend les mains vers moi. Je fais un bond en arrière et mon dos heurte un mur. Les yeux de Cabualca sont vrillés tout au fond des miens et il se rapproche encore. Il n'y a plus qu'un mince espace entre son corps et le mien et je suis obligée de lever la tête pour ne pas baisser le regard. Je le défi du regard, lui coule la lueur électrique de ses prunelles dans les miennes :

- Emma, murmure-t-il encore.

- Quoi Emma ? rétorqué-je sur un ton désagréable.

Il soupire et pause sa main à plat sur le mur à côté de mon épaule, se penche vers moi.

- Arrête de me repousser.

- Je ne te repousse pas.

- Si. Tu... Je voudrais tellement...

Un silence s'installe. Je tente d'échapper à ses yeux mais ils me tiennent.

- Emma, enfin, tu ne comprends pas ?

- Comprendre quoi ? réponds-je en faisant tout pour qu'il cesse cette discussion et n'aille pas plus loin dans ses propos.

Mais c'est peine perdue.

- Emma, je suis complètement dingue de toi depuis la première fois où je t'ai vue. Enfin, ça...

Il fait aller ses doigts de sa poitrine à la mienne et laisse sa main posée sur moi. Sa chaleur me gagne et mon cœur accélère.

- Ce courant entre nous, Emma, tu ne peux le nier, je n'admettrai pas que tu prétendes ne pas le ressentir toi aussi, c'est bien trop fort. Emma, je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi. Et chaque fois que tu me repousses, tu me déchires le cœur.

Je me mords les lèvres et parviens enfin à détourner le regard.

Chaque fois qu'Adam me repousse, cela me déchire le cœur...

J'évite son regard, ne réponds rien. Alors il frappe du plat de la main le mur derrière moi, ce qui me fait sursauter. Cabualca s'énerve et son ton monte :

- Tu l'aimes, c'est ça ? Tu aimes ce connard d'Adam !

- Ne parle pas de lui comme ça !

Jack s'éloigne et pointe son doigt vers moi. Ses traits sont crispés. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état.

- Si cela t'a choquée que Pablo soit mon père, attend de découvrir qui est Adam en réalité. Et on verra bien si tu craques toujours pour lui à ce moment-

là. Mais sache que je me battraï pour toi Emma, dussé-je le tuer pour t'avoir.

Et sur ces mots, il sort de la chambre en claquant la porte. Je reste un instant ébahie devant la violence de ses propos. Puis, trop remuée, un vertige me prend et je fais quelques pas avant de m'effondrer sur le lit. Tout cela m'épuise.

Qui est Adam en réalité ?

Je secoue la tête. Je sais que cet homme a des secrets. Il ne parle jamais de lui. Mais j'aurais cru que ces secrets étaient avouables et qu'il les gardait pour lui par pudeur, parce qu'il a du mal à faire confiance. La déclaration de Jack me fait peur. Qu'est-ce qu'il cache en

réalité ? Fidèle à moi-même j'ai envie de foncer le voir et d'exiger une explication. Mais je ne sais pas où le trouver et ce comportement serait pour le moins étrange vu que je suis censée être la fiancée de Jack.

Il m'a bien piégée celui-là. Enfin... Ai-je le choix ? Absolument pas. Donc, je ferai avec. L'heure du dîner approche. C'est la première fois que je dîne à la table d'un narcotrafiquant, tiens ! Et pourtant, j'en ai vécu des trucs tordus dans ma vie.

Une bonne douche. Mon cœur se serre quand je pense à cette fois, avec Adam, dans la cascade...

J'enlève juste mon tee-shirt et mon

short quand la porte se rouvre brutalement. Jack entre.

- Hey !

Je ne suis qu'en sous-vêtements et me couvre comme je le peux de mes bras.

- Ça va. Ne joue pas la sainte nitouche. Il me semble t'avoir vue plus dénudée que ça encore, miss pudique.

Je lui tire la langue et laisse tomber mes bras. Il s'approche du lit et jette dessus une robe de soirée en soie sauvage légère.

- Un cadeau de mon père pour le dîner de ce soir.

- Une habitude dans votre famille de vouloir rhabiller les femmes quand vous

dînez avec elles ? lancé-je me référant à mon diner chez lui quand il avait décidé de bannir ma « tenue de combat » comme il l'appelle.

Il hausse les épaules et s'apprête à partir, les yeux rivés au sol. Je sais que ce n'est pas pour préserver ma pudeur.

- Jack, soufflé-je. Ne sois pas fâché, s'il te plaît.

Il s'arrête, relève vers moi ses yeux verts perçants. Il soupire et se détend.

- Je ne suis pas fâché.

Je lui souris. Je ne sais pas pourquoi, mais je commence à tenir à lui et cela me fait mal qu'il m'en veuille pour les sentiments que je nourris à l'égard

Adam. Il finit par concéder :

- Je ne suis pas en colère, je suis triste. Et j'ai peur pour toi.

- À cause de ce que j'ignore sur Adam ?

- Oui.

- Et toi, en revanche, tu n'as rien à te reprocher ? Ne m'en veux pas mais premièrement, j'ai beaucoup de mal à croire que ce que tu ressens pour moi est de l'amour. Une attirance très forte, oui. Quand on est ensemble, c'est électrique. Et on a envie de se sauter à la gorge d'abord, pour sauter dans un lit ensuite, ok, mais ce n'est que du désir Jack. Deuxièmement, tu es tout de même le fils

de Pablo. Je pense que des deux, c'est toi le plus dangereux.

Cabualca reste planté un instant devant moi. Mille pensées s'agitent dans sa tête. Plusieurs fois, il ouvre la bouche mais rien ne sort, comme s'il ne savait par où commencer. Enfin, il finit par se décider et me tend la main, m'attire sur le lit et me fait asseoir à côté de lui. Je trouverais peut-être étrange avec n'importe qui d'autre d'avoir une discussion sérieuse en petite culotte et soutien-gorge, mais une intimité facile s'est nouée entre nous.

- Emma, ce que je vais te révéler est un secret d'État. Alors tu la boucles ok ?

- Très agréable comme entrée en

matière dis donc. Et puis c'est demandé si gentiment.

Il me fixe, exaspéré. Je lève les bras en signe de reddition.

- D'accord, d'accord. Tu as ma parole.

Il prend un instant et baisse le ton avant de poursuivre :

- Je suis à moitié Colombien, mais je n'ai pas été élevé dans ce pays. Ma mère est américaine. Lorsqu'elle était étudiante, elle est partie avec une amie pour un trip en Colombie et quand elle est revenue après le sprint break, elle était enceinte de moi. Elle m'a gardé avec l'aide de ses parents. Elle a fini

ses études et elle s'est mariée avec un américain, puis elle a eu ma sœur, Samantha.

- C'est pour ça que ta sœur était blonde, n'est-ce pas ?

- Oui. C'est ma demi-sœur et comme nos pères n'ont pas la même couleur de peau...

- Je comprends.

- J'ai grandi en ignorant qui était mon père. Je le fantasmais et j'en voulais à ma mère. Mais elle est tout pour moi. J'ai été un enfant très sage, un adolescent modèle, un excellent étudiant. J'ai intégré une excellente fac grâce à mon don pour le basket, essentiellement

dû à ma grande taille je ne te le cache pas. Quoi qu'il en soit, j'étais en dernière année, à la veille de passer mon examen pour devenir avocat. La CIA est venue me trouver.

- La quoi ? m'écrié-je.

Il fronce à nouveau les sourcils.

- Ça va, tu me laisses poursuivre ?

Je hoche la tête. Je suis captivée par son histoire.

- Ils ont frappé à ma porte un soir. Je crois que je m'en souviendrais toute ma vie. Ils m'ont balancé la vérité sur mes origines. Que mon père était Pablo et qu'il était un des narcos les plus dangereux de Colombie. Qu'ils avaient

besoin de moi pour le faire tomber. Je les ai envoyés bouler. Je refusais de les croire. C'était trop dur. Je n'ai pas parlé de cette visite à ma mère. J'ai tout gardé pour moi. La vie a continué. J'ai décroché mon diplôme et je me suis orienté dans la lutte contre la drogue, travaillant entre les Etats-Unis et Bogota où j'avais installé mes bureaux et ma maison, même si je m'y rendais peu. Ma mère a trouvé ce choix étrange mais je ne lui en ai pas expliqué les vraies raisons. Moi-même, je pense que je cherchais à découvrir la vérité sans le savoir. Ma sœur grandissait elle aussi. Elle se destinait à une carrière dans l'humanitaire. Lorsqu'elle avait vingt

ans, elle a voulu s'engager. Elle est partie un an en Colombie pour une association. Et elle est tombée amoureuse d'un homme qui travaillait avec elle. Un médecin. Elle a commencé à donner de moins en moins de nouvelles, puis plus du tout. Un soir je l'ai appelée : elle était profondément malheureuse mais elle a refusé de me dire pourquoi. D'après ce que j'ai compris, l'homme lui avait brisé le cœur. Elle ne s'était jamais sentie aussi mal. Après avoir raccroché, j'ai pris le premier avion. J'étais très protecteur avec elle. C'était ma petite poupée, j'étais son grand frère adoré. Mais lorsque je suis arrivé le lendemain, elle

était morte. Les narcos l'avaient assassinée.

- L'homme qu'elle aimait, c'est Adam n'est-ce pas ?

Les mâchoires de Jack se crispent et il inspire profondément. Ses yeux sont humides de larmes. Je pose ma main sur la sienne. Il baisse le regard sur mes doigts et les prend entre les siens.

- Il l'a tuée.

Je sursaute. Mon cœur s'arrête de battre un instant.

- Tu veux dire qu'Adam a tué ta sœur ?

- Pas directement. Oh lui ! Pour trouver à lui reprocher quelque chose !

C'est le type le plus droit de la planète. Il en est chiant à mourir. Il est tellement intransigeant ! Sa morale... Il n'y a que ça qui compte. Du coup, il en oublie d'avoir un cœur. Il a blessé ma sœur qui était amoureuse pour la première fois et au lieu de prendre des gants, il lui a juste balancé qu'il ne voulait pas d'elle. Elle s'est enfuie, seule dans le camp d'Aguabonita. Et elle s'est retrouvée au mauvais endroit au mauvais moment. C'est Pablo lui-même qui a tiré. Mon propre père.

Jack soupire. L'évocation de ce moment fait revivre des douleurs dont il ne parvient pas à se débarrasser. Je me souviens de la chambre de sa sœur,

laissée intacte chez lui. Et je n'ai aucun mal à imaginer qu'Adam ait pu se montrer insensible et blesser une jeune fille de vingt ans. Il est si... distant et peut se montrer si froid.

- Après le décès de Samantha, j'étais au fond du trou. C'était mon petit trésor. Jamais je ne pardonnerai à Adam de ne pas l'avoir protégée. À son enterrement, il n'est pas venu. Cet enfoiré n'a même pas fait le déplacement. Ma mère ne s'est jamais remise de ce drame et peu de temps après elle m'a tout avoué. Elle m'a avoué qui était mon père biologique. Alors j'ai décidé de venger Samantha et je suis retourné voir la CIA. J'ai accepté leur proposition. J'ai

changé mon nom de famille, ils m'ont construit de toute pièce une nouvelle identité, et je suis allé trouver Pablo. Je lui ai révélé que j'étais son fil. Ce type couche tellement à droite et à gauche qu'il doit avoir une cinquantaine d'enfants. Je lui ai plu tout de suite. Il m'a proposé de jouer double jeu, me battre pour les familles des victimes en apparence, couvrir ses arrières en réalité. J'ai tout de suite accepté. Cela me permettait de gagner sa confiance et réunir des preuves pour la justice. La CIA est à deux doigts de l'arrêter et de démanteler la totalité de son réseau.

- Ok.

Je me renverse en arrière et m'allonge

sur le lit, regarde en l'air un instant en réfléchissant.

- Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de livraison ?

- Le colis, c'est Adam.

Je me redresse brutalement et fixe Cabualca dans les yeux.

- Tu veux dire que tu livres Adam à Pablo ?

- Grands dieux pas comme tu l'entends ! Non, Pablo élève un garçon ici. Un autre de ses fils. Mais l'enfant est très malade. Une malformation de naissance. Adam le soigne depuis toujours. Régulièrement Pablo me demande d'envoyer des hommes

chercher Adam.

Je hoche la tête.

- C'est une histoire terrible.

Jack ne dit rien pendant un temps, puis il finit par souffler en me regardant en biais :

- Est-ce que tu... Enfin, ton avis sur moi va-t-il évoluer ?

Je le fixe, étonnée.

- Comment ça.

- Maintenant que tu sais que je ne suis pas un horrible avocat sans scrupule, ajoute-t-il en souriant un peu.

Je ris.

- Jack, je ne saurai te dire pourquoi,

mais au fond de moi, je n'ai jamais pu t'assimiler à quelqu'un de malhonnête. Je comprends mieux pourquoi maintenant.

- Ça me rassure.

Il ne dit rien à nouveau, mais je l'observe du coin de l'œil. Je sens bien qu'il y a autre chose.

- Quoi, finis-je par lui demander.

- Est-ce que cela... me laisse une chance ?

J'éclate de rire.

- Une chance de quoi ? Que nous filions le grand amour toi et moi ? Arrête, je le pensais tout à l'heure. Tu ne m'aimes pas, crois-moi. Tu as envie de

me sauter c'est tout.

- Jamais croisé une fille qui parle comme ça ! fait-il semblant de s'offusquer.

Je le pousse de l'épaule. Il me pousse à nouveau. Je lui envoie une bourrade, il m'en envoie une, mais la sienne est trop forte et je bascule sur le lit :

- Hey monsieur biscottos ! Attention aux jeunes filles fragiles !

- C'est ça... S'il y a une jeune fille fragile dans le coin, je ne sais pas où elle se planque, mais ce n'est certainement pas toi.

Je me relève et lui tends la main :

- Alors, amis ?

Il regarde ma main et son regard se charge à nouveau de tristesse.

C'est que cet âne pense sincèrement être amoureux de moi en plus !

D'ailleurs, Jack secoue la tête :

- Je ne pourrai jamais être votre ami Emma Wilde.

Je laisse retomber ma main et lui adresse une moue réprobatrice.

- Pas tant que vous resterez en sous-vêtements sous mon nez... conclut-il en matant mes seins.

- Obsédé, réponds-je en riant, même si je sais que sa répartie n'est qu'une diversion.

Je quitte le lit et me dirige la salle de bain :

- Maintenant, veuillez me laisser monsieur mon fiancé, je dois aller me préparer pour notre dîner avec votre gentil papounet.

Cabualca rit et me regarde avec tendresse. Ce qui comme à chaque fois me met mal à l'aise.

- Allez, tire toi ! le menacé-je.

Il se lève enfin et quitte la pièce en me souriant.

Ouf, ça, c'était un échange pour le moins intense...

Je pousse la porte de la salle de bain et me glisse sous un jet d'eau chaude.

Surtout, me détendre. La soirée promet d'être compliquée. Je n'oublie pas mon meilleur ami, et je compte bien explorer les moindres recoins de cette propriété pour le retrouver si jamais il est effectivement ici. Je n'ai pas voulu en reparler à Jack, je sais trop qu'elle aurait été la réponse : « tiens-toi sage, c'est trop dangereux ». Peut-être, maintenant qu'il m'a révélé travailler pour la CIA aurait-il ajouté : « ne compromets pas ma mission ! » Et j'aurais eu tout le poids de la raison d'État à porter sur mes épaules.

Lorsque je descends pour le dîner, je suis bonne dernière. Autour de la grande table dans l'immense salle à manger sont

déjà assis Adam, Pablo et Jack. Les deux derniers se lèvent lorsqu'ils m'aperçoivent dans l'escalier, Adam reste assis.

Pablo se dirige vers moi :

- Ah... Elle est parfaite, mon fils.

Il me tend le bras et j'y dépose ma main. Puis il me conduit jusqu'à ma place. Il m'a installée en face d'Adam et de Jack qui sont côté à côté et près de lui. Le chef narcos tire la chaise pour moi. La galanterie ne se perd pas chez les gros vilains...en revanche chez les médecins... car si Cabualca me mange littéralement des yeux, à tel point que je dois le menacer d'une main discrète d'un grosse fessée s'il continue, Adam

regarde obstinément ailleurs...  
Partout... mais ailleurs... et il trouve un  
intérêt soudain pour les rideaux, les  
salières sur la table, le manche de son  
couteau... Pas moyen de croiser une  
seule fois son regard.

Il boude. Vraiment.

Ce n'est qu'au dessert que je sens son  
regard planté sur moi. Planté, c'est le  
mot. Car quand nos prunelles se  
croisent, j'arrondis des yeux surpris.

Mais c'est qu'il est furieux !

Oui je me suis incrustée dans leur  
petite promenade chez les méchants,  
c'est bon, on ne va pas y passer cent  
sept ans ! Je suis une grande fille il me

semble. Je prends bien les risques que je veux ! Je soutiens son regard, le défiant et il finit par abandonner en secouant la tête.

Je l'agace aussi.

Notre joute de regards a fait de la peine à Jack, j'en suis désolée. J'ai envie de le prendre dans mes bras pour le consoler. L'idée m'amuse, consoler l'immense Cabualca musclé et comme moi, toujours si sûr de lui. Voilà une idée pour le moins incongrue.

Pablo passe le repas à me complimenter et à expliquer les moindres détails de la construction de sa maison. Je m'en cocagne mais à un point ! Je le laisse déblatérer en souriant

poliment, n'oubliant tout de même pas de noter au passage qu'il évite soigneusement de parler des dépendances un peu brutes que j'ai aperçues à l'autre bout du jardin lorsque nous sommes arrivés. J'en déduis que si je dois commencer mes recherches quelque part pour être efficace, ce sera par là.

Enfin le dîner s'achève. La nuit est tombée, un petit vent chaud s'est levé et pousse les odeurs sucrées des plantes extérieures dans la salle à manger. Il y a toujours quelque chose d'extrêmement sensuel dans l'atmosphère de ce pays.

Le café avalé, Pablo nous abandonne sur cet énigmatique :

- Des affaires à régler.

Il s'incline devant moi et disparaît. Adam n'en demande pas plus et quitte la table pour monter directement à l'étage. Il n'a pas décroché un mot de tout le dîner. Je n'ai droit qu'à un froid :

- Nous partons demain.

- Sympa, grommelé-je.

Mais il ne me répond pas. Je me retrouve seule avec Jack. Je me tourne vers lui et lui sourit, prenant le ton de la plaisanterie :

- Mon futur mari, venez-vous vous couchez avec moi je suis épuisée.

- Avec plaisir.

Il se dirige vers l'escalier et me prend par la taille. Mais je me dégage et agite un index négatif.

- N'en profite pas.

Il hausse les épaules et nous montons. Une fois la porte refermée, je dégrafe la robe et la laisse tomber sur le sol, la ramasse et la pends dans la penderie pour qu'elle ne se froisse pas. Un si joli tissu, ce serait trop dommage. Je me retourne pour trouver Cabualca planté, la bouche ouverte :

- Quoi ? l'agressé-je.

Il fixe mon corps.

- Jack ça va. Toi-même tout à l'heure tu m'as rappelé à quel point tu

n'ignorais rien de mon intimité.

- Je... Ça ne veut pas dire que tu ne me fais pas d'effets...

Je lui fais une moue choquée et me dirige vers le lit, saisis un oreiller et lui balance. Il le rattrape par réflexe :

- Ton lit, lui lancé-je.

Il a ce sourire en coin ironique qui m'horripile toujours.

- Mais bien sûr.

Et il se dirige à son tour vers le lit, s'y allonge. Je reste plantée en sous-vêtements à côté.

- Attends, tu déconnes là Jack? Il est hors de question qu'on dorme ensemble.

Il ferme les yeux et me répond tranquillement :

- Je n'ai pas dit que je voulais dormir avec toi. C'est simplement qu'il est hors de question que je dorme par terre. Toi, tu fais ce que tu veux.

Je regarde la pièce autour de moi. Pas de canapé ni de petit fauteuil. C'est le parquet ou le parquet. Je grommelle, contourne le lit et m'y allonge à mon tour. Mais je sens la chaleur de Jack à côté de moi et son grand corps allongé tellement attirant. C'est impossible. C'est plus fort que moi. J'ai envie de lui. Je ne tiendrai pas. Mais mes sentiments pour Adam m'interdisent de céder. Il ne faut pas qu'il reste là. Alors

je me tourne vers lui pose à plat mes deux mains sur le côté de son corps et pousse de toutes mes forces. Il rit mais ne bouge pas d'un pouce.

- Hey tu fais quoi là ?

- Je te vire, dis-je en recommençant mon effort.

Il s'esclaffe, se retourne à son tour et me pousse lui aussi. Mais nos forces ne sont pas comparables, aussi je glisse vers le bord du lit, roule et en un cri m'écrase par terre. Je reste assise sur le sol. La tête de Jack apparaît au-dessus de moi, rigolarde :

- Ton nouveau lit est confortable ?

Je lui tire la langue et reprends ma

place à ses côtés. Une demi-heure s'est passée en silence. Je pense à sa respiration qu'il s'est endormi. Moi, impossible. J'ai envie de faire l'amour. La frustration me tient éveillée.

- Jack ? finis-je par souffler.

Mais il ne me répond pas. En revanche mon intervention le pousse à se retourner et il passe son bras autour de moi. Je me crispe. Son torse chaud se colle contre mon côté droit. C'est à la limite du soutenable. Il a la peau incroyablement douce, je le sais. Et son souffle sur mes tempes provoque des frissons le long de ma colonne vertébrale.

Tant pis, je vais aller m'allonger un

peu par terre en attendant deux heures du matin, heure que je me suis fixée pour partir en exploration. Je tente de me dégager, mais son bras est lourd. Je le saisis délicatement et le soulève, le repose sur le côté. Ouf, je ne l'ai pas réveillé. Je me redresse et pose un pied hors du lit. Mais au moment où je m'apprête à déserrer le matelas, deux grandes mains m'attrapent, me tirent en arrière et me collent sur le dos.

Un tour de reins et Cabualca est allongé au-dessus de moi.

- Jack, le menacé-je ne tentant de me dégager.

Mais il se contente de sourire ironiquement.

- Emma ? me répond-il.

- Arrête ça tout de suite.

- Arrête quoi ? me répond-il innocemment.

Et sa main vient dégager les cheveux sur mon front. Ses prunelles vertes électriques plongent dans mes yeux. Son regard est intense, rempli d'un désir que ni lui ni moi ne pouvons contrôler. Je tente encore :

- Jack, s'il te plaît.

Il secoue négativement la tête.

- Je te l'ai déjà dit Emma, je n'abandonnerai pas. Et tu peux me raconter toutes les conneries que tu veux, que tu ne crois pas que j'ai des

sentiments pour toi, que tu crois en avoir pour ce crétin d'Adam. Mais moi je sais. Je sais que toi et moi, nous sommes faits l'un pour l'autre. Tu peux te raconter toutes les histoires que tu veux, te mentir, mais il y a un lien entre nous. Nous sommes les deux parties d'une même âme.

Son discours me trouble et pour cacher ma gêne, je préfère plaisanter :

- Jack Cabualca un poète ? Je l'ignorais. Les deux parties d'une même âme ? Comme c'est beau. Désolée, mais je ne suis pas d'humeur psychédélique. Maintenant, tire-toi de là.

- Chut... se contente-t-il de me répondre.

Ses lèvres brûlantes se posent sur les miennes et mon cerveau se déconnecte.

- Je ne vais certainement ne pas me tirer de là. En revanche, toi, tu vas arrêter de t'agiter comme un asticot, tu vas rester bien sage et je vais te prendre comme tu n'as jamais été prise.

Sa bouche fond sur mon cou, descend vers mes clavicules. Jack saisit le bas de mon débardeur et tire dessus. Je n'ai pas du tout, du tout envie de l'en empêcher. Au contraire, sa fièvre m'a contaminée. Je soulève le buste afin qu'il puisse m'enlever mon vêtement plus commodément. Je n'ai envie de penser à rien d'autre qu'à ce moment, qu'à ce désir qui me transporte et me fait

me sentir tellement vivante.

Ses doigts s'attaquent à mon short mais, fébriles, ils ne parviennent pas à défaire les boutons. J'entends Jack pester. Mes mains rejoignent les siennes pour l'aider, mais il les vire rageusement, saisit les bords du pantalon et tire brutalement. Les fils cèdent et les boutons sont expulsés dans les airs. Je ris, mais Cabualca, lui, ne plaisante pas. Nous ne sommes pas du tout sur la même longueur d'onde.

Je me redresse sur les coudes et le regarde alors qu'il fait glisser le short le long de mes cuisses. Ses sourcils sont froncés et les muscles de sa mâchoire roulent.

Mon dieu qu'il est sérieux !

Du bout des ongles, il parcourt mes courbes. Et alors que des frissons s'emparent petit à petit de moi, moi aussi je cesse d'avoir envie de rire. Le regard de Jack n'est pas celui d'un homme qui a envie de prendre son pied avec une nana qu'il apprécie et trouve à son goût. Le regard de Jack est celui d'un homme qui admire chaque millimètre carré de peau de la femme qu'il aime.

Je suis soudain intimidée par cette façon qu'il a de m'observer et sa bouche à l'intérieur de ma cuisse droite engendre des spasmes de plaisir d'une intensité folle qui me pousserait à perdre

totallement le contrôle de moi-même. Je tente d'empêcher Cabualca de continuer ses caresses qui sont en train d'ouvrir des horizons que je ne connais pas : ceux d'un désir qui rend dingue et nous contrôle.

Or, je contrôle. Lorsque je fais l'amour avec un homme, je contrôle. Je contrôle mon corps et le sien pour que nous arrivions à l'orgasme. Jamais, finalement, n'ai-je laissé quelqu'un me kidnapper et me transformer en une femme uniquement gouvernée par ses sens. Cette expérience que je sens si proche me terrifie.

J'attrape les cheveux de Jack et tire dessus pour tenter de l'écarter de moi.

Mais il me repousse une première fois. Je reviens à la charge et cette fois, il relève la tête, ses yeux vert brillant d'un éclat diabolique dans la faible lueur argentée de la lune.

- Tu vas te laisser faire bon dieu !  
jure-t-il entre ses dents.

Et se redressant avec vivacité, il saisit mes poignets dans une seule de ses larges paumes, attrape un morceau de draps froissé et s'en sert pour nouer mes mains serrées au-dessus de ma tête. Lorsqu'il s'est assuré que je suis bien immobilisée, il enlève calmement ses vêtements. Son beau pénis large et dur se tend. Son torse est splendide et j'oublie un instant que ce salaud m'a

attachée pour le contempler.

Lui approche son visage du mien et grogne :

- Voilà, maintenant tu vas enfin te tenir tranquille.

Je tente de me libérer, mais il resserre le nœud et se positionne à califourchon au-dessus de moi. Je me cabre, mais plus par jeu, car je trouve très excitant d'être livrée à lui, moi qui me comporte habituellement comme une walkyrie.

Dressé au-dessus de moi, il approche son bassin de mes lèvres.

- Ferme les yeux, souffle-t-il.

J'obéis. Je sens son bassin s'avancer de mon visage et la chaleur de son corps

approcher. Bientôt, l'extrémité de son pénis heurte mes lèvres. J'ouvre la bouche et humidifie mes lèvres avec ma langue. Il s'enfonce, glisse sur ma langue la hampe douce de sa queue. Je serre mes lèvres autour et il gémit, accentuant son mouvement.

J'adore le sentir à la fois prendre plaisir grâce à moi, mais sans que je puisse le saisir, soumise simplement aux mouvements de ses hanches. Alors que je profite de le sentir gonfler sur ma langue, il se penche en arrière et sa main descend le long de mon ventre, glisse entre mes cuisses qu'il écarte et cherche mon clitoris, trouve le point sensible et commence à y tracer de petits cercles.

Je gémis, mon corps se tord de plaisir et ma tête en avançant le fait pénétrer plus encore dans ma bouche. Il ne cesse de me caresser tout en profitant lui de ma langue sur son sexe. Enfin, alors que je sens qu'il est plus large qu'il y a quelques instants, il abandonne mes lèvres et son corps vient peser sur le mien de tout son poids.

Sa tête se cale dans mon cou et je l'entends haleter.

- Emma, tu es trop canon. Je ne parviendrai jamais à te résister. Je sais que mes sentiments à ton égard sont bien plus forts que ceux que tu éprouves pour moi. Mais je m'en tape. Cette nuit, je veux simplement que tu sois à moi

totallement. Je veux que tu t'abandonnes, qu'il n'y ait plus ni Adam ni personne d'autre. Juste moi.

Il mord mon cou, plus bas les aréoles de mes seins. Les sensations sont si intenses que je tente une nouvelle fois de me défilier, mais le drap maintenant mes poignets attachés m'en empêche et le plaisir me gagne, violent, sans que je puisse lutter. Un cri gonfle dans ma gorge. Ma respiration s'accélère alors qu'il insiste. Mon bassin est agité de mouvement frénétique. Je veux le sentir en moi, qu'il me prenne car la frustration commence à s'emparer de moi.

Mais il s'ingénie à poursuivre ses caresses, cherchant les petits recoins les

plus tendres et les plus sensibles. Bientôt chacune de mes expirations est un cri. Je jure, je l'insulte pour qu'il me laisse en paix, je le menace de mettre en pièce le drap qui me retient :

- Et je te forcerai à me prendre. Jack.

Ses prunelles vertes coulent tout au fond des miennes avec autorité :

- Tu peux tirer autant que tu veux. Je t'ai attachée bien serré, tu ne risques pas de te libérer. Et c'est moi qui vais décider de quand et comment tu jouiras.

Je me cabre à nouveau, regrettant de ne pas l'avoir empêché de me ligoter lorsque j'en avais l'occasion.

- Tu le regretteras, Cabualca.

Cette fois, il rit :

- J'espère bien.

Jack saisit mes jambes à pleines mains et les écarte, les maintenant en grand écart afin que mon sexe lui soit totalement offert. Il soulève son bassin et le bout de son pénis vient se poser à l'entrée de mon sexe. Je gémiss de soulagement, pensant qu'il va enfin me pénétrer. Mais il n'en est rien et il reste ainsi, titillant mon sexe avec le sien. Je me tords, soulève mes hanches pour le forcer à me prendre, mais il se recule à chaque fois.

- Jack bordel ! le menacé-je à nouveau.

Il sourit diaboliquement.

Voilà cet homme est le diable. Je le savais. Il est beaucoup trop sexy et excitant pour n'être qu'un simple être humain. C'est pour ça que je suis incapable de lui résister.

- Supplie-moi, grince-t-il, son sourire éclatant luisant dans la semi-obscurité.

- Dans tes rêves, lui répons-je méchamment.

- Alors je ne te prendrai pas. Je t'exciterai jusqu'à ce que tu sois épuisée et je t'abandonnerai sur ce lit sans t'avoir concédé le moindre petit orgasme.

Ses lèvres fondent sur mes seins et sa

queue entre en moi de quelques millimètres seulement avant de se retirer aussitôt.

Je hurle de frustration et lui crie dessus :

- Prends-moi, tout de suite !

- Tu n'es pas en position de donner des ordres ma belle, supplie-moi.

Je secoue la tête. Il approche ses lèvres de mon oreille et sa langue parcourt mon cou :

- Supplie-moi, Emma. Supplie-moi. Avoue-toi vaincue. Avoue que tu es à moi.

Ses doigts à nouveau trouvent mon clitoris et ma tête se renverse seule en

arrière. Alors ma reddition m'échappe :

- Prends-moi Jack, je t'en supplie.  
Bordel prends-moi.

- Dis que tu es à moi.

- Je suis à toi. Je dirai tout ce que tu  
veux.

- Répète-le.

- Je suis à toi.

- N'arrête pas de le répéter.

- Je suis à toi, Jack, je suis à toi.

Je l'entends rire sèchement, mais je n'y prête que peu d'attention car son pénis pèse sur mon sexe écarté pour lui et y entre, y plonge profondément, en ressort, plonge à nouveau, de plus en

plus vite, de plus en plus fort, nos corps rebondissant sur le matelas à cause de la puissance des assauts de son bassin heurtant le mien.

Un orgasme violent me secoue rapidement et longuement, me faisant hurler d'un plaisir plus intense que tous ceux que j'ai pu connaître auparavant dans ma vie.

## 20. Jeff et la CIA

Je m'assois sur le lit. La nuit est bien avancée maintenant. Jack dort à côté de moi. Je regarde son grand torse se soulever au rythme de sa respiration. Comme la première fois lorsqu'il avait essayé de me mettre dans un avion pour Paris, je me suis enfuie alors qu'il dormait après que nous ayons fait l'amour.

- Jack Jack Jack, lui murmuré-je tendrement. Tu n'apprendras donc jamais !

Je le laisse à son sommeil et me lève

sans bruit. Je ramasse mon short et mon tee-shirt, enfile rapidement mes vêtements et quitte la chambre sur la pointe des pieds. Personne. Je pense à Adam avec un petit pincement au cœur. Cependant, je constate qu'il est moins fort qu'avant. Peut-être est-ce dû à l'attitude d'Adam, à nouveau si froide. Ou bien est-ce Jack qui commence à me faire changer d'avis. Ces mots finissent par me toucher, je ne peux pas le nier.

Je descends le grand escalier en marbre menant à la salle à manger. Les hautes fenêtres ont été laissées ouvertes sur le jardin et l'air s'y engouffre. C'est terriblement agréable. Toutes les lumières sont éteintes et la lune seule me

guide.

Je sors. Au loin j'aperçois vaguement la silhouette de quelques gardes. Je me coule contre les murs, dans l'ombre. Je contourne la demeure principale et cours à travers l'esplanade menant aux baraquements que j'ai repérés, restant quelques minutes à découvert.

Loin de la magnificence de la maison, ils ne sont que de simples blocs en béton plantés au milieu de nulle part. Une lumière jaune électrique jaillit à travers une fenêtre. Je me plaque contre la paroi. Il y a du monde à l'intérieur. J'entends plusieurs voix d'hommes, sans parvenir à distinguer ce qu'ils se disent.

Comment entrer ? Par la porte c'est

évidemment impossible, par une fenêtre ? Mais laquelle ?

Je contourne le bâtiment principal. À l'arrière un trou clôturé par des barreaux donne sur une pièce éteinte. Je peux toujours y jeter un œil à défaut de mieux. Je saute, saisis les barreaux de cette ouverture en hauteur et me hisse, calant mes orteils dans les anfractuosités de la paroi. Accrochée de toutes mes forces, je regarde à l'intérieur. Personne. C'est une sorte de débarras. Parfait. C'est l'endroit idéal pour pénétrer dans ce baraquement... si on oublie les barreaux. Au moment où je m'apprête à chercher une autre solution, une des barres auxquelles je suis cramponnée se

désolidarise du mur et se détache. Je me retrouve pendue par un bras, finis par lâcher prise et m'effondre sur l'herbe.

-

*Aieuh*

!

crié-je mentalement.

Je ramène le barreau face à moi, observe le béton encore accroché au métal. Le travail a été mal fait, et la pierre est friable. Parfait. Avec beaucoup de chance, d'autres barres peuvent céder. Mais je suis trop petite. Je regarde autour de moi. Dans un coin un tas de détritrus. Je fouille en silence, déplaçant précautionneusement ce que je trouve... jusqu'à tomber sur un

parpaing. Je l'empoigne bande mes muscles et tire de toute mes forces, parvenant à le faire glisser sur les quelques mètres me séparant de la fenêtre.

Voilà un marchepied idéal !

Je grimpe et me retrouve à la bonne hauteur pour saisir confortablement les barreaux et tirer de toutes mes forces. Ils se détachent un à un. Assez facilement finalement. Je prends appui des deux mains et me hisse, bascule mon buste à l'intérieur de la maison et me laisse glisser.

J'y suis. Je m'approche de la porte et l'entrouvre le plus discrètement possible : elle donne sur un couloir. En face, une

seconde porte, au bout à droite la pièce allumée dans laquelle plusieurs hommes parlent. Maintenant que je suis à l'intérieur, je comprends qu'ils sont plongés dans une partie de cartes.

Je traverse le couloir sans bruit et teste la poignée en face. Alors que je m'attends à ce que tout soit verrouillé, elle cède et la porte s'ouvre en grinçant un peu. Je me mords les lèvres, tends l'oreille pour déterminer si les hommes de l'autre côté m'ont entendue ou non, mais ils continuent à parler tranquillement.

Je passe la tête par l'entrebâillement... et dans le noir... j'aperçois la silhouette épaisse d'un

homme gras. Il est effondré sur le sol. Malgré l'obscurité, je le reconnais immédiatement.

- Jeff ! soufflé-je.

Mais il ne bouge pas. Bon sang, c'était presque trop facile ! Et si justement, c'était parce qu'il est trop tard ? Inquiète, je me précipite auprès de mon ami et le pousse. Il gémit doucement. Même sans lumière, je peux voir qu'il est salement amoché.

- Merde Jeff, ils ne t'ont pas raté !

Il relève la tête comme il peut, entrouvre une seule paupière, l'autre étant fermée par un énorme cocard.

- Emma ?

- Chut. Ne dis rien. Attends.

Je le tâte et lorsque je frôle ses côtes, il grimace de douleur. Bon, il ne va pas être facile à transporter. Il est attaché les mains dans le dos. Mais les liens sont desserrés. Il faut vraiment qu'il soit mal pour ne pas s'être enfui. Je le libère en peu de temps et passe mon bras sous ses épaules.

- Jeff, mon vieux, il va falloir m'aider. Tu es trop lourd pour moi.

- Emma, tu es cinglée d'être venue, tu ne peux pas m'aider, on est en plein milieu de la jungle, tu vas te faire prendre aussi et ils vont te tuer en même temps que moi.

- Ça reste à voir.

Je souris. Il est capable de prononcer des phrases complètes, c'est un excellent signe. Il est beaucoup moins dans le gaz que ce que je ne pensais.

Je me prépare à le soulever.

- Allez Jeff, à trois on y va. Un, deux...

- Trois, me répond une voix qui n'est pas celle de mon ami alors que la lumière m'éblouit.

Jeff et moi nous immobilisons. Pablo se tient devant moi avec ses hommes.

Oups...

- Ma future belle-fille ! Quelle joie de

vous croiser en pleine nuit.

Un rictus mauvais défigure son visage.  
Une lueur inquiétante habite ses  
prunelles. Inutile de jouer.

- Quand avez-vous deviné ?

- Que vous étiez Emma Wilde ?

- Oui.

- Ce n'est pas la bonne question. Je  
vous pensais plus maline que ça ! Allez,  
faites donc un petit effort.

Je me creuse la tête mais ne voit pas,  
tente surtout de déterminer à quel  
moment j'ai été assez sotte pour me faire  
repérer... Pablo finit par rire en me  
voyant perdue, ce qui m'agace  
prodigieusement. Je ne le montre pas,

car au fond je m'en fous. C'est une particularité chez moi qui m'a toujours étonnée. Quand je suis en danger, j'ai rarement peur. En général, j'ai plutôt la sensation étrange que mon cerveau se met à réfléchir à toute allure avec sang-froid, évacuant la panique pour chercher une issue de secours. Aussi je laisse le narco déblatérer pendant que j'élabore un plan. Jusqu'à ce que Pablo assène :

- La bonne question aurait été : « quand avez-vous deviné que Jack n'était qu'un traître américain à la solde de la CIA ? »

Mon cœur se décroche et cette fois la panique m'emporte. Cabualca en danger, voilà qui me secoue.

Mon dieu où est-il ? L'ont-ils déjà...  
?

Les larmes me montent aux yeux à cette pensée. Pablo continue, en colère.

- Quand je pense que mon propre fils... Je lui aurais tout donné, tout transmis. En tant qu'avocat il aurait pu gérer l'affaire sans que personne ne se doute de rien, j'aurais pris ma retraite... Savez-vous à quel point c'est terrible pour un père de découvrir la trahison de son propre enfant ?

Je ne relève pas le ridicule de son discours tant je suis affolée du sort qu'il a pu réserver à Jack. Mais un remue-ménage dans le couloir attire mon attention. Pablo s'efface et trois de ses

hommes trainent Cabualca à l'intérieur de la pièce. Il est bien vivant.

Un soupir de soulagement m'échappe malgré la situation. Jack se débat comme un diable, rageant, tentant d'échapper à ses gardiens pour leur coller, je le devine, une bonne raclée. Son arcade sourcilière droite est fendue et saigne, mais rien de grave. Ils ne l'ont pas laissé se rhabiller à l'exception de son boxer et lorsqu'ils le jettent au sol, il se râpe durement les genoux et les coudes. Je lâche Jeff pour me précipiter sur lui.

- Jack, ça va ?

- Comme c'est adorable. Mon fils, je pensais qu'elle t'avait utilisé dans l'unique but de retrouver son ami, mais à

ce que je vois, elle en pince vraiment pour toi !

Cabualca se traîne sur un coude et tente de se redresser mais il grimace. Je comprends alors qu'il a dû se fouler la cheville pendant son transport de la chambre à notre prison. Je saisis sa tête brune entre mes mains et la pose sur mes genoux, lui souffle à l'oreille :

- Ne fais pas d'efforts. On va trouver une solution.

Pablo siffle entre ses dents et crache par terre.

- Les sentiments... Ridicule.

Puis il fait signe à ses hommes et ils quittent la pièce, claquant la porte

derrière eux et cette fois, la fermant à double tour. Nous nous retrouvons tous les trois plongés dans un noir quasi complet. Seul un minuscule vasistas permet à un peu de lumière de filtrer.

Jeff gémit doucement, affalé sur lui-même. Il aurait besoin de voir un médecin, je m'inquiète pour ses côtes. Dans l'immédiat, il n'est pas en danger. Je me fais plus de soucis pour Jack. Il est conscient, mais lorsque je le regarde dans les yeux, je ne suis plus certaine qu'il soit cohérent. Ses prunelles vertes sont rieuses et ce n'est pas vraiment l'ambiance :

- Jack, quel jour est-on ? lui demandé-je avec inquiétude.

- Aucune idée, et je m'en fous, tu n'imagines pas à quel point ! répond-il en ce marrant.

Mince. Ils l'ont salement amoché, voilà qu'il est hilare.

Je crains un coup un peu violent sur la tête, une commotion cérébrale peut-être. Je l'allonge sur le sol tandis qu'il continue à se marrer comme une baleine et m'occupe de sa cheville. Lorsque je l'effleure, il crie au milieu de son fou-rire.

Ok, elle est foulée. Entre lui et Jeff, il ne faudra pas compter sur une fuite en courant.

- Aïe, proteste-t-il. Je t'ai connue plus

douce avec moi !

Et il est à nouveau secoué par un fou-rire. Je me place à côté de sa tête :

- Jack je suis sérieuse, est-ce que tu sais quel jour on est, je crois que tu délires.

Il arrête de se marrer quelques secondes, me considère et ses joues se gonflent d'air avant qu'il n'explode de rire. Puis soudain sérieux, il se redresse avec une vivacité inattendue, m'attrape par la nuque et m'attire jusqu'à lui et m'embrasse. Ses lèvres chaudes et douces me font fondre. L'effet physique qu'il provoque chez moi tient du miracle. Quand enfin il me relâche, il est très sérieux :

- Je ne délire pas Emma. Je t'aime.

Je le regarde sans rien dire... ne sachant tout simplement pas quoi répondre. Je finis par lui lâcher vertement :

- Tu crois que c'est le moment ?

- Oh, oui, c'est le moment, le moment idéal. Et ce n'est pas n'importe quoi. Je t'aime Emma Wilde. Que ça te plaise ou non.

Il s'assied :

- Et le fait de savoir que tu m'aimes aussi est un vrai bonheur, le reste importe peu.

- Je ne t'aime pas ! Qu'est-ce que tu racontes ?

- Mais oui, c'est ça.

Jeff toussote et râle :

- Oh les tourtereaux. Vous ne croyez pas qu'on pourrait s'occuper du débat sur vos sentiments plus tard ? Je ne suis pas certain qu'on passe la nuit.

- Il a raison, reprend Jack. Emma. Tout est ma faute. Ma couverture était grillée depuis un moment et je l'ignorais. Adam avait raison, je t'ai mise en danger.

Je recule pour m'accroupir et m'adosser au mur. Je soupire et réfléchis :

- Peu importe. La seule chose qui compte est la situation dans laquelle

nous nous trouvons et comment nous échapper.

Jack se traîne pour se rapprocher et se colle à moi.

- Je ne te cache pas que c'est plutôt mal barré. J'avais un dispositif d'alerte. La CIA est au courant. Une exfiltration a dû être programmée. Je pense qu'ils arriveront par hélico aux premières lueurs du jour.

- Parfait ! Des renforts !

- Pas exactement... ils ont ordre de tout faire sauter. Si nous ne nous tirons pas d'ici avant qu'ils soient là, ils nous pulvériseront avec le ramassis de narcos qui traîne dans le coin.

- Charmante ton exfiltration.

- Je ne suis pas la priorité. Ils ne nous récupéreront que si nous nous débrouillons pour nous retrouver à un endroit où ils pourront se poser sans prendre de risques pour nous secourir.

Je jette un œil à Jeff.

- Entre lui et ta cheville, on est mal.

Un silence s'installe. Je réfléchis à toute vitesse.

- Je ne vois pas comment leur permettre de se poser sans se faire canarder. Il va falloir que nous comptions uniquement sur nous-même et sur la panique générale créée par l'attaque. J'ai une idée. Quand je vous

lancerai le signal, traînez-vous du mieux que vous le pouvez vers la forêt.

- Tu peux au moins nous expliquer ton plan ?

Je le regarde en souriant et pose mon index sur le bout de son nez :

- Hors de question. Si je te livre les détails, tu te comporteras comme un macho et tu voudras m'en empêcher.

- Emma, gronde-t-il.

Mais je l'interromps et désigne la fenêtre à travers laquelle quelques rayons de soleil commencent à poindre :

- Tu as dit les premières lueurs du jour ?

C'est maintenant.

Je n'attends pas sa réponse, me lève et me dirige vers la porte :

- Jack, lancé-je. Aide Jeff à se lever et à s'enfuir. Je suis certaine que ce n'est pas une petite douleur à la cheville qui va t'empêcher de sauver ta peau.

- Emma ! tente-t-il.

Mais je le snobe et me mets à tambouriner comme une malade sur la porte en hurlant à pleins poumons. Au bout de quelques secondes à peine, le verrou grince.

*C'est*

*notre*

*unique*

*chance.*

*À moi de*

*ne pas*

*me*

*planter.*

# 21. Le fils caché

La porte s'entrouvre et deux hommes armés entrent, nous barrant la sortie.

- Qu'est-ce que tu veux, beugle l'un d'eux en espagnol. Tu ne crois pas qu'on a autre chose à foutre ?

- Je veux aller aux toilettes, lui réponds-je me campant sur mes deux jambes.

- Tu te retiens.

Il s'apprête à fermer la porte, mais je me mets à hurler en boucle sans m'arrêter :

- JE VEUX ALLER AUX

TOILETTES ! JE VEUX ALLER AUX  
TOILETTES ! JE VEUX ALLER AUX  
TOILETTES ! JE VEUX ALLER AUX  
TOILETTES ! JE VEUX ALLER AUX  
TOILETTES ! JE VEUX ALLER AUX  
TOILETTES !

- Ok ! C'est bon ! Stop ! crie un des geôliers de plus en plus fort. Emmène cette p\*\*\*\* aux toilettes, lance-t-il à son compagnon.

- Mais Pablo a dit qu'ils ne devaient sortir de cette pièce sous aucun prétexte.

- Putain, on s'en fout de ce qu'a dit Pablo, c'est pas à lui qu'elle pète la tête !

- Bordel, grommelle l'autre.

Il m'empoigne par le bras et me tire à l'extérieur. Je me laisse faire alors qu'il me pousse dans le couloir sans ménagement. Il m'amène dans la pièce qu'ils occupent. Une simple table au milieu sur laquelle sont déposé un nombre incroyable de cadavres de bouteilles de bière et un paquet de cartes en désordre. Au fond, une porte s'ouvre sur des toilettes sales.

Il me pousse vers le réduit :

- Tu te grouilles.

Je le regarde, mauvaise :

- Un peu d'intimité !

Il me regarde de haut en bas, passe sa langue sur ses lèvres en me reluquant.

- Tu parles d'intimité. On va s'amuser un peu tous les deux.

Et il baisse son arme en s'approchant de moi.

Vas-y coco. Encore un peu.

Je prends un air terrifié. Mais lorsqu'il est presque sur moi, je lui envoie un violent coup de pied dans l'entre-jambes. Il hurle et un réflexe le pousse à saisir à deux mains son paquet, lâchant son arme sur le sol et libérant un couloir pour mon poing qui atterrit sur son nez. L'os craque, le sang gicle et le type saisit son pif entre ses paumes. Sans perdre de temps, je ramasse l'arme et lui colle un gros coup de grosse sur la tempe. Il s'effondre.

Son camarade paniqué se précipite vers la pièce. Je me dissimule juste à côté de l'embrasure. Le crétin, bien évidemment, entre dans la pièce sans réfléchir ni regarder avant ce qui s'y déroule, si bien qu'il se retrouve quelques pas devant moi sans me repérer. Je n'ai plus qu'à poser le canon de mon arme sur sa nuque.

- Lâche ton flingue.

Il s'exécute, mais ne lui laissant pas reprendre ses esprits, je le frappe à l'arrière de la nuque. Il s'effondre à son tour. Je ramasse l'arme et retourne en courant vers la cache où sont retenus mes camarades. La porte a été laissée ouverte. Ces deux gardiens étaient

vraiment nazes. Il n'y a même pas de gloire à avoir réussi à me débarrasser d'eux.

Je passe la tête par la porte. Jack est déjà debout, soutenant comme il le peut Jeff. Il me regarde les yeux arrondis par la surprise.

- Tu... Comment... ?

- Pus tard, on n'a pas le temps.

Nous nous dirigeons vers l'entrée du baraquement. J'ouvre la porte. Des gardes patrouillent. Nous avons peu de temps, les deux autres ne vont pas tarder à se réveiller. Je n'ai pas une force immense et je n'ai dû les assommer que légèrement.

Heureusement, nous entendons soudain un bourdonnement. Rapidement il se précise : des pales d'hélicoptères. Les gardes alertés eux aussi courent vers l'avant de la propriété.

- Maintenant ! crié-je, à l'instant où un écoquette fuse d'un des hélicos et frappe la maison de plein fouet.

Adam ! Ne puis-je m'empêcher de penser.

Alors que mes deux acolytes se traînent à l'extérieur du baraquement et se dirigent vers la forêt, profitant de la panique générale, je reste glacée sur place. La roquette a frappé l'étage où est sa chambre. Il est encore très tôt. Il devait dormir.

Je ne peux imaginer que...

Je cours vers la maison. Jack s'arrête et me hurle :

- Emma !

Je ne lui réponds pas et me précipite. Déjà je suis près du perron arrière.

- Emma bordel ! Reviens !

- Je vais chercher Adam ! lui crié-je.

- Reviens ! Il se débrouillera !

Mais je ne l'écoute pas et pousse la porte arrière qui s'ouvre à la volée. À l'intérieur, une partie du plafond est effondré et le feu prend par endroit. Je traverse en courant les communs, me dirigeant dans l'immense bâtiment en me

fiant à mon sens de l'orientation. Enfin, je suis dans la salle à manger où nous avons dîné la veille. À droite, l'escalier. Une partie s'est écroulée. J'évite de justesse un morceau de métal qui s'effondre juste à côté de moi.

Je monte quatre à quatre les marches et m'apprête à gagner le couloir dans lequel se situe la chambre d'Adam lorsque je le vois planter en face de moi. Il porte un petit corps dans ses bras :

- Adam ! hurlé-je.

Il me regarde et son visage s'illumine :

- Emma ! Tu n'as rien ?

- Non, je... Viens, la CIA tire au jugé

sur tout ce qui bouge, ils ne feront pas de différence, il faut qu'on se tire d'ici.

- La CIA ?

- Jack.

Adam court vers moi et nous redescendons les escaliers.

- Quoi Jack.

- Il est de la CIA.

- Hein ?

- Oh, ce n'est pas le moment !

Je l'attrape par le coude et le traîne à ma suite à travers les décombres. Une autre roquette frappe la demeure mais plus loin vers l'est et nous subissons simplement les vibrations violentes de

l'explosion.

Enfin nous débouchons à l'arrière de la maison. Je lui désigne les bois du doigt :

- Viens, on va se planquer là-bas.

Aucune trace de Jack et de Jeff. Je n'ai qu'à espérer qu'ils aillent bien. Mais nous ne faisons que quelques pas et une jeep arrive en trombe, s'arrête à nos côtés, nous écrasant presque.

Jack est au volant. Ses yeux verts perçants ont un air décidé des plus sexy :

- Montez, lance-t-il en ouvrant la porte côté passager.

Jeff est à l'arrière et s'accroche du

mieux qu'il le peut. Il a l'air dans le coaltar et à la lumière du jour, les bleus causés par les coups sont encore plus impressionnants. Nous grimpons, moi et Adam avec l'enfant dans ses bras. Cabualca démarre en trombe. Nous traversons une véritable zone de guerre, mais il manie le volant comme un as et nous contournons explosions et narcos allègrement. Enfin, nous nous enfonçons dans la jungle.

Personne ne nous suit. Nous ne sommes pas prioritaires. Il y a bien plus urgent : sauver leur chef Pablo par exemple...

Pourtant il nous faut un long moment pour nous rendre à l'évidence : nous

avons réussi à nous enfuir. Jack finit par relever le pied. À l'arrière Jeff soupire et se cale plus confortablement.

Comme je ne suis plus bringuebalée dans tous les sens, je respire aussi. Mon regard tombe sur l'enfant dans les bras d'Adam. Il est évanoui. Le médecin le tient fermement contre lui :

- Est-ce que... est-ce qu'il va bien ?  
murmuré-je.

- Oui, ce n'est rien, me répond Adam d'une voix blanche. L'explosion l'avait projeté par terre. Mais il n'y a pas d'hémorragie. Il est juste sonné.

Pour preuve, l'enfant geint et ses paupières papillonnent. Adam le serre

plus encore, lui caresse les cheveux et murmure à son oreille en espagnol :

- Tout va bien, tout va bien. Piero, c'est fini.

La scène est très touchante :

- C'est le fils de Pablo ? Celui que tu es venu soigner ? lui demandé-je, émue par l'émotion d'Adam qui tient l'enfant contre lui comme s'il était son trésor.

- Je rêve, grogne Cabualca. Tu as kidnappé le fils de Pablo. Tu es taré ? Il nous traquera à travers toute la planète pour le retrouver s'il réchappe à ce carnage.

Adam ignore la remarque de Jack. Il regarde la route qui défile devant nous et

finit par lâcher dans un soupir épuisé :

- Ce n'est pas le fils de Pablo. C'est le mien. C'est le fils que j'ai eu avec Samantha.

À ces mots, Jack enfonce le frein, la jeep pile et nous manquons tous de nous écraser contre le pare-brise.

- Qu'est-ce que tu viens de dire, ordure ?

- Tu m'as très bien entendu, Jack.

Cabualca lâche le volant et se tourne vers Adam, regarde l'enfant, puis le médecin. Je sens que la situation est à deux doigts de dégénérer totalement.

- Merveilleuse nouvelle ! Jack, voici Adam, ton beau-frère. Bien. Si nous

pouvions remettre les explications familiales à plus tard, ce serait absolument merveilleux.

Mais personne ne m'écoute. Les deux se jangent. Jusqu'à ce que j'entende dans mon dos le bruit d'une jeep lancée à fond.

On nous poursuit.

Alors je me mets à hurler :

- Oh ! Jack, on démarre là ! Vous réglerez vos comptes quand nous serons certains d'être sains et saufs, ok ?

Cabualca se secoue et nous redémarrons à toute vitesse. Il nous faut plus de deux heures pour parvenir au camp Nukak. En nous apercevant, les

Indiens courent dans tous les sens. Mon amie, la jeune-maman qui s'était chargée de mes peintures rituelles lors de mon premier passage, vient vers moi pendant que j'aide Jeff à descendre de la Jeep. Elle parle à toute vitesse et Adam me traduit :

- Elle dit qu'il faut rester dans la voiture et qu'elle nous emmène dans un endroit sûr. Nous remontons dans le véhicule, elle y grimpe à l'avant aux côtés de Jack et nous indique une piste quasiment invisible qui s'enfonce dans les bois.

Là, une maison au toit de palme nous attend. La jeune-femme part dans une nouvelle tirade dont je ne comprends

toujours pas un traître mot. Je jette un œil interrogateur à Adam qui me traduit à nouveau :

- Elle dit que la descendante de l'animal ancêtre sera toujours bienvenue chez eux et que tu bénéficieras de leur protection toute ta vie. Il suffit de demander.

Je m'incline pour la remercier et lui signifier que j'ai compris.

- La protection des Nukak est la bienvenue si nous ne les mettons pas en danger, soufflé-je à Adam.

Le médecin est d'accord avec moi :

- Personne ne nous cherchera ici. Moi-même j'ignorai que cet endroit

existait.

La jeune-femme dépose Piero dans un hamac à l'intérieur, les garçons derrière nous soutenant Jeff. Je jette un œil pour m'assurer que son état n'empire pas et souffle pour moi-même :

- Tu m'en dois une, Jeff ! C'est la seconde fois que je te sauve la vie !

La jeune-femme revient vers nous, puis elle s'en va après avoir serré ma main entre les deux siennes. Dans son regard, une amitié qui me rend fière.

Lorsque je rentre me mettre à l'abri, Jack et Adam s'ignorent ostensiblement. Je lève les yeux au ciel.

- Vous devriez vous parler, vous ne

croyez pas ? Adam, tu pourrais peut-être expliquer...

Il passe la main dans les cheveux de son fils endormi à côté duquel il se tient.

- Samantha était une jeune-femme extraordinaire, dévouée. Merveilleuse avec les Indiens. J'ai très vite compris les sentiments qu'elle nourrissait pour moi. Mais ils n'étaient pas réciproques. Il ne me restait plus qu'un mois de mission pour l'association avant de retourner en France quand une grave épidémie de grippe s'est déclenchée. Ce sont des germes quasiment inoffensifs pour nous, mais pour les Nukak, c'est un peu l'équivalent de la peste noire. Nous perdions des patients chaque jour, nous

étions débordés. Et puis on m'a amené ce bébé de quelques mois. Je l'avais vu naître. Il était au plus mal. La fièvre et les difficultés respiratoires l'ont emporté en quelques heures. J'étais au plus mal. Samantha était là ; elle m'a réconforté. Je n'avais qu'elle. J'étais loin de mes proches, loin de mon pays. J'ai craqué. Nous avons eu une relation. Une nuit, une seule. Mais nous avons décidé de ne pas donner suite. Enfin... j'ai décidé de ne pas donner suite. Et je suis rentré en France quelques semaines après. Pendant un mois, j'errais chez moi, tournant en rond, refusant de voir qui que ce soit. J'étais trop marqué. Et puis ma vie a repris. Jusqu'à cet appel,

presqu'un an plus tard. C'était Samantha. Elle était paniquée. Entre deux phrases hachées par une mauvaise communication, j'ai compris qu'elle n'avait pas quitté la Colombie depuis mon départ, qu'elle avait porté mon enfant, l'avait mise au monde. Mais elle était isolée au camp de réfugiés et les narcos lui faisaient peur ; elle tentait de les empêcher d'enrôler de nouveaux jeunes. La communication a coupé. J'ai pris le premier avion, j'ai foncé. Mais il était trop tard. Pablo l'avait fait assassiner et enlever mon enfant. Alors je n'ai eu de cesse de gagner la confiance du chef des narcos. Il ignorait que j'étais le père de Piero. J'ai été

patient, attendant des années pour m'approcher suffisamment de lui pour le tuer et récupérer mon fils.

Adam a tout débité d'une seule traite. Je ne pensais même pas qu'il était capable de parler aussi longtemps.

L'histoire est plus que tragique. Je me tourne vers Jack qui regarde toujours Adam de travers.

- Enfin, pourquoi lui en veux-tu ?

- Il n'a pas protégé ma sœur. J'ignorais pour le petit. Mais je savais qu'il s'était enfui en France en l'abandonnant derrière elle.

- Je ne l'ai pas abandonné, s'insurge Adam. Elle a voulu rester. Elle ne m'a

pas dit qu'elle était enceinte. Je l'ignorais.

Jack soupire. Il se laisse aller contre l'un des piliers de la maison Nukak. Il ferme les paupières et renverse la tête :

- Je suis tellement fatigué, souffle-t-il.

Mon cœur se serre. J'ai envie de le prendre dans mes bras. Mais la présence d'Adam m'en empêche. Cabualca nous fait signe en évitant mon regard :

- J'ai piqué un téléphone satellite en même temps que la voiture. Je vais prévenir mes supérieurs que nous sommes en vie et que nous avons besoin d'une extraction d'urgence en comptant un enfant malade et un blessé.

Et il sort sans plus attendre.

Je me rapproche du médecin et pose une main sur son épaule si large. Il sursaute :

- Adam, ce qui est arrivé n'est pas ta faute.

Il ne bouge pas, comme s'il ne m'avait pas entendu, et pourtant je sais que mes paroles font leur chemin. Alors je répète :

- Adam, ce n'est pas ta faute. Ce n'est pas ta faute. Tu aurais pu l'empêcher si tu avais eu toutes les cartes en main. Mais tu ne les avais pas. Alors ce n'est pas ta faute.

Lentement, il tourne vers moi ses yeux

translucides et son regard, vide jusqu'à maintenant commence à s'animer. Sans attendre, je le serre contre moi :

- Il faut te pardonner maintenant, chuchoté-je à son oreille.

Je sens son souffle dans mon cou. Puis ses lèvres qui remontent vers mon oreille. La pression de ses bras autour de moi se fait plus forte. Son étreinte maintenant est passionnée. Je sens les reliefs de son corps contre moi et le désir monte aussi.

- J'ai résisté aux sentiments que j'ai pour toi Emma parce que j'avais peur de te perdre aussi, l'entends-je m'avouer.

Il s'écarte un peu, prend mon visage

entre ses mains.

- Mai tu es la femme la plus forte que j'ai rencontrée de ma vie. Emma, pardon de t'avoir repoussé. Nous donnerais-tu une autre chance ?

Mon cœur se met à battre à tout rompre. Il y a quelques jours, dans le camp Nukak à quelques kilomètres de là, je rêvais d'entendre ces mots et à la place, mon cœur saignait d'être repoussée.

Le sentiment d'être contemplée me pousse à relever la tête et je vois Jack dans l'encadrement de la porte, un téléphone satellite en main. Il me regarde, l'air désespéré. Nos yeux se rencontrent et je sens avec violence sa

détresse à observer cette scène. Et je réalise que son amour pour moi qu'il clame à chaque fois que je lui en laisse l'occasion est une réalité. Il ne me ment pas. Il m'a rencontré, est tombé amoureux et me l'a déclaré sans attendre.

Et moi je l'ai tenu à l'écart à cause de ce que je ressentais pour Adam. Cet homme mystérieux qui m'a déstabilisé à notre première rencontre. Si beau, si secret, si droit. L'opposé de Jack le volcanique, le fonceur, prêt à tout pour atteindre ses objectifs.

Tout devrait se mélanger dans mon cœur. Je devrais être perdue entre ses deux hommes. Et pourtant, pour la

première fois de ma vie, je sais que j'éprouve pour l'un d'eux des sentiments profonds. De ceux, uniques, qu'on n'a la chance de ressentir qu'une seule fois dans sa vie.

J'aime Adam parce qu'il est inaccessible. Parce qu'inconsciemment, je savais qu'il ne serait jamais à moi. Que... je ne risquais rien en somme. Oui, j'ai souffert de son rejet, mais l'aurai-je autant aimé s'il avait succombé à notre premier regard ? Je ne le crois pas.

À cet instant, dans les bras d'Adam, je n'ai qu'une seule envie, me précipiter vers Jack pour le rassurer, lui dire qu'il ne m'a pas perdu, que c'est lui que je

choisis. Lui et son autoritarisme. Que notre relation va être explosive, mais qu'elle sera merveilleuse. Et il faut que je le lui dise vite car je refuse qu'il ait mal encore à cause de moi. Je sais qu'à cet instant, il croit dur comme fer que je vais me blottir dans les bras d'Adam et l'abandonner.

Je prends alors doucement les mains du médecin entre les miennes et lui sourit tendrement :

- Adam, je...

C'est à cet instant que tout tourne de travers. À l'extérieur les coups de feu crépitent, quelques balles viennent s'enfoncer dans le sol au seuil de la porte, faisant voler des mottes de terre.

Jack fonce à l'intérieur de la maison et nous attrape tous les deux pour nous pousser vers le fond de la cabane où Jeff est effondré. Adam arrache son fils du hamac et le serre contre lui.

Cabualca est ramassé sur lui-même, prêt à foncer. Il me souffle :

- Un seul tireur.

- Tu peux l'avoir ?

- Il y a un flingue dans la voiture. Si on l'atteint, on pourra au moins essayer de se défendre. Restez ici, j'y vais.

Je pose la main sur son avant-bras.

- C'est ça, bien sûr... je viens avec toi.

Son regard, sérieux se pose sur moi et il a un sourire faible et malheureux.

- Je suppose qu'essayer de t'en empêcher serait une pure perte de temps.

- Tu commences à bien me connaître.

- Alors ce sera peut-être notre dernière aventure ensemble.

- Jack, écoute...

Mais il court déjà vers la sortie.

Tête de mule...

Je le suis, Adam sur mes talons. Dehors, le silence règne. Un silence tendu. Le tireur est indiscernable.

- À mon signal, tout le monde se précipite derrière la jeep, lance Jack. Il

faudra faire vite. Nous serons à découvert. Nous ne pouvons que parier sur un relâchement de celui qui nous attaque.

La jeep n'est qu'à quelques enjambées, mais savoir que le viseur d'une arme est peut-être pointé sur le chemin qui nous y mène me la fait paraître à des kilomètres.

- On y va, murmure Jack.

Et je cours à sa suite. Un coup de feu claque, mais la balle ne fait que siffler à mes oreilles et se fiche dans un tronc d'arbre derrière moi. Je cours plus vite encore et m'arrête en heurtant de l'épaule la carrosserie de la voiture.

- Aïe ! gémis-je.

Jack se tourne vers moi et me masse rapidement l'épaule.

- Ça va ?

Je hoche la tête. Il ouvre la portière, glisse son bras à l'intérieur, se tend le plus possible au ras du plancher et enfin parvient à ramener le flingue planqué sous le siège passager. Il l'arme. Ses yeux verts sont déterminés. Il n'a pas peur. Il calcule. Il cherche le meilleur plan pour nous tirer de là.

- J'ai eu le temps de joindre les secours, mais ils ne seront pas là avant une bonne heure. Nous ne pouvons compter que sur nous pour nous en

sortir. Il faut trouver ce type et l'arrêter.

- Bien capitaine Cabualca, plaisanté-je maladroite, la trouille me tordant les entrailles.

Il a un demi-sourire et un petit rire craquant. Mais il le laisse en suspens et se fige.

- Où est Adam ?

J'ouvre des yeux interloqués et me retournent : effectivement, Adam n'est pas derrière moi. La peur me gagne. Je me redresse rapidement pour jeter un œil par-dessus le capot de la voiture et reste saisie, mon visage devenant blanc comme un linge. Jack se relève à son tour pour découvrir la même scène que

moi.

Adam est mis en joue par un homme immense aux cheveux d'un noir d'encre. Jack pointe son arme en direction de l'inconnu et cri en contournant la voiture :

- Lâchez immédiatement votre arme. Je suis un agent de la CIA, les renforts ne vont tarder à arriver, vous feriez mieux d'abandonner où vous ne sortirez pas d'ici vivant.

Mais l'homme, sans lâcher Adam des yeux ricane :

- Je me fiche d'être mort dans deux minutes. Maintenant que j'ai retrouvé ce type, je vais lui faire payer.

Sa voix est caverneuse et sa façon de rouler le R trahit une origine d'Europe de l'est.

Qu'est-ce qui se passe enfin ?

Jack s'approche toujours. Adam, tendu, lui fait signe de ne plus bouger. Ses yeux bleus se lèvent vers moi, emplis de désespoir :

- Pardon Emma, soupire-t-il.

Puis il regarde Cabualca :

- Jack, prends soin de Piero s'il te plait. Pour Samantha. Ne l'abandonne pas.

Jack baisse un instant son arme. Puis ses épaules se relâchent. Il se tourne vers moi. Ses yeux verts étincelants sont

déterminés. Il n'a pas peur. Il me fixe l'espace d'une seconde avec une intensité douloureuse et souffle :

- Je veux que tu sois heureuse Emma, même si ça ne doit pas être avec moi.

Et avant que j'aie pu réagir, il jette son arme dans ma direction et se lance sur la trajectoire entre le canon du pistolet de notre agresseur et Adam.

Le coup de feu claque.

Et Jack s'effondre.

Mon cœur se fige.

L'inconnu se tourne vers moi et lance :

- Emma Wilde, quelle excellente surprise. Attila Jones te passe le

bonjour...

Et tout mon être se glace.

FIN

Auteurs : Lou Duval & Emma Loiseau

Nisha Editions

Cognac la forêt

N° Siret 510 783 467 000 36